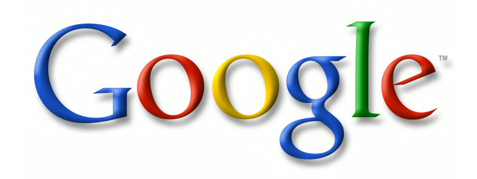
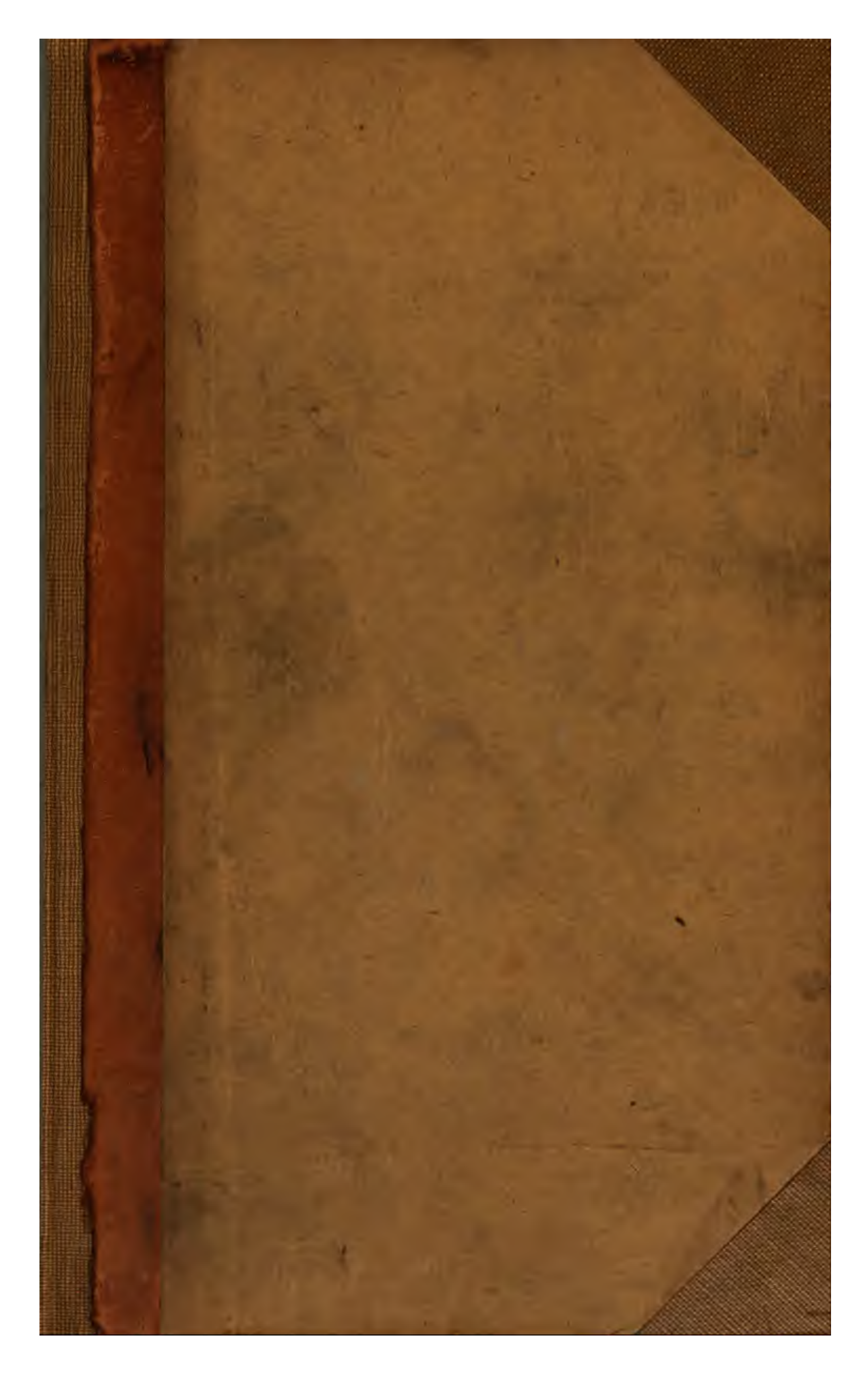







DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

ŒUVRES

DE

FRÉDERIC II

ROI DE PRUSSE.

Publiées du vivant de l'Auteur.

TOME SECOND.

A BERLIN,

Chez Voss & Fils, & Decker & Fils.

1789.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME II.

TABLE DES MATIÈRES.

ANTI-

ANTI-MACHIAVEL

OU

EXAMEN

DU

PRINCE DE MACHIAVEL.

AVANT-PROPOS

DE L'EXAMEN

DU

PRINCE DE MACHIAVEL.

LE Prince de Machiavel eſt en fait de morale ce qu'eſt l'ouvrage de Spinoſa en matière de foi; Spinoſa ſapoit les fondemens de la foi, & ne tendoit pas à moins qu'à renverſer l'édifice de la religion; Machiavel corrompit la politique, & entreprit de détruire les

préceptes de la ſaine morale: les erreurs de l'un n'étoient que des erreurs de ſpéculation, celles de l'autre regardoient la pratique. Cependant il s'eſt trouvé que les théologiens ont ſonné le tocſin & crié aux armes contre Spinoſa, qu'on a réfuté ſon ouvrage en forme, & qu'on a défendu la Divinité contre ſes attaques; tandis que Machiavel n'a été que harcelé par quelques moraliſtes, & qu'il s'eſt ſoutenu, malgré eux & malgré ſa pernicieuſe morale, ſur la chaire de la politique jusqu'à nos jours.

J'oſe prendre la défenſe de l'humanité contre ce monſtre qui veut la détruire; j'oſe oppoſer la raiſon & la juſtice au ſophiſme & au crime; & j'ai haſardé mes réflexions ſur le Prince de Machiavel chapitre par chapitre,

afin que l'antidote ſe trouve immédiatement auprès du poiſon.

J'ai toujours regardé le Prince de Machiavel comme un des ouvrages les plus dangereux qui ſe ſoient répandus dans le monde; c'eſt un livre qui doit tomber naturellement entre les mains des princes, & de ceux qui ſe ſentent du goût pour la politique; il n'eſt que trop facile qu'un jeune homme ambitieux, dont le cœur & le jugement ne ſont pas aſſez formés pour diſtinguer ſurement le bon du mauvais, ſoit corrompu par des maximes qui flattent ſes paſſions.

Mais s'il eſt mauvais de ſéduire l'innocence d'un particulier, qui n'influe que légérement ſur les affaires du monde, il l'eſt beaucoup plus de pervertir des princes qui doivent gou-

verner des peuples, adminiſtrer la juſtice, & en donner l'exemple à leurs ſujets, être par leur bonté, par leur magnanimité & leur miſéricorde les images vivantes de la Divinité.

Les inondations qui ravagent des contrées, le feu du tonnerre qui réduit des villes en cendres, le poiſon de la peſte qui déſole des provinces, ne ſont pas auſſi funeſtes au monde que la dangereuſe morale & les paſſions effrénées des rois: les fléaux céleſtes ne durent qu'un temps, ils ne ravagent que quelques contrées, & ces pertes, quoique douloureuſes, ſe réparent; mais les crimes des rois font ſouffrir bien long-temps des peuples entiers.

Ainſi que les rois ont le pouvoir de faire du bien lorſqu'ils en ont la

volonté, de mêmé dépend-il d'eux de faire du mal lorsqu'ils l'ont réſolu; & combien n'eſt point déplorable la ſituation des peuples, lorsqu'ils ont tout à craindre de l'abus du pouvoir ſouverain, lorsque leurs biens ſont en proie à l'avarice du prince, leur liberté à ſes caprices, leur repos à ſon ambition, leur ſureté à ſa perfidie, & leur vie à ſes cruautés! C'eſt-là le tableau tragique d'un État où régneroit un prince comme Machiavel prétend le former.

Je ne dois pas finir cet avant-propos ſans dire un mot à des perſonnes qui croient que Machiavel écrivoit plutôt ce que les princes font que ce qu'ils doivent faire; cette penſée a plu à beaucoup de monde, parce qu'elle eſt ſatirique.

Ceux qui ont prononcé cet arrêt décisif contre les souverains, ont été séduits sans doute par les exemples de quelques mauvais princes, contemporains de Machiavel, cités par l'auteur, & par la vie de quelques tyrans qui ont été l'opprobre de l'humanité. Je prie ces censeurs de penser, que comme la séduction du trône est très-puissante, il faut plus qu'une vertu commune pour y résister, & qu'ainsi il n'est point étonnant que dans un ordre aussi nombreux que celui des princes, il s'en trouve de mauvais parmi les bons. Parmi les empereurs romains, où l'on compte des Néron, des Caligula, des Tibère, l'univers se ressouvient avec joie des noms consacrés par les vertus des Titus, des Trajan, & des Antonin.

Il y a donc une injuftice criante d'attribuer à tout un corps ce qui ne convient qu'à quelques-uns de fes membres.

On ne devroit conferver dans l'hiftoire que les noms des bons princes, & laiffer mourir à jamais ceux des autres, avec leur indolence, leurs injuftices & leurs crimes. Les livres d'hiftoire diminueroient à la vérité de beaucoup, mais l'humanité y profiteroit, & l'honneur de vivre dans l'hiftoire, de voir fon nom paffer des fiècles futurs jusqu'à l'éternité, ne feroit que la récompenfe de la vertu : le livre de Machiavel n'infecteroit plus les écoles de politique ; on mépriferoit les contradictions dans lesquelles il eft toujours avec lui-même ; & le monde fe perfuaderoit que la vérita-

ble politique des rois, fondée uniquement ſur la juſtice, la prudence & la bonté, eſt préférable en tout ſens au ſyſtème découſu & plein d'horreur que Machiavel a eu l'impudence de préſenter au public.

EXAMEN

EXAMEN
DU
PRINCE DE MACHIAVEL.

CHAPITRE I.

Combien il y a de sortes de principautés, & comment on peut y parvenir.

Lorsqu'on veut raisonner juste, il faut commencer par approfondir la nature du sujet dont on veut parler, il faut remonter jusqu'à l'origine des choses, pour en connoître autant que l'on peut les premiers principes; il est facile alors d'en déduire les progrès, & toutes les conséquences qui peuvent s'ensuivre. Avant de marquer les différences des États, Machiavel auroit dû, ce me semble, examiner l'origine des princes, & discuter les raisons qui ont pu engager des hommes libres à se donner des maîtres.

Peut-être qu'il n'auroit pas convenu dans un livre où l'on se proposoit de dogmatiser le

crime & la tyrannie, de faire mention de ce qui devroit la détruire; Machiavel auroit eu mauvaise grâce de dire que les peuples ont trouvé nécessaire, pour leur repos & leur conservation, d'avoir des juges pour régler leurs différens; des protecteurs pour les maintenir contre leurs ennemis dans la possession de leurs biens, des souverains pour réunir tous leurs différens intérêts en un seul intérêt commun; qu'ils ont d'abord choisi d'entr'eux ceux qu'ils ont cru les plus sages, les plus équitables, les plus désintéressés, les plus humains, les plus vaillans, pour les gouverner.

C'est donc la justice (auroit-on dit) qui doit faire le principal objet d'un souverain; c'est donc le bien des peuples qu'il gouverne, qu'il doit préférer à tout autre intérêt. Que deviennent alors ces idées d'intérêt, de grandeur, d'ambition, & de despotisme? il se trouve que le souverain, bien loin d'être le maître absolu des peuples qui sont sous sa domination, n'en est en lui-même que le premier domestique.

Comme je me suis proposé de réfuter en détail ces principes pernicieux, je me réserve d'en parler à mesure que la matière de chaque chapitre m'en fournira l'occasion.

Je dois cependant dire en général, que ce que j'ai rapporté de l'origine des souverains, rend l'action des usurpateurs plus atroce qu'elle ne le seroit en ne considérant simplement que leur violence; puisqu'ils contreviennent entièrement à l'intention des peuples, qui se sont donné des souverains pour qu'ils les protégent, & qui ne se sont soumis qu'à cette condition: au lieu qu'en obéissant à l'usurpateur, *ils se sacrifient* eux & *tous leurs biens* pour assouvir l'avarice & tous les caprices d'un tyran. Il n'y a donc que trois manières légitimes de devenir maître d'un pays, ou par succession, ou par l'élection des peuples qui en ont le pouvoir, ou lorsque par une guerre justement entreprise on fait la conquête de quelques provinces sur l'ennemi.

Je prie ceux pour qui je destine cet ouvrage, de ne point oublier ces remarques sur le premier chapitre de Machiavel, puisqu'elles sont comme un pivot sur lequel rouleront toutes mes réflexions suivantes.

CHAPITRE II.

Des principautés héréditaires.

Les hommes ont un certain respect pour tout ce qui est ancien, qui va jusqu'à la superstition; & quand le droit d'héritage se joint à ce pouvoir que l'antiquité a sur les hommes, il n'y a point de joug plus fort, & qu'on porte plus aisément. Ainsi je suis loin de contester à Machiavel ce que tout le monde lui accordera, que les royaumes héréditaires sont les plus aisés à gouverner.

J'ajouterai seulement que les princes héréditaires sont fortifiés dans leur possession par la liaison intime qui est entr'eux & les plus puissantes familles de l'État, dont la plupart sont redevables de leurs biens ou de leur grandeur à la maison souveraine, & dont la fortune est si inséparable de celle du prince, qu'ils ne peuvent la laisser tomber, sans voir que leur chute en seroit la suite certaine & nécessaire.

De nos jours, les troupes nombreuses & les armées puissantes que les princes tiennent sur pied en paix comme en guerre, contribuent encore à la sureté des États; elles contiennent l'ambition des princes voisins; ce sont des

épées nues qui tiennent celles des autres dans le fourreau.

Mais ce n'eſt pas aſſez que le prince ſoit, comme dit Machiavel, *di ordinaria induſtria*, je voudrois encore qu'il ſongeât à rendre ſon peuple heureux. Un peuple content ne ſongera pas à ſe révolter; un peuple heureux craint plus de perdre ſon prince, qui eſt en même temps ſon bienfaiteur, que ce ſouverain même ne peut appréhender pour la diminution de ſa puiſſance. Les Hollandois ne ſe feroient jamais révoltés contre les Eſpagnols, ſi la tyrannie des Eſpagnols n'étoit parvenue à un excès ſi énorme, que les Hollandois ne pouvoient plus devenir plus malheureux qu'ils ne l'étoient.

Le royaume de Naples, & celui de Sicile, ſont paſſés plus d'une fois des mains des Eſpagnols à celles de l'Empereur, & de l'Empereur aux Eſpagnols; la conquête en a toujours été très-facile, parce que l'une & l'autre domination étoit très-rigoureuſe, & que ces peuples eſpéroient toujours de trouver des libérateurs dans leurs nouveaux maîtres.

Quelle différence de ces Napolitains aux Lorrains! Lorſqu'ils ont été obligés de changer de

domination, toute la Lorraine étoit en pleurs; ils regrettoient de perdre les rejetons de ces ducs, qui depuis tant de ſiècles furent en poſſeſſion de ce floriſſant pays, & parmi lesquels on en compte de ſi eſtimables par leur bonté, qu'ils mériteroient d'être l'exemple des rois. La mémoire du Duc Léopold étoit encore ſi chère aux Lorrains, que quand ſa veuve fut obligée de quitter Luneville, tout le peuple ſe jeta à genoux au devant du carroſſe, & on arrêta les chevaux à pluſieurs repriſes; on n'entendoit que des gémiſſemens, & on ne voyoit que des larmes.

CHAPITRE III.

Des principautés mixtes.

Le quinzième ſiècle où vivoit Machiavel, tenoit encore à la barbarie: alors on préféroit la funeſte gloire des conquérans, & ces actions frappantes qui par leur grandeur impoſent un certain reſpect, à la douceur, à l'équité, à la clémence & à toutes les vertus; à préſent je vois qu'on préfère l'humanité à toutes les qualités d'un conquérant, & l'on n'a plus guère la démence d'encourager par des louanges, des paſ-

fions cruelles, qui caufent le bouleverfement du monde.

Je demande ce qui peut porter un homme à s'agrandir? & en vertu de quoi il peut former le deffein d'élever fa puiffance fur la mifère & fur la deftruction d'autres hommes? & comment il peut croire qu'il fe rendra illuftre en ne faifant que des malheureux? Les nouvelles conquêtes d'un fouverain ne rendent pas les États qu'il poffédoit *déjà, plus opulens ni plus riches*; fes peuples n'en profitent point, & il s'abufe s'il s'imagine qu'il en deviendra plus heureux. Combien de princes ont fait par leurs généraux conquérir des provinces qu'ils ne voient jamais? Ce font alors des conquêtes en quelque façon imaginaires, & qui n'ont que peu de réalité pour les princes qui les ont fait faire; c'eft rendre bien des gens malheureux, pour contenter la fantaifie d'un feul homme, qui fouvent ne mériteroit pas feulement d'être connu.

Mais fuppofons que ce conquérant foumette tout le monde à fa domination, ce monde bien foumis, pourra-il le gouverner? Quelque grand prince qu'il foit, il n'eft qu'un être très-borné; à peine pourra-t-il retenir le nom de

ſes provinces, & ſa grandeur ne ſervira qu'à mettre en évidence ſa véritable petiteſſe.

Ce n'eſt point la grandeur du pays que le prince gouverne, qui lui donne de la gloire; ce ne ſeront pas quelques lieues de plus de terrain qui le rendront illuſtre: ſans quoi ceux *qui poſſèdent le plus d'arpens de terre, devroient être les plus eſtimés.*

L'erreur de Machiavel ſur la gloire des conquérans pouvoit être générale de ſon temps; mais ſa méchanceté ne l'étoit pas aſſurément. Il n'y a rien de plus affreux que certains moyens qu'il propoſe pour conſerver des conquêtes; à les bien examiner, il n'y en aura pas un qui ſoit raiſonnable ou juſte. *On doit*, dit ce méchant homme, *éteindre la race des princes qui régnoient avant votre conquête.* Peut-on lire de pareils préceptes ſans frémir d'horreur & d'indignation? C'eſt fouler aux pieds tout ce qu'il y a de ſaint & de ſacré dans le monde; c'eſt ouvrir à l'intérêt le chemin de tous les crimes. Quoi! ſi un ambitieux s'eſt emparé violemment des États d'un prince, il aura le droit de le faire aſſaſſiner, empoiſonner? Mais ce même conquérant, en agiſſant ainſi, introduit une pratique dans le

monde qui ne peut tourner qu'à ſa ruine : un autre plus ambitieux & plus habile que lui, le punira du talion, envahira ſes États, & le fera périr avec la même cruauté avec laquelle il fit périr ſon prédéceſſeur. Le ſiècle de Machiavel n'en fournit que trop d'exemples. Ne voit-on pas le Pape Alexandre VI près d'être dépoſé pour ſes crimes ; ſon abominable bâtard Céſar Borgia dépouillé de tout ce qu'il avoit envahi, & mourant miſérablement ; *Galéas Sforce* aſſaſſiné au milieu de l'égliſe de Milan ; Louis Sforce l'uſurpateur mort en France dans une cage de fer ; les princes d'York & de Lancaſtre ſe détruiſant tour à tour ; les empereurs grecs aſſaſſinés les uns par les autres, juſqu'à ce qu'enfin les Turcs profitèrent de leurs crimes, & exterminèrent leur foible puiſſance ? Si aujourd'hui parmi les chrétiens il y a moins de révolutions, c'eſt que les principes de la ſaine morale commencent à être plus répandus : les hommes ont plus cultivé leur eſprit ; ils en ſont moins féroces, & peut-être eſt-ce une obligation qu'on a aux gens de lettres qui ont poli l'Europe.

La ſeconde maxime de Machiavel eſt, que le conquérant doit établir ſa réſidence dans ſes

nouveaux États; ceci n'eſt point cruel, & paroît même aſſez bon à quelques égards. Mais l'on doit conſidérer que la plupart des États des grands princes ſont ſitués de manière, qu'ils ne peuvent pas trop bien en abandonner le centre ſans que tout l'État s'en reſſente: ils ſont le premier principe d'activité dans ce corps; ainſi ils n'en peuvent quitter le centre, ſans que les extrémités languiſſent.

La troiſième maxime de politique eſt, " qu'il „ faut établir dans les nouvelles conquêtes des „ colonies, qui ſerviront à en aſſurer la fidélité".

L'auteur s'appuie ſur la pratique des Romains; mais il ne ſonge pas que ſi les Romains, en établiſſant des colonies, n'avoient pas auſſi envoyé des légions, ils auroient bientôt perdu leurs conquêtes; il ne ſonge pas qu'outre ces colonies & ces légions, les Romains ſavoient encore ſe faire des alliés. Les Romains dans l'heureux temps de la république, étoient les plus ſages brigands qui ayent jamais déſolé la terre; ils conſervoient avec prudence ce qu'ils acquéroient avec injuſtice: mais enfin il arriva à ce peuple ce qui arrive à tout uſurpateur, il fut opprimé à ſon tour.

Examinons à préſent ſi ces colonies, pour l'établiſſement deſquelles Machiavel fait commettre tant d'injuſtices à ſon prince, ſi ces colonies ſont auſſi utiles que l'auteur le dit. Ou vous envoyez dans le pays nouvellement conquis de puiſſantes colonies, ou vous y en envoyez de foibles. Si ces colonies ſont fortes, vous dépeuplez votre État conſidérablement, & vous chaſſez un grand nombre de vos nouveaux ſujets, ce qui diminue vos forces. Si vous envoyez des colonies foibles dans ces pays conquis, elles vous en garantiront mal la poſſeſſion; ainſi vous aurez rendu malheureux ceux que vous chaſſez, ſans y profiter beaucoup.

On fait donc bien mieux d'envoyer des troupes dans le pays que l'on vient de ſe ſoumettre, leſquelles moyennant la diſcipline & le bon ordre ne pourront point fouler les peuples, ni être à charge aux villes où on les met en garniſon. Cette politique eſt meilleure, mais elle ne pouvoit être connue du temps de Machiavel; les ſouverains n'entretenoient point de grandes armées; ces troupes n'étoient pour la plupart qu'un amas de bandits, qui pour l'ordinaire ne vivoient que de violences & de rapi-

nes: on ne connoissoit point alors ce que c'étoit que des troupes continuellement sous le drapeau en temps de paix, des étapes, des casernes, & mille autres arrangemens, qui assurent un État pendant la paix, & contre ses voisins, & même contre les soldats payés pour le défendre.

„ *Un prince doit attirer à lui, & protéger les „ petits princes ses voisins, semant la dissention „ parmi eux, afin d'élever ou d'abaisser ceux qu'il „ veut.*" C'est la quatrième maxime de Machiavel; & c'est ainsi qu'en usa Clovis, le premier Roi barbare qui se fit chrétien. Il a été imité par quelques princes non moins cruels; mais quelle différence entre ces tyrans & un honnête homme qui seroit le médiateur de ces petits princes, qui termineroit leurs différens à l'amiable, qui gagneroit leur confiance par sa probité, & par les marques d'une impartialité entière dans leurs démêlés, & d'un désintéressement parfait pour sa personne! Sa prudence le rendroit le père de ses voisins, & non leur oppresseur; sa grandeur les protégeroit, au lieu de les abymer.

Il est vrai d'ailleurs que des princes qui ont voulu élever d'autres princes avec violence,

ſe ſont abymés eux-mêmes : notre ſiècle en a fourni deux exemples. L'un eſt celui de Charles douze, qui éleva Stanislas ſur le trône de Pologne, & l'autre eſt plus récent. Je conclus donc que l'uſurpateur ne méritera jamais de gloire, que les aſſaſſinats ſeront toujours abhorrés du genre humain, que les princes qui commettent des injuſtices & des violences envers leurs nouveaux ſujets, s'aliéneront tous les eſprits au lieu de les gagner ; qu'il n'eſt pas poſſible de juſtifier le crime, & que tous ceux qui en voudront faire l'apologie, raiſonneront auſſi mal que Machiavel. Tourner l'art du raiſonnement contre le bien de l'humanité, c'eſt ſe bleſſer d'une épée qui ne nous eſt donnée que pour nous défendre.

CHAPITRE IV.

Pourquoi le royaume de Darius ne se souleva point après la mort d'Alexandre, qui l'avoit conquis.

Pour bien juger du génie des nations, il faut les comparer les unes avec les autres. Machiavel fait dans ce chapitre un parallèle des Turcs & des François, très-différens de coutumes, de mœurs & d'opinions; il examine les raisons qui rendent la conquête de ce premier empire difficile à faire, mais aisée à conserver; de même qu'il remarque ce qui peut contribuer à faire subjuguer la France sans peine, & ce qui la remplissant de troubles continuels, menace sans cesse le repos du possesseur.

L'auteur n'envisage les choses que d'un point de vue; il ne s'arrête qu'à la constitution des gouvernemens; il paroît croire que la puissance de l'empire des Perses & des Turcs n'étoit fondée que sur l'esclavage général de ces nations, & sur l'élévation unique d'un seul homme qui en est le chef; il est dans l'idée qu'un despotisme sans restriction, bien établi, est le moyen le plus

sûr qu'ait un prince pour régner sans trouble, & pour résister vigoureusement à ses ennemis.

Du temps de Machiavel on regardoit encore en France les grands & les nobles comme de petits souverains, qui partageoient en quelque manière la puissance du prince; ce qui donnoit lieu aux divisions, fortifioit les partis, & fomentoit de fréquentes révoltes. Je ne sai cependant si le grand seigneur n'est pas plutôt exposé à être détrôné qu'un roi de France. La différence qu'il y a entr'eux, c'est qu'un empereur turc est ordinairement étranglé par les janissaires, & que les rois de France qui ont péri, ont été assassinés par des moines, ou par des monstres que des moines avoient formés. Mais Machiavel parle plutôt, dans ce chapitre, de révolutions générales que de cas particuliers; il a deviné à la vérité quelques ressorts d'une machine très-composée, mais il me semble qu'il n'a pas examiné les principaux.

La différence des climats, des alimens, & de l'éducation des hommes, établissent une différence totale entre leur façon de vivre & de penser; de là vient la différence d'un moine italien, & d'un Chinois lettré. Le tempérament d'un

Anglois profond, mais hypocondre, eſt tout-à-fait différent du courage orgueilleux d'un Eſpagnol; & un François ſe trouve avoir auſſi peu de reſſemblance avec un Hollandois, que la vivacité d'un ſinge en a avec le flegme d'une tortue.

On a remarqué de tout temps que le génie des peuples orientaux étoit un eſprit de conſtance pour leurs pratiques & leurs anciennes coutumes, dont ils ne ſe départent presque jamais. Leur religion, différente de celle des Européens, les oblige encore en quelque façon à ne point favoriſer au préjudice de leurs maîtres l'entrepriſe de ceux qu'ils appellent les infidelles; & à éviter avec ſoin tout ce qui pourroit porter atteinte à leur religion, & bouleverſer leurs gouvernemens. Voilà ce qui chez eux fait la ſureté du trône, plutôt que celle du monarque; car ce monarque eſt ſouvent détrôné, mais l'empire n'eſt jamais détruit.

Le génie de la nation françoiſe, tout différent de celui des muſulmans, fut tout-à-fait, ou du moins en partie, cauſe des fréquentes révolutions de ce royaume: la légèreté & l'inconſtance fait le caractère de cette aimable nation; les François ſont inquiets, libertins, & très-enclins à

s'ennuyer

s'ennuyer de tout; leur amour pour le changement s'eſt manifeſté jusques dans les choſes les plus graves. Il paroît que ces Cardinaux haïs & eſtimés des François, qui ſucceſſivement ont gouverné cet empire, ont profité des maximes de Machiavel pour rabaiſſer les grands, & de la connoiſſance du génie de la nation pour détourner ces orages fréquens, dont la légèreté des ſujets menaçoit ſans ceſſe les ſouverains.

La politique du Cardinal de Richelieu n'avoit pour but que d'abaiſſer les grands, pour élever la puiſſance du Roi, & pour la faire ſervir de baſe à toutes les parties de l'État; il y réuſſit ſi bien, qu'aujourd'hui il ne reſte plus de veſtiges en France de la puiſſance des ſeigneurs & des nobles, & de ce pouvoir dont les rois prétendoient que les grands abuſoient.

Le Cardinal Mazarin marcha ſur les traces de Richelieu; il eſſuya beaucoup d'oppoſitions, mais il réuſſit; il dépouilla de plus le parlement de ſes prérogatives, de ſorte que cette compagnie n'eſt aujourd'hui qu'un fantôme, à qui il arrive encore quelquefois de s'imaginer qu'il pourroit bien être un corps, mais qu'on fait ordinairement repentir de cette erreur.

La même politique qui porta les ministres à l'établissement d'un despotisme absolu en France, leur enseigna l'adresse d'amuser la légèreté & l'inconstance de la nation, pour la rendre moins dangereuse: mille occupations frivoles, la bagatelle & le plaisir, donnèrent le change au génie des François; de sorte que ces mêmes hommes qui avoient si long-temps combattu le grand César, qui secouèrent si souvent le joug sous les empereurs, qui appelèrent les étrangers à leur secours du temps des Valois, qui se liguèrent contre Henri quatre, qui cabalèrent sous les minorités; ces François, dis-je, ne sont occupés de nos jours qu'à suivre le torrent de la mode, à changer très-soigneusement de goûts, à mépriser aujourd'hui ce qu'ils ont admiré hier, à mettre l'inconstance & la légèreté dans tout ce qui dépend d'eux, à changer de maîtresse, de lieux, d'amusemens & de folie. Ce n'est pas tout; car de puissantes armées, & un très-grand nombre de forteresses, assurent à jamais la possession de ce royaume à ses souverains, & ils n'ont à présent rien à redouter des guerres intestines, non plus que des entreprises de leurs voisins.

CHAPITRE V.

Comment il faut gouverner les villes, ou les principautés, qui ſe gouvernoient par leurs propres lois avant que d'être conquiſes.

„Il n'eſt point, ſelon Machiavel, de moyen „bien aſſuré pour conſerver un État libre qu'on „aura conquis, que celui de *le détruire.*" C'eſt le moyen le plus ſûr pour ne point craindre de révolte. Un Anglois eut la démence de ſe tuer il y a quelques années à Londres; on trouva ſur ſa table un billet où il juſtifioit ſon action, & où il marquoit qu'il s'étoit ôté la vie pour ne jamais devenir malade. Voilà le cas d'un prince qui ruine un État pour ne point le perdre. Je ne parle pas d'humanité avec Machiavel, ce ſeroit profaner la vertu; on peut confondre Machiavel par lui-même, par cet intérêt, l'ame de ſon livre, ce dieu de la politique & du crime.

Vous dites, Machiavel, qu'un prince doit détruire un pays libre nouvellement conquis, pour le poſſéder plus ſurement; mais répondez-moi, à quelle fin a-t-il entrepris cette conquête? Vous me direz que c'eſt pour augmenter ſa puiſ-

ſance, & pour ſe rendre plus formidable. C'eſt ce que je voulois entendre, pour vous prouver qu'en ſuivant vos maximes il fait tout le contraire; car il lui en coûte beaucoup pour cette conquête, & il ruine enſuite l'unique pays qui pouvoit le dédommager de ſes pertes. Vous m'avouerez qu'un pays ſaccagé, dépourvu d'habitans, ne ſauroit par ſa poſſeſſion rendre un prince puiſſant. Je crois qu'un monarque, qui poſſéderoit les vaſtes déſerts de la Lybie & du Barca, ne ſeroit guères redoutable, & qu'un million de pantères, de lions & de crocodiles ne vaut pas un million de ſujets, des villes riches, des ports navigables remplis de vaiſſeaux, des citoyens induſtrieux, des troupes, & tout ce que produit un pays bien peuplé. Tout le monde convient que la force d'un État ne conſiſte point dans l'étendue de ſes bornes, mais dans le nombre de ſes habitans. Comparez la Hollande avec la Ruſſie; vous ne voyez qu'îles marécageuſes & ſtériles, qui s'élèvent du ſein de l'océan; une petite république qui n'a que 48 lieues de long ſur 40 de large: mais ce petit corps eſt tout nerf; un peuple immenſe l'habite, & ce peuple induſtrieux eſt très-puiſſant & très-ri-

che; il a secoué le joug de la domination espagnole, qui étoit alors la monarchie la plus formidable de l'Europe. Le commerce de cette république s'étend jusqu'aux extrémités du monde; elle figure immédiatement après les rois; elle peut entretenir en temps de guerre une armée de cinquante mille combattans, sans compter une flotte nombreuse & bien entretenue.

Jetez d'un autre côté les yeux sur la Russie; c'est un pays immense qui se présente à votre vue, c'est un monde semblable à l'univers, lorsqu'il fut tiré du chaos. Ce pays est limitrophe d'un côté de la grande Tartarie & des Indes, d'un autre de la Mer noire & de la Hongrie; ses frontières s'étendent jusqu'à la Pologne, à la Lithuanie, & à la Courlande; la Suède la borne du côté du nord-ouest. La Russie peut avoir trois cents milles d'Allemagne de large, sur plus de cinq cents milles de longueur; le pays est fertile en blés, & fournit toutes les denrées nécessaires à la vie, principalement aux environs de Moscou, & vers la petite Tartarie; cependant avec tous ces avantages il ne contient tout au plus que quinze millions d'habitans.

Cette nation, qui commence à présent à figurer en Europe, n'est guère plus puissante que la Hollande en troupes de mer & de terre, & lui est beaucoup inférieure en richesses & en ressources.

La force d'un État ne consiste point dans l'étendue d'un pays, ni dans la possession d'une vaste solitude, ou d'un immense désert, mais dans la richesse des habitans, & dans leur nombre. L'intérêt d'un prince est donc de peupler un pays, de le rendre florissant, & non de le dévaster & de le détruire. Si la méchanceté de Machiavel fait horreur, son raisonnement fait pitié, & il auroit mieux fait d'apprendre à bien raisonner, que d'enseigner sa politique monstrueuse.

Un prince doit établir sa résidence dans une république nouvellement conquise: c'est la troisième maxime de l'auteur. Elle est plus modérée que les autres; mais j'ai fait voir dans le troisième chapitre les difficultés qui peuvent s'y opposer.

Il me semble qu'un prince qui auroit conquis une république, après avoir eu des raisons justes de lui faire la guerre, pourroit se conten-

ter de l'avoir punie, & lui rendre ensuite sa liberté; peu de personnes penseroient ainsi. Pour ceux qui auroient d'autres sentimens, ils pourroient s'en conserver la possession, en établissant de fortes garnisons dans les principales places de leur nouvelle conquête, & en laissant d'ailleurs jouir le peuple de toute sa liberté.

Insensés que nous sommes, nous voulons tout conquérir, comme si nous avions le temps de tout posséder, & comme si le terme de notre durée n'avoit aucune fin; notre temps passe trop vîte, & souvent lorsqu'on ne croit travailler que pour soi-même, on ne travaille que pour des successeurs indignes ou ingrats.

CHAPITRE VI.

Des nouveaux États que le prince acquiert par sa valeur & par ses propres armes.

Si les hommes étoient sans passions, il seroit pardonnable à Machiavel de vouloir leur en donner; ce seroit un nouveau Prométhée qui raviroit le feu céleste pour animer des automates. Les choses n'en sont point là effectivement, car aucun homme n'est sans passions. Lorsqu'elles sont

modérées, elles sont l'ame de de la société; mais lorsqu'on leur lâche le frein, elles ẻn font la destruction.

De tous les sentimens qui tyrannisent notre ame, il n'en est aucun de plus funeste pour ceux qui en sentent l'impulsion, de plus contraire à l'humanité, & de plus fatal au repos du monde, qu'une ambition déréglée, qu'un désir excessif de fausse gloire.

Un particulier qui a le malheur d'être né avec des dispositions semblables, est plus misérable encore que fou. Il est insensible pour le présent, & il n'existe que dans les temps futurs; rien dans le monde ne peut le satisfaire, & l'absynthe de l'ambition mêle toujours son amertume à la douceur de ses plaisirs.

Un prince ambitieux est plus malheureux qu'un particulier; car sa folie étant proportionnée à sa grandeur, n'en est que plus vague, plus indocile, & plus insatiable. Si les honneurs, si la grandeur servent d'aliment à la passion des particuliers, des provinces & des royaumes nourrissent l'ambition des monarques; & comme il est plus facile d'obtenir des charges & des emplois que de conquérir des royaumes, les par-

ticuliers peuvent encore plutôt se satisfaire que les princes.

Machiavel leur propose les exemples de Moyse, de Cyrus, de Romulus, de Thésée, & d'Hiéron; on pourroit grossir facilement ce catalogue par ceux de quelques auteurs de sectes, comme de Mahomet en Asie, de Mango Kapac en Amérique, d'Odin dans le nord, de tant de sectaires dans tout l'univers: & que les jésuites du Paraguai *me permettent de* leur offrir ici une petite place, qui ne peut que leur être glorieuse, les mettant au nombre des législateurs.

La mauvaise foi avec laquelle l'auteur use de ces exemples, mérite d'être relevée; il est bon de découvrir toutes les finesses & toutes les ruses de ce séducteur.

Machiavel ne fait voir l'ambition que dans son beau jour, (si elle en a un); il ne parle que des ambitieux qui ont été secondés de la fortune; mais il garde un profond silence sur ceux qui ont été les victimes de leurs passions. Cela s'appelle en imposer au monde, & l'on ne sauroit disconvenir que Machiavel joue dans ce chapitre le rôle de charlatan du crime.

Pourquoi en parlant du législateur des Juifs, du premier monarque d'Athénes, du conquérant des Médes, du fondateur de Rome, de qui les succès répondirent à leurs desseins, Machiavel n'ajoute-t-il point l'exemple de quelques chefs du parti malheureux, pour montrer que si l'ambition fait parvenir quelques hommes, elle en perd le plus grand nombre? N'y a-t-il pas eu un Jean de Leyde, chef des anabatistes, tenaillé, brûlé & pendu dans une cage de fer à Munster? Si Cromvel a été heureux, son fils n'a-t-il pas été détrôné? n'a-t-il pas vu porter au gibet le corps exhumé de son pére? Trois ou quatre Juifs qui se sont dits Messies, n'ont-ils pas péri dans les supplices? & le dernier n'a-t-il pas fini par étre valet de cuisine chez le grand Seigneur, après s'être fait musulman? Si Pepin détrôna son Roi avec l'approbation du Pape, Guise le balafré, qui vouloit détrôner le sien avec la même approbation, n'a-t-il pas été assassiné? Ne compte-t-on pas plus de trente chefs de secte, & plus de mille autres ambitieux, qui ont fini par des morts violentes?

Il me semble d'ailleurs que Machiavel place assez inconsidérément Moyse avec Romulus, Cy-

rus & Théſée. Ou Moyſe étoit inſpiré, ou il ne l'étoit point. S'il ne l'étoit point, (ce qu'on n'a garde de ſuppoſer,) on ne pourroit le regarder alors que comme un impoſteur, qui ſe ſervoit de Dieu à peu près comme les poëtes emploient leurs dieux pour machine quand il leur manque un dénouement. Moyſe étoit d'ailleurs ſi peu habile, (à raiſonner humainement,) qu'il conduiſit le peuple juif pendant 40 années par un chemin *qu'ils* auroient très-commodément fait en ſix ſemaines; il avoit très-peu profité des lumières des Égyptiens, & il étoit en ce ſens-là beaucoup inférieur à Romulus, & à Théſée, & à ces héros. Si Moyſe étoit inſpiré de Dieu, comme il ſe voit dans tout, on ne peut le regarder que comme l'organe aveugle de la toute-puiſſance divine; & le conducteur des Juifs étoit en ce ſens bien inférieur, comme homme, au fondateur de l'empire romain, au monarque des Perſes & aux héros qui faiſoient par leur propre valeur & par leurs propres forces de plus grandes actions, que l'autre n'en faiſoit avec l'aſſiſtance immédiate de Dieu.

J'avoue en général & ſans prévention qu'il faut beaucoup de génie, de courage, d'adreſſe

& de conduite pour égaler les hommes dont nous venons de parler; mais je ne fai point fi l'épithète de vertueux leur convient. La valeur & l'adreffe fe trouvent également chez les voleurs de grands chemins, & chez les héros; la différence qui eft entr'eux, c'eft que le conquérant eft un voleur illuftre, & que le voleur ordinaire eft un faquin obfcur; l'un reçoit des lauriers pour prix de fes violences, & l'autre la corde.

Il eft vrai que toutes les fois que l'on voudra introduire des nouveautés dans le monde, il fe préfentera mille obftacles à furmonter, & qu'un prophète à la tête d'une armée fera plus de profélytes, que s'il ne combattoit qu'avec des argumens.

Il eft vrai que la religion chrétienne ne fe foutenant que par les difputes, fut foible & opprimée, & qu'elle ne s'étendit en Europe qu'après avoir répandu beaucoup de fang; il n'en eft pas moins vrai que l'on a pu donner cours à des opinions & à des nouveautés avec peu de peine. Que de religions, que de fectes ont été introduites avec une facilité infinie! Il n'y a rien de plus propre que le fanatifme pour accréditer des nouveautés, & il me femble

que Machiavel a parlé d'un ton trop décisif sur cette matière.

Il me reste à faire quelques réflexions sur l'exemple d'Hiéron de Syracuse, que Machiavel propose à ceux qui s'éléveront par le secours de leurs amis & de leurs troupes.

Hiéron se défit de ses amis & de ses soldats, qui l'avoient aidé à l'exécution de ses desseins; il lia de nouvelles amitiés, & il leva d'autres troupes; *je soutiens*, en dépit de Machiavel & des ingrats, que la politique d'Hiéron étoit très-mauvaise, & qu'il y a beaucoup plus de prudence à se fier à des troupes dont on a expérimenté la valeur, & à des amis dont on a éprouvé la fidélité, qu'à des inconnus desquels on n'est point assuré. Je laisse au lecteur à pousser ce raisonnement plus loin; tous ceux qui abhorrent l'ingratitude, & qui sont assez heureux pour connoître l'amitié, ne resteront point à sec sur cette matière.

Je dois cependant avertir le lecteur de faire attention aux sens différens que Machiavel assigne aux mots: qu'on ne s'y trompe pas lorsqu'il dit, *sans l'occasion la vertu s'anéantit;* cela signifie chez lui que sans des circonstances favora-

bles les fourbes & les téméraires ne sauroient faire usage de leurs talens; c'est le chiffre du crime qui peut uniquement expliquer les obscurités de cet auteur.

Il me semble en général, pour conclure ce chapitre, que la seule occasion où un particulier peut sans crime s'élever à la royauté, est lorsqu'il est né dans un royaume éléctif, ou lorsqu'il délivre sa patrie.

Sobieski en Pologne, Gustave Vasa en Suède, les Antonin à Rome, voilà les héros de ces deux espèces; que César Borgia soit le modèle des machiavélistes, le mien est Marc-Aurèle.

CHAPITRE VII.

Des principautés nouvelles, que l'on acquiert par les forces d'autrui, ou par bonheur.

Comparez le prince de Mr de Fénelon avec celui de Machiavel, vous verrez dans l'un le caractère d'un honnête homme, de la bonté, de la justice, de l'équité, toutes les vertus, en un mot, poussées à un degré éminent; il semble que ce soit de ces intelligences pures, dont on dit que la sagesse est préposée pour veiller au

gouvernement du monde; vous verrez dans l'autre la ſcélérateſſe, la fourberie, la perfidie, la trahiſon & tous les crimes: c'eſt un monſtre, en un mot, que l'enfer même auroit peine à produire. Mais s'il ſemble que notre nature ſe rapproche de celle des anges en liſant le Télémaque, il paroît qu'elle s'approche des démons de l'enfer lorſqu'on lit le Prince de Machiavel. Céſar Borgia, Duc de Valentinois, eſt le modèle ſur lequel l'auteur forme ſon prince, & qu'il a l'impudence de propoſer pour exemple à ceux qui s'élèvent dans le monde par le ſecours de leurs amis ou de leurs armes. Il eſt donc très-néceſſaire de connoître quel étoit Céſar Borgia, afin de ſe former une idée du héros, & de l'auteur qui le celèbre.

Il n'y a aucun crime que Céſar Borgia n'ait commis; il fit aſſaſſiner ſon frère, ſon rival de gloire & d'amour, presqu'aux yeux de ſa propre ſœur; il fit maſſacrer les Suiſſes du Pape, par vengeance contre quelques Suiſſes qui avoient offenſé ſa mère; il dépouilla des cardinaux & des hommes riches pour aſſouvir ſa cupidité; il enleva la Romagne au Duc d'Urbin ſon poſſeſſeur; & fit mettre à mort le cruel Dorco ſon

ſous-tyran; il fit aſſaſſiner, par une affreuſe trahiſon, à Sinigaglia, quelques princes dont il croyoit la vie contraire à ſes intérêts; il fit noyer une dame vénitienne dont il avoit abuſé; mais que de cruautés ne ſe commirent point par ſes ordres? & qui pourroit compter tous ſes crimes? Tel étoit l'homme que Machiavel préfère à tous les grands génies de ſon temps, & aux héros de l'antiquité, & dont il trouve la vie & les actions dignes de ſervir d'exemple à ceux qu'élève la fortune.

Mais je dois combattre Machiavel dans un plus grand détail, afin que ceux qui penſent comme lui, ne trouvent plus de ſubterfuges, & qu'il ne reſte aucun retranchement à leur méchanceté.

Céſar Borgia fonda le deſſein de ſa grandeur ſur la diſſention des princes d'Italie. Pour uſurper tous les biens de mes voiſins, il faut les affoiblir, & pour les affoiblir, il faut les brouiller: telle eſt la logique des ſcélérats.

Borgia vouloit s'aſſurer d'un appui: il fallut donc qu'Alexandre VI accordât diſpenſe de mariage à Louis XII, pour qu'il lui prêtât ſon ſecours. C'eſt ainſi que tant de politiques ſe ſont

joués

joués du monde, & qu'ils ne penſoient qu'à leurs intérêts, lorsqu'ils paroiſſoient le plus attachés à celui du ciel. Si le mariage de Louis XII étoit de nature à être rompu, le Pape l'auroit dû rompre, ſuppoſé qu'il en eût le pouvoir; ſi ce mariage n'étoit pas de nature à être rompu, rien n'auroit dû y déterminer le chef de l'Égliſe romaine.

Il faloit que Borgia ſe fît des *créatures*. Auſſi corrompit-*il* par des préſens la faction des Urbains. Mais ne cherchons point des crimes à Borgia, & paſſons-lui ſes corruptions; ne fût-ce que parce qu'elles ont du moins quelque fauſſe reſſemblance avec les bienfaits. Borgia vouloit ſe défaire de quelques princes de la maiſon d'Urbain, de Vitelotzo, d'Oliveto di Fermo &c., & Machiavel dit qu'il eut la prudence de les faire venir à Sinigaglia, où il les fit périr par trahiſon.

Abuſer de la bonne foi des hommes, uſer de ruſes infames, trahir, ſe parjurer, aſſaſſiner, voilà ce que le docteur de la ſcélérateſſe appelle prudence. Mais je demande s'il y a de la prudence aux hommes à montrer comment on peut manquer de foi, & comment on peut ſe

parjurer? Si vous renverſez la bonne foi & le ferment, quels ſeront les garans que vous aurez de la fidélité des hommes? Donnez-vous des exemples de trahiſon? craignez d'être trahi: en donnez-vous d'aſſaſſinat? craignez la main de vos diſciples.

Borgia établit le cruel Dorco Gouverneur de la Romagne, pour réprimer quelques déſordres; Borgia punit avec barbarie en d'autres de moindres vices que les ſiens. Le plus violent des uſurpateurs, le plus faux des parjures, le plus cruel des aſſaſſins & des empoiſonneurs, condamne aux plus affreux ſupplices quelques filous, quelques eſprits remuans qui copioient le caractère de leur nouveau maître en miniature & ſelon leur petite capacité. Ce Roi de Pologne dont la mort vient de cauſer tant de troubles en Europe, agiſſoit bien plus conſéquemment & plus noblement envers ſes ſujets ſaxons.

Les lois de Saxe condamnoient tout adultère à avoir la tête tranchée: je n'approfondis point l'origine de cette loi barbare, qui paroît plus convenable à la jalouſie italienne qu'à la patience allemande.

Un malheureux transgreſſeur de cette loi eſt condamné; Auguſte devoit ſigner l'arrêt de mort: *mais* Auguſte étoit ſenſible à l'amour & à l'humanité, il donna ſa grâce au criminel, & abrogea une loi qui le condamnoit tacitement lui-même.

La conduite de ce Roi étoit d'un homme ſenſible & humain; Céſar Borgia ne puniſſoit qu'en tyran féroce. Borgia fait mettre enſuite en pièces le cruel Dorco, *qui avoit ſi parfaitement rempli ſes intentions*, afin de ſe rendre agréable au peuple en puniſſant l'organe de ſa barbarie. Le poids de la tyrannie ne s'appeſantit jamais davantage que lorsque le tyran veut revêtir les dehors de l'innocence, & que l'oppreſſion ſe fait à l'ombre des lois.

Borgia pouſſant la prévoyance jusqu'au delà de la mort du Pape ſon père, commençoit par exterminer tous ceux qu'il avoit dépouillés de leurs biens, afin que le nouveau Pape ne pût s'en ſervir contre lui. Voyez la caſcade du crime; pour fournir aux dépenſes, il faut avoir des biens; pour en avoir, il faut en dépouiller les poſſeſſeurs; & pour en jouir avec ſureté, il faut les exterminer: raiſonnement des voleurs de grand chemin.

Borgia, pour empoisonner quelques cardinaux, les prie à souper chez son père. Le Pape & lui prennent par mégarde d'un breuvage empoisonné; Alexandre VI en meurt; Borgia en réchappe, pour traîner une vie malheureuse, digne salaire d'empoisonneurs & d'assassins.

Voilà la prudence, l'habileté & les vertus que Machiavel ne sauroit se lasser de louer: le fameux Évêque de Meaux, le célèbre Évêque de Nîmes, l'éloquent panégyriste de Trajan n'en eussent pas dit plus pour leur héros, que Machiavel pour César Borgia. Si l'éloge qu'il en fait n'étoit qu'une ode, ou une figure de rhétorique, on pourroit louer sa subtilité en détestant son choix; mais c'est tout le contraire: c'est un traité de politique qui doit passer à la postérité, c'est un ouvrage très-sérieux, dans lequel Machiavel est si impudent, que d'accorder des louanges au monstre le plus abominable que l'enfer ait vomi sur la terre; c'est s'exposer de sang froid à la haine du genre humain.

CHAPITRE VIII.

De ceux qui ſont devenus princes par des crimes.

Je ne me ſers que des propres paroles de Machiavel, pour le confondre. Que pourrois-je dire de lui de plus atroce, ſinon qu'il donne ici des règles pour ceux que leurs crimes élèvent à la grandeur ſuprême? C'eſt le titre de ce chapitre.

Si Machiavel enſeignoit le crime, s'il dogmatiſoit la perfidie dans une univerſité de traîtres, il ne feroit pas étonnant qu'il traitât des matières de cette nature; mais il parle à tous les hommes. Car un auteur qui ſe fait imprimer, ſe communique à l'univers; il s'adreſſe principalement à ceux d'entre les hommes qui doivent être les plus vertueux, puiſqu'ils ſont deſtinés à gouverner les autres. Qu'y-a-t-il de plus infame, de plus inſolent, que de leur enſeigner la trahiſon, la perfidie & le meurtre? Il feroit plutôt à ſouhaiter, pour le bien des hommes, que des exemples pareils à ceux d'Agathocle, & d'Oliveto di Fermo, que Machiavel ſe fait un plaiſir de citer, fuſſent à jamais ignorés.

La vie d'un Agathocle, ou celle d'un Oliveto di Fermo, font capables de développer en un homme que fon inftinct porte à la fcélérateffe, ce germe dangereux qu'il renferme en foi fans le bien connoître. Combien de jeunes gens qui fe font gâté l'efprit par la lecture des romans, qui ne voyoient & ne penfoient plus que comme Gandalin ou Médor? Il y a quelque chofe d'épidémique dans la façon de penfer, s'il m'eft permis de m'exprimer ainfi, qui fe communique d'un efprit à l'autre. Cet homme extraordinaire, ce Roi aventurier, digne de l'ancienne chevalerie, ce héros vagabond, dont toutes les vertus, pouffées à un certain excès, dégénèrent en vices, Charles XII en un mot, portoit depuis fa plus tendre enfance la vie d'Alexandre le grand fur foi; & bien des perfonnes qui ont connu particulièrement cet Alexandre du nord, affurent que ce fut Quinte Curce qui ravagea la Pologne, que Stanislas devint Roi d'après Abdolonyme, & que la bataille d'Arbelles occafionna la défaite de Pultava.

Me feroit-il permis de defcendre d'un auffi grand exemple à de moindres? Il me femble que lorsqu'il s'agit de l'hiftoire de l'efprit hu-

main, la différence des conditions & des états disparoissant, les rois ne sont que des hommes; & *tous* les hommes sont égaux: il ne s'agit que des impressions ou des modifications en général qu'ont produites de certaines causes extérieures sur l'esprit humain.

Toute l'Angleterre sait ce qui arriva à Londres il y a quelques années; on y représenta une assez médiocre comédie sous le titre des *Voleurs & des tours de gueux*; le *sujet de cette* pièce étoit l'imitation de quelques tours de souplesse & de filouterie de voleurs. Il se trouva que beaucoup de personnes s'apperçurent, au sortir de ces représentations, de la perte de leurs bagues, de leurs tabatières & de leurs montres; & l'auteur se fit si promptement des disciples, qu'ils pratiquoient ses leçons dans le parterre même. Ceci prouve assez, ce me semble, combien il est pernicieux de citer de mauvais exemples.

La première réflexion de Machiavel sur Agathocle & sur Fermo roule sur les raisons qui les soutinrent dans leurs petits États malgré leurs cruautés. L'auteur l'attribue à ce qu'ils avoient commis ces cruautés à propos: or être prudem-

ment barbare, & exercer la tyrannie conféquemment, fignifie, felon ce politique, exécuter tout d'un coup & à la fois toutes les violences & tous les crimes que l'on juge utiles à fes intérêts.

Faites affaffiner ceux qui vous font fufpects & dont vous vous méfiez, & ceux qui fe déclarent vos ennemis; mais ne faites point traîner votre vengeance. Machiavel approuve des actions femblables aux vêpres ficiliennes, à l'affreux maffacre de la St Barthélemi, où il fe commit des cruautés qui font frémir l'humanité. Ce monftre ne compte pour rien l'horreur de ces crimes, pourvu qu'on les commette d'une manière qui en impofe aux peuples, qui effraye au moment où ils font récens; & il en donne pour raifon, que les idées s'en évanouiffent plus facilement dans le public que celles des cruautés fucceffives & continues des princes: comme s'il n'étoit pas également mauvais de faire périr mille perfonnes en un jour, ou de les faire affaffiner par intervalles.

Ce n'eft pas tout que de confondre l'affreufe morale de Machiavel, il faut encore le convaincre de fauffeté & de mauvaife foi.

Il eſt premièrement faux, comme le rapporte Machiavel, qu'Agathocle ait joui en paix du fruit de ſes crimes; il a été preſque toujours en guerre contre les Carthaginois; il fut même obligé d'abandonner en Afrique ſon armée, qui maſſacra ſes enfans après ſon départ; & il mourut lui-même d'un breuvage empoiſonné que ſon petit-fils lui fit prendre. Oliveto di Fermo périt par la perfidie de Borgia, digne ſalaire de ſes crimes; & comme ce fut une année après ſon uſurpation, ſa chute paroît ſi accélérée, qu'elle ſemble avoir prévenu par ſa punition ce que lui préparoit la haine publique.

L'exemple d'Oliveto di Fermo ne devoit donc point être cité par l'auteur, puiſqu'il ne prouve rien. Machiavel voudroit que le crime fût heureux, & il ſe flatte par là d'avoir quelque bonne raiſon de l'accréditer, ou du moins un argument paſſable à produire.

Mais ſuppoſons que le crime puiſſe ſe commettre avec ſécurité, & qu'un tyran puiſſe exercer impunément la ſcélérateſſe; quand même il ne craindroit point une mort tragique, il ſera également malheureux de ſe voir l'opprobre du genre humain; il ne pourra point étouffer ce té-

moignage intérieur de sa conscience qui dépose contre lui; il ne pourra point imposer silence à cette voix puissante qui se fait entendre sur les trônes des rois; il ne pourra point éviter cette funeste mélancolie qui frappera son imagination, qui sera son bourreau en ce monde.

Qu'on lise la vie d'un Denys, d'un Tibère, d'un Néron, d'un Louis XI, d'un tyran Basilowitz &c.; l'on verra que ces monstres, également insensés & furieux, finirent de la manière du monde la plus malheureuse. L'homme cruel est d'un tempérament misanthrope & atrabilaire; si dès son jeune âge il ne combat cette malheureuse disposition de son corps, il ne sauroit manquer de devenir aussi furieux qu'insensé. Quand même donc il n'y auroit point de justice sur la terre, & point de Divinité au ciel, il faudroit d'autant plus que les hommes fussent vertueux, puisque la vertu les unit & leur est absolument nécessaire pour leur conservation, & que le crime ne peut que les rendre infortunés & les détruire.

CHAPITRE IX.

De la principauté civile.

Il n'y a point de ſentiment plus inſéparable de notre être que celui de la liberté ; depuis l'homme le plus policé jusqu'au plus barbare, tous en ſont pénétrés également ; car comme nous naiſſons ſans chaînes, nous prétendons vivre ſans contrainte. *C'eſt cet eſprit* d'indépendance & de fierté qui a produit tant de grands hommes dans le monde, & qui a donné lieu aux gouvernemens républicains, lesquels établiſſent une eſpèce d'égalité entre les hommes, & les rapprochent d'un état naturel.

Machiavel donne en ce chapitre de bonnes maximes de politique à ceux qui s'élèvent à la puiſſance ſuprême par le conſentement des chefs d'une république : voilà presque le ſeul cas où il permette d'être honnête homme ; mais malheureuſement ce cas n'arrive presque jamais. L'eſprit républicain, jaloux à l'excès de ſa liberté, prend ombrage de tout ce qui peut lui donner des entraves, & ſe révolte contre la ſeule idée d'un maître. On connoît dans l'Europe

des peuples qui ont ſecoué le joug de leurs tyrans, pour jouir de l'indépendance; mais on n'en connoît point, qui de libres qu'ils étoient, ſe ſoient aſſujettis à un eſclavage volontaire.

Pluſieurs républiques ſont retombées par la ſuite des temps ſous le deſpotiſme; il paroît même que c'eſt un malheur inévitable, qui les attend toutes.

Car comment une république réſiſteroit-elle éternellement à toutes les cauſes qui minent ſa liberté? Comment pourroit-elle contenir toujours l'ambition des grands qu'elle nourrit dans ſon ſein? Comment pourroit-elle à la longue veiller ſur les ſéductions & les ſourdes pratiques de ſes voiſins, & ſur la corruption de ſes membres, tant que l'intérêt ſera tout puiſſant chez les hommes? Comment peut-elle eſpérer de ſortir toujours heureuſement des guerres qu'elle aura à ſoutenir? Comment pourra-t-elle prévenir ces conjonctures fâcheuſes pour ſa liberté, ces momens critiques & déciſifs, & ces haſards qui favoriſent les corrompus & les audacieux? Si les troupes ſont commandées par des chefs lâches & timides, elle deviendra la proie de ſes ennemis; & ſi elles ont à leur tête des hommes

vaillans & hardis, ils feront dangereux dans la paix, après avoir fervi dans la guerre.

Les républiques fe font presque toutes élevées de l'abyme de la tyrannie au comble de la liberté, & elles font presque toutes retombées de cette liberté dans l'efclavage. Ces mêmes Athéniens qui du temps de Démofthène outrageoient Philippe de Macédoine, rampèrent devant Alexandre. Ces mêmes Romains qui abhorroient *la royauté après l'expulfion des rois*, fouffrirent patiemment au bout de quelques fiècles toutes les cruautés de leurs empereurs; & ces mêmes Anglois qui mirent à mort Charles I, parce qu'il empiétoit fur leurs *droits*, plièrent la roideur de leur courage fous la puiffance altière de leur Protecteur. Ce ne font donc point ces républiques qui fe font donné des maîtres par leur choix; mais des hommes entreprenans, aidés de quelques conjonctures favorables, les ont foumifes contre leur volonté.

De même que les hommes naiffent, vivent un temps, & meurent par maladies ou par l'âge, de même les républiques fe forment, fleuriffent quelques fiècles, & périffent enfin par l'audace d'un citoyen, ou par les armes de leurs ennemis.

Tout a ſon période ; tous les empires, & les plus grandes monarchies mêmes n'ont qu'un temps : les républiques ſentent toutes que ce temps arrivera, & elles regardent toute famille trop puiſſante comme le germe de la maladie qui doit leur donner le coup de la mort.

On ne perſuadera jamais à des républicains vraiment libres, de ſe donner un maître, je dis le meilleur maître ; car ils vous diront toujours qu'il vaut mieux dépendre des loix que du caprice d'un ſeul homme.

CHAPITRE X.

Comment il faut meſurer les forces de toutes les principautés.

Depuis le temps où Machiavel écrivoit ſon Prince politique, le monde eſt ſi fort changé, qu'il n'eſt presque plus reconnoiſſable. Si quelque habile capitaine de Louis XII reparoiſſoit de nos jours, il ſeroit entièrement déſorienté ; il verroit qu'on fait la guerre avec des armées innombrables, que l'on peut à peine faire ſubſiſter en campagne, entretenues pendant la paix comme dans la guerre ; au lieu que de ſon temps,

pour frapper les grands coups, & pour exécuter les grandes entreprises, une poignée de monde suffisoit, & les troupes étoient congédiées après la guerre finie: au lieu de ces vêtemens de fer, de ces lances, de ces arquebuses à rouet, il trouveroit des habits d'ordonnance, des fusils & des baïonnettes, des méthodes nouvelles pour camper, pour assiéger, pour donner bataille, & l'art de faire subsister des troupes, tout aussi nécessaire à présent que le pouvoit être autrefois celui de battre l'ennemi.

Mais que ne diroit pas Machiavel lui-même, s'il pouvoit voir la nouvelle forme du corps politique de l'Europe, & tant de grands princes qui figurent à présent dans le monde, qui n'y étoient pour rien alors? la puissance des rois solidement établie, la manière de négocier des souverains, & cette balance qu'établit en Europe l'alliance de quelques princes considérables, pour s'opposer aux ambitieux, & qui n'a pour but que le repos du monde?

Toutes ces choses ont produit un changement si général & si universel, qu'elles rendent la plupart des maximes de Machiavel inapplicables à notre politique moderne. C'est ce que

fait voir principalement ce chapitre. Je dois en rapporter quelques exemples.

Machiavel suppose "qu'un prince dont le „ pays est étendu, qui avec cela a beaucoup „ d'argent & de troupes, peut se soutenir par „ ses propres forces, sans l'assistance d'aucun „ allié, contre les attaques de ses ennemis".

C'est ce que j'ose contredire; je dis même plus, & j'avance qu'un prince, quelque redouté qu'il soit, ne sauroit lui seul résister à des ennemis puissans, & qu'il lui faut nécessairement le secours de quelques alliés. Si le plus formidable, le plus puissant prince de l'Europe, si Louis XIV fut sur le point de succomber dans la guerre de la succession d'Espagne, & si faute d'alliances il ne put presque plus résister à la ligue de tant de rois & de princes qui pensa l'accabler, à plus forte raison tout souverain qui lui est inférieur, ne peut-il, sans hasarder beaucoup, demeurer isolé, & privé de fortes alliances.

On dit, & cela se répète sans beaucoup de réflexion, que les traités sont inutiles, puisqu'on n'en remplit presque jamais tous les points, & qu'on n'est pas plus scrupuleux là-dessus dans notre siècle qu'en tout autre. Je réponds à ceux qui

qui penſent ainſi, que je ne doute nullement qu'ils ne trouvent des exemples anciens, & même de très-récens, de princes qui n'ont point rempli exactement leurs engagemens; mais cependant qu'il eſt toujours très-avantageux de faire des traités. Les alliés que vous vous faites, feront autant d'ennemis que vous aurez de moins; & s'ils ne vous ſont d'aucun ſecours, vous les réduirez toujours certainement à *obſerver une exacte neutralité.*

Machiavel parle enſuite des *principini*, de ces ſouverains en miniature, qui n'ayant que de petits États, ne peuvent point mettre d'armée en campagne. L'auteur appuie beaucoup ſur ce qu'ils doivent fortifier leur capitale, afin de s'y renfermer avec leurs troupes en temps de guerre.

Les princes italiens dont parle Machiavel, ne ſont proprement que des hermaphrodites de ſouverains, & des particuliers; ils ne jouent le rôle de grands ſeigneurs qu'avec leurs domeſtiques: ce qu'on pourroit leur conſeiller de meilleur, feroit, ce me ſemble, de diminuer en quelque choſe l'opinion infinie qu'ils ont de leur grandeur, de la vénération extrême qu'ils ont

pour leur ancienne & illuſtre race, & du zèle inviolable qu'ils ont pour leurs armoiries. Les perſonnes ſenſées diſent qu'ils feroient mieux de ne figurer dans le monde que comme des ſeigneurs qui ſont bien à leur aiſe, de quitter une bonne fois les échaſſes ſur lesquelles leur orgueil les monte, de n'entretenir tout au plus qu'une garde ſuffiſante pour chaſſer les voleurs de leur château, en cas qu'il y en eût d'aſſez affamés pour y chercher ſubſiſtance, & de raſer les remparts, les murailles, & tout ce qui peut donner l'air d'une place forte à leur réſidence.

En voici les raiſons: la plupart des petits princes, & nommément ceux d'Allemagne, ſe ruinent par la dépenſe exceſſive, à proportion de leurs revenus, que leur fait faire l'ivreſſe de leur vaine grandeur; ils s'abyment pour ſoutenir l'honneur de leur maiſon, & ils prennent par vanité le chemin de la miſère & de l'hôpital; il n'y a pas jusqu'au cadet du cadet d'une ligne appanagée, qui ne s'imagine être quelque choſe de ſemblable à Louis XIV; il bâtit ſon Verſailles; il a ſes maîtreſſes; il entretient ſes armées.

Il y a actuellement un certain prince, appanagé d'une grande maiſon, qui par un raffine-

ment de grandeur, entretient exactement à son service tous les corps de troupes qui composent la maison d'un grand roi, & cela si fort en diminutif, qu'il faut un microscope pour appercevoir chacun de ces corps en particulier; son armée seroit peut-être assez forte pour répréfenter une bataille sur le théâtre de Vérone.

J'ai dit en second lieu que les petits princes faisoient mal de *fortifier leur résidence*, & *la raison en est toute simple; ils ne sont pas* dans le cas de pouvoir être assiégés par leurs semblables, puisque des voisins plus puissans qu'eux se mêlent d'abord de leur démêlé, & leur offrent une médiation qu'il ne dépend pas d'eux de refuser: ainsi au lieu de sang répandu, deux coups de plume terminent leurs petites querelles.

A quoi leur serviroient donc leurs forteresses? quand même elles seroient en état de soutenir un siége de la longueur de celui de Troie contre leurs petits ennemis, elles n'en soutiendroient pas un comme celui de Jérico devant les armées d'un monarque puissant. Si d'ailleurs de grandes guerres se font dans leur voisinage, il ne dépend pas d'eux de rester neutres, ou ils sont totalement ruinés; & s'ils embrassent le parti d'une

des puiſſances belligérantes, leur capitale devient la place de guerre de ce prince.

L'idée que Machiavel nous donne des villes impériales d'Allemagne eſt toute différente de ce qu'elles ſont à préſent; un pétard ſuffiroit, & même un mandement de l'empereur, pour ſe rendre maître de ces villes. Elles ſont toutes mal fortifiées, la plupart avec d'anciennes murailles flanquées en quelques endroits par de groſſes tours, & entourées de foſſés que des terres écroulées ont presqu'entièrement comblés. Elles ont peu de troupes, & celles qu'elles entretiennent ſont mal diſciplinées: leurs officiers ſont, ou le rebut de l'Allemagne pour la plupart, ou de vieilles gens qui ne ſont plus en état de ſervir. Quelques-unes des villes impériales ont une aſſez bonne artillerie; mais cela ne ſuffiroit point pour s'oppoſer à l'empereur, qui a coutume de leur faire ſentir aſſez ſouvent leur foibleſſe. En un mot, faire la guerre, livrer des batailles, attaquer ou défendre des fortereſſes, eſt uniquement l'affaire des grands ſouverains; & ceux qui veulent les imiter ſans en avoir la puiſſance, reſſemblent à celui qui contrefaiſoit le bruit du tonnerre & ſe croyoit Jupiter.

CHAPITRE XI.

Des principautés eccléſiaſtiques.

Je ne vois guères dans l'antiquité de prêtres devenus ſouverains. Il me ſemble que de tous les peuples dont il nous eſt reſté quelque foible connoiſſance, il n'y a que les Juifs qui ayent eu une ſuite de pontifes deſpotiques. Il n'eſt pas étonnant que dans la plus ſuperſtitieuſe & la plus ignorante de toutes les nations barbares, ceux qui étoient à la tête de la religion ayent enfin uſurpé le maniement des affaires; mais partout ailleurs il me ſemble que les prêtres ne ſe mêloient que de leurs fonctions. Ils ſacrifioient, ils recevoient un ſalaire, ils avoient quelques prérogatives: mais ils n'inſtruiſoient ni ne gouvernoient; & c'eſt, je crois, parce qu'ils n'avoient ni dogmes pour diviſer les peuples, ni puiſſance pour en abuſer, qu'il n'y eut jamais chez eux aucune guerre de religion.

Lorſque l'Europe dans la décadence de l'empire romain fut une anarchie de barbares, tout fut diviſé en mille petites ſouverainetés; beaucoup d'évêques ſe firent princes, & ce fut l'évê-

que de Rome qui donna l'exemple. Il femble que ſous ces gouvernemens eccléſiaſtiques les peuples duſſent vivre aſſez heureux; car des princes électifs, des princes élevés à la ſouveraineté dans un âge avancé, des princes enfin dont les États ſont trop bornés, tels que ceux des eccléſiaſtiques, doivent ménager leurs ſujets, ſinon par religion, du moins par politique.

Il eſt certain cependant qu'aucun pays ne fourmille plus de mendians que ceux des prêtres; c'eſt là qu'on peut voir un tableau touchant de toutes les miſères humaines; non pas de ces pauvres que la libéralité & les aumônes des ſouverains y attirent, de ces inſectes qui s'attachent aux riches & qui rampent à la ſuite de l'opulence; mais de ces gueux faméliques, que la charité de leur ſouverain prive du néceſſaire, pour prévenir la corruption, & les abus que le peuple a coutume de faire de la ſuperfluité.

Ce ſont ſans doute les lois de Sparte, où l'argent étoit défendu, ſur leſquelles ſe fondent les principes de la plupart de ces gouvernemens eccléſiaſtiques; à la différence près, que les prélats ſe réſervent l'uſage des biens dont les ſujets ſont privés. Heureux, diſent-ils, ſont les pau-

vres, car ils hériteront le royaume des cieux; & comme ils veulent que tout le monde se sauve, ils ont soin de rendre tout le monde indigent.

Rien ne devroit être plus édifiant que l'histoire des chefs de l'Église & des vicaires de Jésus-Christ; on se persuade d'y trouver des exemples de mœurs irréprochables & saintes; cependant c'est tout le contraire, ce ne sont que des obscénités, des abominations, & des sources de scandale; & l'on ne sauroit lire la vie des papes sans détester plus d'une fois leurs cruautés & leurs perfidies.

On y voit en gros leur ambition appliquée à augmenter leur puissance temporelle & spirituelle, leur avarice occupée à faire passer la substance des peuples dans leurs familles, pour enrichir leurs neveux, leurs maîtresses, ou leurs bâtards.

Ceux qui réfléchissent peu, trouvent singulier que les peuples souffrent avec tant de docilité & de patience l'oppression de cette espèce de souverains, qu'ils n'ouvrent point les yeux sur les vices & sur les excès des ecclésiastiques, & qu'ils endurent d'un front tondu ce qu'ils ne

souffriroient point d'un front couronné de lauriers. Ce phénomène paroît moins étrange à ceux qui connoissent le pouvoir de la superstition sur les idiots, & du fanatisme sur l'esprit humain; ils savent que la religion est une ancienne machine, qui ne s'usera jamais, dont on s'est servi de tout temps pour s'assurer de la fidélité des peuples, & pour mettre un frein à l'indocilité de la raison humaine; ils savent que l'erreur peut aveugler les hommes les plus pénétrans, & qu'il n'y a rien de plus triomphant que la politique de ceux qui mettent le ciel & l'enfer, Dieu & les damnés en œuvre pour parvenir à leurs desseins. Tant il est vrai que la religion même, cette source la plus pure de tous nos biens, devient souvent, par un trop déplorable abus, l'origine & le principe de nos maux.

L'auteur remarque très-judicieusement ce qui contribua le plus à l'élévation du saint siége. Il en attribue la raison principale à l'habile conduite d'Alexandre VI, de ce pontife qui poussoit la cruauté & l'ambition à un excès énorme, & qui ne connoissoit de justice que son intérêt. Or, s'il est vrai qu'un des plus méchans hommes qui ait jamais porté la tiare, soit celui qui ait

le plus affermi la puiſſance papale, que doit-on penſer des héros de Machiavel?

L'éloge de Léon X fait la concluſion de ce chapitre. L'ambition, les débauches & l'irréligion de ce Pape ſont aſſez connues. Machiavel ne le loue pas préciſément par ces qualités-là, mais il lui fait ſa cour: de tels princes méritoient de tels courtiſans. S'il ne louoit Léon X que comme un prince magnifique & reſtaurateur des arts, il auroit raiſon; *mais il le loue comme politique,*

CHAPITRE XII.

Combien il y a de ſortes de milices, & ce que vaut la ſoldatesque mercenaire.

Tout eſt varié dans l'univers: les tempéramens des hommes ſont différens; & la nature établit la même variété, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, dans le tempérament des États. J'entends en général par le tempérament d'un État, ſa ſituation, ſon étendue, le nombre, le génie de ſes peuples, ſon commerce, ſes coutumes, ſes lois, ſon fort, ſon foible, ſes richeſſes & ſes reſſources.

Cette différence de gouvernement eſt très-ſenſible, & elle eſt infinie, lorsque l'on veut

descendre jusques dans les détails: & de même que les médecins ne possèdent aucun secret qui convienne à toutes les maladies & à toutes les complexions, de même les politiques ne sauroient-ils prescrire des règles générales, dont l'application soit à l'usage de toutes les formes de gouvernement.

Cette réflexion me conduit à examiner le sentiment de Machiavel sur les troupes étrangères & mercenaires. L'auteur en rejette entièrement l'usage, s'appuyant sur des exemples par lesquels il prétend prouver que ces troupes ont été plus préjudiciables aux États qui s'en sont servis, qu'elles ne leur ont été avantageuses.

Il est sûr, & l'expérience a fait voir en général, que les meilleures troupes d'un État sont les nationales. On pourroit appuyer ce sentiment par les exemples de la valeureuse résistance de Léonidas aux Thermopyles, & surtout par les progrès étonnans de l'empire romain & des Arabes. Cette maxime de Machiavel peut donc convenir à tous les peuples assez riches d'habitans pour pouvoir fournir un nombre suffisant de soldats pour leur défense. Je suis persuadé, comme l'auteur, que l'État est mal servi par des

mercenaires, & que la fidélité & le courage des soldats établis dans le pays, les surpasse de beaucoup. Il est principalement dangereux de laisser languir ses sujets dans l'inaction, & de les laisser s'efféminer par la mollesse, dans le temps que les fatigues de la guerre & les combats aguerrissent leurs voisins.

On a remarqué plus d'une fois, que les États qui sortoient des guerres civiles, ont été infiniment supérieurs à leurs ennemis, parce que tout est soldat dans une guerre civile, que le mérite s'y distingue indépendamment de la faveur, que tous les talens s'y développent, & que les hommes y prennent l'habitude de déployer ce qu'ils ont d'art & de courage.

Cependant il y a des cas qui semblent demander exception de cette règle. Si des royaumes ou des empires ne produisent pas une aussi grande multitude d'hommes qu'il en faut pour les armées, & qu'en consume la guerre, la nécessité oblige de recourir aux mercenaires, comme à l'unique moyen de suppléer aux défauts de l'État.

On trouve alors des expédiens qui lèvent la plupart des difficultés, &, ce que Machiavel

trouve de vicieux dans cette eſpèce de milice, on mêle ſoigneuſement les étrangers avec les nationaux, pour les empêcher de faire bande à part, & pour les façonner à la même diſcipline & à la même fidélité; l'on donne ſa principale attention à ce que le nombre des étrangers n'excède point le nombre des nationaux.

Il y a un Roi du nord, dont l'armée eſt compoſée de cette ſorte de mixtes, & qui n'en eſt pas moins puiſſant ni moins formidable. La plupart des troupes européennes ſont compoſées de nationaux & de mercenaires; ceux qui cultivent les terres, ceux qui habitent les villes, moyennant une certaine taxe qu'ils payent pour l'entretien des troupes qui doivent les défendre, ne vont plus à la guerre. Les ſoldats ne ſont compoſés que de la plus vile partie des peuples, de fainéans qui aiment mieux l'oiſiveté que le travail, de débauchés qui cherchent dans les troupes la licence & l'impunité, de jeunes écervelés indociles à leurs parens, qui s'enrôlent par légèreté: tous ceux-là ont auſſi peu d'inclination & d'attachement pour leur maître que les étrangers. Que ces troupes ſont différentes de ces Romains qui conquirent le monde! Ces dé-

ſertions, ſi fréquentes de nos jours dans toutes les armées, étoient quelque choſe d'inconnu chez les Romains; ces hommes, qui combattoient pour leur famille, pour leurs pénates, pour la bourgeoiſie romaine, & pour tout ce qu'ils avoient de plus cher dans cette vie, ne penſoient pas à trahir tant d'intérêts à la fois par une lâche déſertion.

Ce qui fait la ſureté des grands princes de l'*Europe*, c'eſt que leurs troupes ſont à peu près ſemblables, & qu'ils n'ont de ce côté-là aucun avantage les uns ſur les autres. Il n'y a que les troupes ſuédoiſes qui ſoient bourgeois, payſans, & ſoldats en même temps; mais auſſi lorsqu'ils ſont en campagne, presque perſonne ne reſte dans l'intérieur du pays pour labourer la terre. Ainſi leur puiſſance n'eſt aucunement formidable, puiſqu'ils ne peuvent rien à la longue ſans ſe ruiner eux-mêmes plus que leurs ennemis.

Voilà pour les mercenaires. Quant à la manière dont un grand prince doit faire la guerre, je me range entièrement du ſentiment de Machiavel. Effectivement un grand prince doit prendre ſur lui la conduite de ſes troupes, reſter dans ſon armée comme dans ſa réſidence; ſon

intérêt, fon devoir, fa gloire, tout l'y engage; comme il eft le chef de la juftice diftributive, il eft également le protecteur & le défenfeur de fes peuples; il doit regarder la défenfe de fes fujets comme un des objets les plus importans de fon miniftère, qu'il doit par cette raifon ne confier qu'à lui-même.

Son intérêt femble requérir néceffairement qu'il fe trouve en perfonne à fon armée, puifque tous les ordres émanent de fa perfonne, & qu'alors le confeil & l'exécution fe fuivent avec une rapidité extrême. Sa préfence met fin d'ailleurs à la méfintelligence des généraux, fi funefte aux armées, & fi préjudiciable aux intérêts du maître; elle met plus d'ordre dans ce qui regarde les magafins, les munitions & les provifions de guerre, fans lesquelles un Céfar à la tête de cent mille combattans ne fera jamais rien.

Comme c'eft le prince qui fait livrer les batailles, il femble que ce feroit auffi à lui d'en diriger l'exécution, & de communiquer par fa préfence l'efprit de valeur & d'affurance à fes troupes; il n'eft à leur tête que pour donner l'exemple.

Mais, dira-t-on, tout le monde n'eft pas né foldat, & beaucoup de princes n'ont ni le talent,

ni l'expérience, ni le courage néceſſaires pour commander une armée. Cela eſt vrai, je l'avoue; cependant cette objection ne doit pas m'embarraſſer beaucoup; car il ſe trouve toujours des généraux aſſez entendus dans une armée, & le prince n'a qu'à ſuivre leurs conſeils; la guerre s'en fera toujours mieux que lorsque le général eſt ſous la tutelle du miniſtère, qui n'étant point à l'armée, ne peut juger des choſes, & met ſouvent *le plus* habile général hors d'état de donner des marques de ſa capacité.

Je finirai ce chapitre, après avoir relevé une phraſe de Machiavel qui m'a paru très-ſingulière. „Les Vénitiens, dit-il, ſe défiant du Duc de „Carmagnole, qui commandoit leurs troupes, „furent obligés de le faire ſortir de ce monde.“

Je n'entends point, je l'avoue, ce que c'eſt que d'être obligé de faire ſortir quelqu'un de ce monde, à moins que ce ne ſoit le trahir, l'empoiſonner, l'aſſaſſiner. C'eſt ainſi que le docteur du crime croit rendre innocentes les actions les plus noires & les plus coupables, en adouciſſant les termes.

Les Grecs avoient coutume de ſe ſervir de périphraſes lorsqu'ils parloient de la mort, parce

qu'ils ne pouvoient pas soutenir sans une secrète horreur tout ce que le trépas a d'épouvantable. Machiavel périphrase les crimes, parce que son cœur révolté contre son esprit ne sauroit digérer toute crue l'exécrable morale qu'il enseigne.

Quelle triste situation lorsqu'on rougit de se montrer à d'autres tel que l'on est, & lorsqu'on fuit le moment de s'examiner soi-même!

CHAPITRE XIII.

Des troupes auxiliaires, mixtes, & propres.

Machiavel pousse l'hyperbole à un point extrême, en soutenant qu'un prince prudent aimeroit mieux périr avec ses propres troupes, que de vaincre avec des secours étrangers.

Je pense qu'un homme en danger de se noyer ne prêteroit pas l'oreille aux discours de ceux qui lui diroient qu'il seroit indigne de lui de devoir la vie à d'autres qu'à lui même, & qu'ainsi il devroit plutôt périr que d'embrasser la corde ou le bâton que d'autres lui tendent pour le sauver. L'expérience nous fait voir que le premier soin des hommes est celui de leur conservation, & le second celui de leur bien-être; ce qui

détruit

détruit entièrement le paralogisme emphatique de l'auteur.

En approfondissant cette maxime de Machiavel, on trouvera peut-être que ce n'est qu'une jalousie extrême qu'il suffira d'inspirer aux princes: c'est cependant la jalousie de ces mêmes princes envers leurs généraux, ou envers des auxiliaires, qu'ils ne vouloient pas attendre crainte de partager leur gloire, qui de tout temps *fut très-préjudiciable* à *leurs* intérêts. Une infinité de batailles ont été perdues par cette raison, & de petites jalousies ont souvent fait plus de tort aux princes, que le nombre supérieur & les avantages de leurs ennemis.

Un prince ne doit pas, sans doute, faire la guerre uniquement avec des troupes auxiliaires; mais il doit être auxiliaire lui-même, & se mettre en état de donner autant de secours qu'il en reçoit. Voilà ce que dicte la prudence: mets-toi en état de ne craindre ni tes ennemis ni tes amis, mais quand tu as fait un traité, il faut y être fidelle. Tant que l'Empire, l'Angleterre & la Hollande ont été de concert contre Louis XIV, tant que le Prince Eugène & Marlborough ont été bien unis, ils ont été vainqueurs; mais dès

l'inſtant que l'Angleterre a abandonné ſes alliés, Louis XIV s'eſt relevé.

Les puiſſances qui peuvent ſe paſſer de troupes mixtes ou auxiliaires, font bien de les exclure de leurs armées; mais comme peu de princes de l'Europe ſont dans une pareille ſituation, je crois qu'ils ne riſquent rien avec les auxiliaires, tant que le nombre des nationaux leur eſt ſupérieur.

Machiavel n'écrivoit que pour de petits princes, & j'avoue que je ne vois guère en lui que de petites idées; il n'a rien de grand ni de vrai, parce qu'il n'eſt pas honnête homme.

Qui ne fait la guerre que pour autrui n'eſt que foible; qui la fait conjointement avec autrui eſt très-fort.

Sans parler de la guerre de 1701, des alliés contre la France, l'entrepriſe par laquelle trois Rois du nord dépouillèrent Charles XII d'une partie de ſes États d'Allemagne, fut exécutée pareillement avec des troupes de différens maîtres, réunis par des alliances; & la guerre de l'année 1734, que la France commença ſous prétexte de ſoutenir les droits de ce Roi de Pologne toujours élu & toujours détrôné, fut faite

par les François & les Espagnols joints aux Savoyards.

Que reste-t-il à Machiavel après tant d'exemples, & à quoi se réduit l'allégorie des armes de Saül, que David refusa à cause de leur pesanteur, lorsqu'il devoit combattre Goliath? Ce n'est que de la crême fouettée. J'avoue que les auxiliaires incommodent quelquefois les princes; mais je demande si l'on *ne s'incommode pas volontiers, lorsqu'on* y gagne des villes & des provinces?

Au sujet de ces auxiliaires, il cherche à jeter son venin sur les Suisses qui sont au service de France. Je dois dire un petit mot sur le sujet de ces braves troupes; car il est indubitable que les François ont gagné plus d'une bataille, par leur secours, qu'ils ont rendu des services signalés à cet empire, & que si la France congédioit les Suisses & les Allemands qui servent dans son infanterie, ses armées seroient beaucoup moins redoutables qu'elles ne le sont à présent.

Voilà pour les erreurs de jugement: voyons à présent celles de morale. Les mauvais exemples que Machiavel propose aux princes, sont

de ces méchancetés qu'on ne sauroit lui passer. Il allègue dans ce chapitre Hiéron de Syracuse, qui considérant que ses troupes auxiliaires étoient également dangereuses à garder, ou à congédier, les fit toutes tailler en pièces. Des faits pareils révoltent, lorsqu'on les trouve dans l'histoire; mais on se sent indigné de les voir rapportés dans un livre qui doit être fait pour l'instruction des princes.

La cruauté & la barbarie sont souvent fatales aux particuliers; ainsi ils en ont horreur pour la plupart; mais les princes, que la providence a placés si loin des destinées vulgaires, en ont d'autant moins d'aversion, qu'ils ne les ont pas à craindre: ce seroit donc à tous ceux qui doivent gouverner les hommes que l'on devroit inculquer le plus d'éloignement pour tous les abus qu'ils peuvent faire d'une puissance illimitée.

CHAPITRE XIV.

Instruction pour le prince concernant la milice.

Il y a une espèce de pédanterie commune à tous les métiers, qui ne vient que de l'avarice & de l'intempérance de ceux qui les pratiquent. Un soldat est pédant lorsqu'il s'attache trop à la minutie, ou lorsqu'il est fanfaron & qu'il donne dans le *donquichottisme*.

L'enthousiasme de Machiavel expose ici son prince à être ridicule; il exagère si fort la matière, qu'il veut que son prince ne soit uniquement que soldat; il en fait un Don Quichotte complet, qui n'a l'imagination remplie que de champs de bataille, de retranchemens, de la manière d'investir des places, de faire des lignes & des attaques.

Mais un prince ne remplit que la moitié de sa vocation, s'il ne s'applique qu'au métier de la guerre: il est évidemment faux qu'il ne doit être que soldat; & l'on peut se souvenir de ce que j'ai dit sur l'origine des princes au premier chapitre de cet ouvrage. Ils sont juges d'institution, & s'ils sont généraux, c'est un accessoire,

Le prince de Machiavel eſt comme les dieux d'Homère, que l'on dépeignoit très-robuſtes & puiſſans, mais jamais équitables. Cet auteur ignore jusqu'au catéchiſme de la juſtice, il ne connoît que l'intérêt & la violence.

L'auteur ne repréſente jamais que de petites idées; ſon génie redreſſé n'embraſſe que des ſujets propres pour la politique des petits princes. Rien de plus foible que les raiſons dont il ſe ſert pour recommander la chaſſe aux princes; il eſt dans l'opinion que les princes apprendront par ce moyen à connoître les ſituations & les paſſages de leur pays.

Si un roi de France, ſi un empereur prétendoit acquérir de cette manière la connoiſſance de ſes États, il leur faudroit autant de temps dans le cours de leur chaſſe, qu'en emploie tout l'univers dans la grande révolution des aſtres.

Qu'on me permette d'entrer, à l'occaſion de la chaſſe, dans un plus grand détail ſur une matière qui ſera comme une eſpèce de digreſſion. Puisque ce plaiſir eſt la paſſion presque générale des nobles, des grands ſeigneurs & des rois, ſurtout en Allemagne, il me ſemble qu'elle mérite quelque diſcuſſion.

La chasse est un de ces plaisirs sensuels qui agitent beaucoup le corps & qui ne disent rien à l'esprit; c'est un désir ardent de poursuivre quelque bête, & une satisfaction cruelle de la tuer; c'est un amusement qui rend le corps robuste & dispos, & qui laisse l'esprit en friche & sans culture.

Les chasseurs me reprocheront sans doute que je prends les choses sur un ton trop sérieux, que je fais le *critique sévère*, & *que je suis dans le* cas des prêtres, qui ayant le privilége de parler seuls dans les chaires, ont la facilité de prononcer tout ce que bon leur semble, sans appréhender d'opposition.

Je ne me prévaudrai point de cet avantage; j'alléguerai de bonne foi les raisons spécieuses qu'alléguent les amateurs de la chasse. Ils me diront d'abord que la chasse est le plaisir le plus noble & le plus ancien des hommes; que des patriarches, & même beaucoup de grands hommes, ont été chasseurs; & qu'en chassant, les hommes continuent à exercer sur les bêtes ce même droit que Dieu daigna lui-même donner à Adam.

Mais ce qui est vieux n'en est pas meilleur, surtout quand il est outré. De grands hommes ont été passionnés pour la chasse, je l'avoue; ils ont eu leurs défauts comme leurs foiblesses: imitons ce qu'ils ont eu de grand, & ne copions point leurs petitesses.

Les patriarches ont chassé, c'est une vérité; j'avoue encore qu'ils ont épousé leurs sœurs, que la polygamie étoit en usage de leur temps: mais ces bons patriarches en chassant ainsi, se ressentirent des siècles barbares dans lesquels ils vivoient; ils étoient très-grossiers & très-ignorans; c'étoient des gens oisifs, qui ne sachant point s'occuper, & pour tuer le temps qui leur paroissoit toujours trop long, promenoient leurs ennuis à la chasse; ils perdoient dans les bois, à la poursuite des bêtes, les momens qu'ils n'avoient ni la capacité ni l'esprit de passer en compagnie de personnes raisonnables.

Je demande si ce sont des exemples à imiter? si la grossiéreté doit instruire la politesse? ou si ce n'est pas plutôt aux siècles éclairés à servir de modèle aux autres?

Qu'Adam ait reçu l'empire sur les bêtes, ou non, c'est ce que je ne recherche pas; mais je

fai bien que nous fommes plus cruels & plus rapaces que les bêtes mêmes, & que nous ufons très-tyranniquement de ce prétendu empire. Si quelque chofe devoit nous donner de l'avantage fur les animaux, c'eft affurément notre raifon; & ceux pour l'ordinaire qui font profeffion de la chaffe, n'ont leur cervelle meublée que de chevaux, de chiens & de toute forte d'animaux. Ils font quelquefois très-groffiers, & il eft à craindre *qu'ils ne deviennent* auffi inhumains envers les hommes, qu'ils le font à l'égard des bêtes; ou que du moins la cruelle coutume de faire fouffrir avec indifférence ne les rende moins compatiffans à l'égard de leurs femblables. Eft-ce là ce plaifir dont on nous vante tant la nobleffe? Eft-ce là cette occupation fi digne d'un être penfant? On m'objectera que la chaffe eft falutaire à la fanté, que l'expérience a fait voir que ceux qui chaffent deviennent vieux, que c'eft un plaifir innocent & qui convient aux grands feigneurs, puifqu'il étale leur magnificence, puifqu'il diffipe leurs chagrins, & qu'en temps de paix il leur préfente les images de la guerre.

Je ſuis bien éloigné de condamner un exercice modéré ; mais qu'on y prenne garde, l'exercice n'eſt néceſſaire qu'aux intempérans. Il n'y a point de prince qui ait vécu plus long-temps que le Cardinal de Fleuri, ou le Cardinal de Ximénès & le dernier Pape; cependant ces trois hommes n'étoient point chaſſeurs. Faut-il d'ailleurs choiſir la profeſſion qui n'a de mérite que celui de promettre une longue vie? Les moines vivent d'ordinaire plus long-temps que les autres hommes, faut-il pour cela ſe faire moine?

Il n'importe pas qu'un homme traîne juſqu'à l'âge de Méthuſalem le fil indolent & inutile de ſes jours; mais plus il aura réfléchi, plus il aura fait d'actions belles & utiles, & plus il aura vécu.

D'ailleurs la chaſſe eſt de tous les amuſemens celui qui convient le moins aux princes; ils peuvent manifeſter leur magnificence de cent manières beaucoup plus utiles pour leurs ſujets, & s'il ſe trouvoit que l'abondance du gibier ruinât les gens de la campagne, le ſoin de détruire ces animaux pourroit très-bien ſe commettre aux chaſſeurs payés pour cela. Les princes ne de-

vroient proprement être occupés que du soin de s'instruire & de gouverner, afin d'acquérir d'autant plus de connoissances, & de pouvoir d'autant plus se former une idée de leur profession, pour agir bien en conséquence.

Je dois ajouter, surtout pour répondre à Machiavel, qu'il n'est point nécessaire d'être chasseur pour être grand capitaine. Gustave Adolphe, Turenne, Marlborough, le Prince Eugène, à qui on ne disputera pas la qualité d'hommes illustres & d'habiles généraux, n'ont point été chasseurs; nous ne lisons point que César, Alexandre, ou Scipion l'ayent été.

On peut en se promenant faire des réflexions plus judicieuses & plus solides sur les différentes situations d'un pays, relativement à l'art de la guerre, que lorsque des perdrix, des chiens couchans, des cerfs, une meute de toutes sortes d'animaux, & l'ardeur de la chasse vous distraient. Un grand prince, qui a fait la seconde campagne en Hongrie, a risqué d'être fait prisonnier par les Turcs pour s'être égaré à la chasse: on devroit même défendre la chasse dans les armées; car elle cause beaucoup de désordre dans les marches.

Je conclus donc qu'il est pardonnable aux princes d'aller à la chasse, pourvu que ce ne soit que rarement, & pour les distraire de leurs occupations sérieuses, & quelquefois fort tristes. Je ne veux interdire, encore une fois, aucun plaisir honnête; mais le soin de bien gouverner, de rendre son État florissant, de protéger, de voir les succès de tous les arts, est sans doute le plus grand plaisir; & malheureux celui à qui il en faut d'autres,

CHAPITRE XV.

Ce qui fait louer ou blâmer les hommes, & surtout les princes.

Les peintres & les historiens ont cela de commun entr'eux, qu'ils doivent copier la nature. Les premiers peignent les traits & les coloris des hommes; les seconds leurs caractéres & leurs actions: il se trouve des peintres singuliers qui n'ont peint que des monstres & des diables.

Machiavel représente l'univers comme un enfer, & tous les hommes comme des damnés; on diroit que ce politique a voulu calomnier tout le genre humain par une haine particulière,

& qu'il ait pris à tâche d'anéantir la vertu, peut-être pour rendre tous les habitans de ce continent ses semblables.

Machiavel avance qu'il n'est pas possible d'être tout-à-fait bon dans ce monde sans périr, tant le genre humain est scélérat & corrompu; & moi je dis que pour ne point périr il faut être bon & prudent. Les hommes ne sont d'ordinaire ni tout-à-fait bons, ni tout-à-fait méchans; *mais & méchans*, & bons, & médiocres s'accorderont tous à ménager un prince puissant, juste & habile. J'aimerai mieux faire la guerre à un tyran qu'à un bon roi, à un Louis XI, à un Domitien qu'à un Trajan; car le bon roi sera bien servi, & les sujets du tyran se joindront à mes troupes. Que j'aille en Italie avec dix mille hommes contre un Alexandre VI, la moitié de l'Italie sera pour moi; que j'y entre avec quarante mille hommes contre un Innocent XI, toute l'Italie se soulèvera pour me faire périr. Jamais roi bon & sage n'a été détrôné en Angleterre par de grandes armées, & tous leurs mauvais rois ont succombé sous des compétiteurs qui n'ont pas commencé la guerre avec quatre mille hommes de troupes réglées. Ne sois donc point

méchant avec les méchans, mais ſois vertueux & intrépide avec eux; tu rendras ton peuple vertueux comme toi, tes voiſins voudront t'imiter, & les méchans trembleront.

CHAPITRE XVI.

De la libéralité & de l'économie.

Deux ſculpteurs fameux, Phidias & Alcamène, firent chacun une ſtatue de Minerve, & les Athéniens voulurent choiſir la plus belle, pour la placer ſur le haut d'une colonne; on les préſenta toutes les deux au public. Celle d'Alcamène remporta les ſuffrages; l'autre, diſoit-on, étoit trop groſſiérement travaillée. Phidias ne ſe déconcerta point par le jugement du vulgaire, & demanda, que comme les ſtatues avoient été faites pour être placées ſur une colonne, on les élevât toutes les deux; alors celle de Phidias remporta le prix.

Phidias devoit ſon ſuccès à l'étude de l'optique & des proportions. Cette règle de proportion doit être obſervée dans la politique; les différences des lieux mettent des différences dans les maximes; vouloir en appliquer une

généralement, ce feroit la rendre vicieufe: ce qui feroit admirable pour un grand royaume, ne conviendroit point à un petit État. Le luxe qui naît de l'abondance & qui fait circuler les richeffes par toutes les veines d'un État, fait fleurir un grand royaume; c'eft lui qui entretient l'induftrie, c'eft lui qui multiplie les befoins des riches, pour les lier par ces mêmes befoins avec les pauvres.

Si quelque politique habile s'avifoit de bannir le luxe d'un grand empire, cet empire tomberoit en langueur: le luxe tout au contraire feroit périr un petit État; l'argent fortant du pays en plus grande abondance qu'il n'y rentreroit à proportion, feroit tomber ce corps délicat en confomption, & il ne manqueroit pas de mourir étique. C'eft donc une règle indifpenfable pour tout politique que de ne jamais confondre les petits États avec les grands, & c'eft en quoi Machiavel pèche grièvement en ce chapitre.

La première faute que je dois lui reprocher, eft qu'il prend le mot de libéralité dans un fens trop vague; il ne diftingue pas affez la libéralité de la prodigalité. "Un prince, dit-il, pour „faire de grandes chofes, doit paffer pour libé-

ral, & il doit l'être". Je ne connois aucun héros qui ne l'ait été. Afficher l'avarice, c'eſt dire aux hommes, n'attendez rien de moi, je payerai toujours mal vos ſervices; c'eſt éteindre l'ardeur avec laquelle naturellement tout ſujet ſert ſon prince.

Sans doute il n'y a que l'homme économe qui puiſſe être libéral, il n'y a que celui qui gouverne prudemment ſes biens qui puiſſe faire du bien aux autres.

On connoît l'exemple de François, Roi de France, dont les dépenſes exceſſives furent en partie la cauſe de ſes malheurs. Les plaiſirs de François I abſorboient les reſſources de ſa gloire; ce Roi n'étoit pas libéral, mais prodigue, & ſur la fin de ſa vie il devint un peu avare: au lieu d'être bon ménager, il mit des tréſors dans ſes coffres; mais ce n'eſt pas des tréſors ſans circulation qu'il faut avoir, c'eſt un ample revenu. Tout particulier & tout roi qui ne ſait qu'entaſſer, enterrer de l'argent, n'y entend rien: il faut faire circuler l'argent pour être vraiment riche. Les Médicis n'obtinrent la ſouveraineté de Florence que parce que le grand Coſme, père de la patrie, ſimple marchand, fut habile & libéral.

Tout

Tout avare eſt un petit génie ; & je crois que le Cardinal de Retz a raiſon, quand il dit que dans les grandes affaires il ne faut jamais regarder à l'argent. Que le ſouverain ſe mette donc en état d'en acquérir beaucoup, en favoriſant le commerce & les manufactures de ſes ſujets, afin qu'il puiſſe en dépenſer beaucoup à propos. Il ſera aimé & eſtimé.

Machiavel dit que la libéralité le rendra mépriſable : *voilà ce que pourroit dire un uſurier ;* mais eſt-ce ainſi que doit parler un homme qui ſe mêle de donner des leçons aux princes ?

CHAPITRE XVII.

De la cruauté & de la clémence : & s'il vaut mieux être aimé que craint.

Le dépôt le plus précieux qui ſoit confié entre les mains des princes, c'eſt la vie de leurs ſujets. Leur charge leur donne le pouvoir de condamner à mort les coupables ou de leur pardonner ; ils ſont les arbitres ſuprêmes de la juſtice.

Les bons princes regardent ce pouvoir tant vanté ſur la vie de leurs ſujets, comme le poids le plus peſant de leur couronne. Ils ſavent

qu'ils ſont hommes, comme ceux ſur lesquels ils doivent juger; ils ſavent que des torts, des injuſtices, des injures peuvent ſe réparer dans ce monde, mais qu'un arrêt de mort précipité eſt un mal irréparable; ils ne ſe portent à la ſévérité que pour éviter une rigueur plus fâcheuſe, qu'ils prévoient s'ils ſe conduiſent autrement; ils ne prennent de ces triſtes réſolutions que dans des cas déſeſpérés, & pareils à ceux où un homme ſe ſentant un membre gangrené, malgré la tendreſſe qu'il a pour lui-même, ſe réſoudroit à le laiſſer retrancher, pour garantir & pour ſauver du moins par cette opération douloureuſe le reſte du corps.

Machiavel traite de bagatelles des choſes auſſi graves, auſſi ſérieuſes, auſſi importantes. Chez lui la vie des hommes n'eſt comptée pour rien; l'intérêt, ce ſeul dieu qu'il adore, eſt compté pour tout; il préfère la cruauté à la clémence, & il conſeille à ceux qui ſont nouvellement élevés à la ſouveraineté, de mépriſer plus que les autres la réputation d'être cruels.

Ce ſont des bourreaux qui placent les héros de Machiavel ſur le trône, & qui les y maintiennent. Céſar Borgia eſt le refuge de

ce politique, lorsqu'il cherche des exemples de cruauté.

Machiavel cite encore quelques vers, que Virgile met dans la bouche de Didon: mais cette citation eſt entièrement déplacée; car Virgile fait parler Didon, comme quelqu'un fait parler Jocaſte dans la tragédie d'Oedipe. Le poëte fait tenir à ces perſonnages un langage qui convient à leur caractère. Ce n'eſt donc point l'autorité de Didon, *ce n'eſt* donc point l'autorité de Jocaſte, qu'on doit emprunter dans un traité de politique; il faut l'exemple des grands hommes, & d'hommes vertueux.

Le politique recommande ſurtout la rigueur envers les troupes; il oppoſe l'indulgence de Scipion à la ſévérité d'Annibal; il préfère le Carthaginois au Romain, & conclut tout de ſuite que la rigueur eſt le mobile de l'ordre & de la diſcipline, & par conſéquent du triomphe d'une armée. Machiavel n'agit pas de bonne foi en cette occaſion: car il choiſit Scipion, le plus mou de tous les généraux quant à la diſcipline, pour l'oppoſer à Annibal, & pour favoriſer la ſévérité.

J'avoue que l'ordre d'une armée ne peut ſubſiſter ſans ſévérité; car comment contenir dans

leur devoir des libertins, des débauchés, des scélérats, des poltrons, des téméraires, des animaux grossiers & mécaniques, si la peur des châtimens ne les arrête en partie?

Tout ce que je demande sur ce sujet à Machiavel, c'est de la modération. Qu'il sache donc que si la clémence d'un honnête homme le porte à la bonté, la sagesse aussi ne le porte pas moins à la rigueur. Mais il en est de sa rigueur comme de celle d'un habile pilote: on ne lui voit couper les mâts ni les cordages de son vaisseau que lorsqu'il y est forcé par le danger imminent où l'exposent l'orage & la tempête.

Il y a des occasions où il faut être sévère, mais jamais on ne doit être cruel. J'aimerois mieux, dans un jour de bataille, être aimé que craint de mes soldats.

J'en viens à présent à son argument le plus captieux. Il dit qu'un prince trouve mieux son compte en se faisant craindre qu'en se faisant aimer, parce que la plupart des hommes sont portés à l'ingratitude, au changement, à la dissimulation, à la lâcheté & à l'avarice; que l'amour est un lien d'obligation que la malice & la bassesse du genre humain ont rendu très-fragile;

au lieu que la crainte du châtiment assure bien plus de l'observation des devoirs; que les hommes sont maîtres de leur bienveillance, mais qu'*ils* ne le sont pas de leur crainte; ainsi, qu'un prince prudent dépendra plutôt de lui que des autres.

Je ne nie point qu'il n'y ait des hommes ingrats & dissimulés dans le monde; je ne nie point que la sévérité ne soit dans quelques momens très-utile; *mais j'avance que tout roi dont la* politique n'aura pour but que de se faire craindre, règnera sur des lâches & sur des esclaves; qu'il ne pourra point s'attendre à de grandes actions de la part de ses sujets; car tout ce qui s'est fait par crainte & par timidité, en a toujours porté le caractère. Je dis qu'un prince qui aura le don de se faire aimer, règnera sur les cœurs, puisque ses sujets trouvent leur propre intérêt à l'avoir pour maître, & qu'il y a dans l'histoire un grand nombre d'exemples de grandes & de belles actions qui se sont faites par amour & par attachement. Je dis encore que la mode des séditions & des révolutions paroît être entièrement finie de nos jours; on ne voit aucun royaume, excepté l'Angleterre, où le roi ait le moindre

ſujet de rien appréhender de ſes peuples: encore le roi en Angleterre n'a rien à craindre, ſi ce n'eſt pas lui qui ſoulève la tempête.

Je conclus donc qu'un prince cruel s'expoſe plutôt à être trahi, qu'un prince débonnaire; puisque la cruauté eſt inſupportable, & qu'on eſt bientôt las de craindre; & après tout, parce que la bonté eſt toujours aimable, & qu'on ne ſe laſſe point de l'aimer.

Il ſeroit donc à ſouhaiter pour le bonheur du monde que les princes fuſſent bons, ſans être trop indulgens; afin que la bonté fût toujours en eux une vertu, & jamais une foibleſſe.

CHAPITRE XVIII.

Si les princes doivent tenir leur parole?

Le précepteur des tyrans oſe aſſurer que les princes peuvent abuſer le monde par leur diſſimulation: c'eſt par où je dois commencer à le confondre.

On ſait jusqu'à quel point le public eſt curieux; c'eſt un animal qui voit tout, qui entend tout, & qui divulgue tout ce qu'il a vu & ce qu'il a entendu. Si la curioſité de ce public

examine la conduite des particuliers, c'eſt pour divertir ſon oiſiveté; mais lorsqu'il juge du caractère des princes, c'eſt pour ſon propre intérêt. Auſſi les princes ſont-ils expoſés, plus que tous les autres hommes, aux raiſonnemens & aux jugemens du monde; ils ſont comme les aſtres, contre leſquels un peuple d'aſtronomes a braqué ſes ſecteurs à lunettes, & ſes aſtrolabes; les courtiſans qui les obſervent, font chaque jour leurs remarques; *un geſte, un coup d'œil, un regard les trahit*, & les peuples ſe rapprochent d'eux par des conjectures; en un mot, auſſi peu que le ſoleil peut couvrir ſes taches, auſſi peu les grands princes peuvent-ils cacher leurs vices & le fond de leur caractère aux yeux de tant d'obſervateurs.

Quand même le maſque de la diſſimulation couvriroit pour un temps la difformité naturelle d'un prince, il ne ſe pourroit pourtant point qu'il gardât ce maſque continuellement, & qu'il ne le levât quelquefois, ne fût-ce que pour reſpirer; & une ſeule occaſion peut ſuffire pour contenter les curieux.

L'artifice donc & la diſſimulation habiteront en vain ſur les lèvres de ce prince; la ruſe dans

ſes diſcours & dans ſes actions lui ſera inutile; on ne juge pas les hommes ſur leur parole, ce ſeroit le moyen de ſe tromper toujours; mais on compare leurs actions & leurs diſcours: c'eſt contre cet examen réitéré que la fauſſeté & la diſſimulation ne pourront rien jamais.

On ne joue bien que ſon propre perſonnage; il faut avoir effectivement le caractère que l'on veut que le monde vous ſuppoſe: ſans quoi celui qui penſe abuſer le public, eſt dupe lui-même.

Sixte Quint, Philippe II, Cromwel, paſſèrent dans le monde pour des hommes hypocrites & entreprenans, mais jamais pour vertueux. Un prince, quelque habile qu'il ſoit, ne peut, quand même il ſuivroit toutes les maximes de Machiavel, donner le caractère de la vertu qu'il n'a pas, aux crimes qui lui ſont propres.

Machiavel ne raiſonne pas mieux ſur les raiſons qui doivent porter les princes à la fourbe & à l'hypocriſie: l'application ingénieuſe & fauſſe de la fable du centaure ne conclut rien; car, que ce centaure ait eu moitié la figure humaine & moitié celle d'un cheval, s'enſuit-il que les princes doivent être ruſés & féroces? Il faut

avoir bien envie de dogmatiser le crime, pour employer des argumens aussi foibles, & pour les chercher d'aussi loin.

Mais voici un raisonnement plus faux que tout ce que nous avons vu. Le politique dit qu'un prince doit avoir les qualités du lion & du renard; du lion pour se défaire des loups, du renard pour être rusé, & il conclut: „ce qui „fait voir qu'un prince n'est pas obligé de gar- „der sa parole." *Voilà une conclusion* sans prémisses: le docteur du crime n'a-t-il pas honte de bégayer ainsi les leçons d'impiété?

Si l'on vouloit prêter la probité & le bon sens aux pensées embrouillées de Machiavel, voici à peu près comme on pourroit les tourner. Le monde est comme une partie de jeu, où il se trouve des joueurs honnêtes, mais aussi des fourbes qui trichent; pour qu'un prince donc, qui doit jouer à cette partie, n'y soit pas trompé, il faut qu'il sache de quelle manière on triche au jeu, non pas pour pratiquer jamais de pareilles leçons, mais pour n'être pas la dupe des autres.

Retournons aux chutes de notre politique. "Parce que tous les hommes, dit-il, sont „des scélérats, & qu'ils manquent à tous mo-

„mens à leur parole, vous n'êtes point obligé non „plus de leur garder la vôtre". Voici premièrement une contradiction; car l'auteur dit un moment après, que les hommes dissimulés trouveront toujours des hommes assez simples pour les abuser; comment cela s'accorde-t-il? tous les hommes sont des scélérats, & vous trouverez les hommes assez simples pour les abuser.

Il est encore très-faux que le monde ne soit composé que de scélérats. Il faut être bien misanthrope pour ne point voir que dans toute société il y a beaucoup d'honnêtes gens & que le grand nombre n'est ni bon ni mauvais. Mais si Machiavel n'avoit pas supposé le monde scélérat, sur quoi auroit-il fondé son abominable maxime? Quand même nous supposerions les hommes aussi méchans que le veut Machiavel, il ne s'ensuivroit pourtant point que nous devons les imiter. Que Cartouche vole, pille, assassine; j'en conclus que Cartouche est un malheureux qu'on doit punir, & non pas que je dois régler ma conduite sur la sienne. S'il n'y avoit plus d'honneur & de vertu dans le monde, disoit Charles le sage, ce seroit chez les princes qu'on devroit en retrouver les traces.

Après que l'auteur a prouvé la néceſſité du crime, il veut encourager ſes diſciples par la facilité de le commetre. "Ceux qui entendent „bien l'art de diſſimuler, dit-il, trouveront „toujours des hommes aſſez ſimples pour être „dupés"; ce qui ſe réduit à ceci: votre voiſin eſt un ſot, & vous avez de l'eſprit; donc il faut que vous le dupiez, parce qu'il eſt un ſot. Ce ſont des ſyllogismes pour lesquels des écoliers de *Machiavel ont été pendus & roués* en grève.

Le politique, non content d'avoir démontré ſelon ſa façon de raiſonner, la facilité du crime, relève enſuite le bonheur de la perfidie; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que ce Céſar Borgia, le plus grand ſcélérat, le plus perfide des hommes, que ce Céſar Borgia, le héros de Machiavel, a été effectivement très-malheureux. Machiavel ſe garde bien de parler de lui à cette occaſion, il lui falloit des exemples; mais d'où les auroit-il pris que du regître des procés criminels, ou de l'hiſtoire des mauvais papes & des Nérons? Il aſſure qu'Alexandre VI, l'homme le plus faux, le plus impie de ſon temps, réuſſit toujours dans ſes fourberies, parce qu'il

connoissoit parfaitement la foiblesse des hommes sur la crédulité.

J'ose assurer que ce n'étoit pas tant la crédulité des hommes, que de certains événemens & de certaines circonstances, qui firent réussir quelquefois les desseins de ce Pape; le contraste de l'ambition françoise & espagnole, la désunion & la haine des familles d'Italie, les passions & la foiblesse de Louis XII, y contribuérent surtout.

La fourberie est même un défaut de style de politique, lorsqu'on la pousse trop loin. Je cite l'autorité d'un grand politique, c'est Don Louis de Haro, qui disoit du Cardinal Mazarin, qu'il avoit un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toujours tromper. Ce même Mazarin voulant employer Mr de Fabert à une négociation scabreuse, le Maréchal de Fabert lui dit: "Souffrez, Monseigneur, que je refuse de tromper le Duc de Savoie, d'autant plus qu'il n'y va que d'une bagatelle; on sait dans le monde que je suis honnête homme, réservez donc ma probité pour une occasion où il s'agira du salut de la France",

Je ne parle point dans ce moment de l'honnêteté ni de la vertu, mais ne considérant simplement que l'intérêt des princes, je dis que c'est une très-mauvaise politique de leur part d'être fourbes, & de duper le monde; ils ne dupent qu'une fois, ce qui leur fait perdre la confiance de tous les princes.

Une certaine puissance, en dernier lieu, déclara dans un manifeste les raisons de sa conduite, & agit ensuite d'une manière directement opposée. J'avoue que des traits aussi frappans que ceux-là aliènent entièrement la confiance; car plus la contradiction se suit de près, & plus elle est grossière. L'Église romaine, pour éviter une contradiction pareille, a très-sagement fixé à ceux qu'elle place au nombre des saints, le noviciat de cent années après leur mort; moyennant quoi la mémoire de leurs défauts & de leurs extravagances périt avec eux; les témoins de leur vie, & ceux qui pourroient déposer contre eux, ne subsistent plus; rien ne s'oppose à l'idée de sainteté qu'on veut donner au public.

Mais qu'on me pardonne cette digression. J'avoue d'ailleurs qu'il y a des nécessités fâcheuses, où un prince ne sauroit s'empêcher de rom-

pre ſes traités & ſes alliances; mais il doit ſe ſéparer en honnête homme de ſes alliés, en les avertiſſant à temps, & ſurtout n'en venir jamais à ces extrémités que le ſalut de ſes peuples & une très-grande néceſſité ne l'y obligent.

Je finirai ce chapitre par une ſeule réflexion. Qu'on remarque la fécondité dont les vices ſe propagent entre les mains de Machiavel. Il veut qu'un roi incrédule couronne ſon incrédulité par l'hypocriſie; il penſe que les peuples ſeront plus touchés de la dévotion d'un prince, que révoltés des mauvais traitemens qu'ils ſouffriront de lui. Il y a des perſonnes qui ſont de ce ſentiment; pour moi, il me ſemble qu'on a toujours de l'indulgence pour des erreurs de ſpéculation, lorſqu'elles n'entraînent point la corruption du cœur à leur ſuite; & que le peuple aimera plus un prince incrédule, mais honnête homme, & qui fait leur bonheur, qu'un orthodoxe ſcélérat & malfaiſant. Ce ne ſont pas les penſées des princes, ce ſont leurs actions qui rendent les hommes heureux.

CHAPITRE XIX.

Qu'il faut éviter d'être méprisé & haï.

La rage des systêmes n'a pas été la folie privilégiée des philosophes, elle est aussi devenue celle des politiques. Machiavel en est infecté plus que personne; il veut prouver qu'un prince doit être méchant & fourbe; ce sont-là les paroles sacramentales de sa religion. Machiavel a toute la méchanceté des monstres que terrassa Hercule, mais il n'en a pas la force; aussi ne faut-il pas avoir la massue d'Hercule pour l'abattre; car qu'y a-t-il de plus simple, de plus naturel & de plus convenable aux princes que la justice & la bonté? Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de s'épuiser en argumens pour le prouver. La politique doit donc perdre nécessairement en soutenant le contraire. Car s'il soutient qu'un prince affermi sur le trône doit être cruel, fourbe, traître &c. il le fera méchant à pure perte; & s'il veut revêtir de tous ces vices un prince qui s'élève sur le trône, pour affermir son usurpation, l'auteur lui donne des conseils qui souléveront tous les souverains, & toutes les républiques

contre lui. Car comment un particulier peut-il s'élever à la souveraineté, si ce n'est en dépossédant de ses États un prince souverain, ou en usurpant l'autorité d'une république? Ce n'est pas assurément ainsi que l'entendent les princes de l'Europe. Si Machiavel avoit composé un recueil de fourberies à l'usage des voleurs, il n'auroit pas fait un ouvrage plus blâmable que celui-ci.

Je dois cependant rendre compte de quelques faux raisonnemens qui se trouvent dans ce chapitre. Machiavel prétend que ce qui rend un prince odieux, c'est lorsqu'ils s'empare injustement du bien de ses sujets, & qu'il attente à la pudicité de leurs femmes. Il est sûr qu'un prince intéressé, injuste, violent & cruel, ne pourra point manquer d'être haï & de se rendre odieux à ses peuples; mais il n'en est pas toutefois de même de la galanterie. Jules César, que l'on appeloit à Rome le mari de toutes les femmes & la femme de tous les maris, Louis XIV, qui aimoit beaucoup les femmes, Auguste I, Roi de Pologne, qui les avoit en commun avec ses sujets, ces princes ne furent point haïs à cause de leurs amours; & si César fut assassiné, si la

liberté

liberté romaine enfonça tant de poignards dans ſon flanc, ce fut parce que Céſar étoit un uſurpateur, & non à cauſe que Céſar étoit galant.

On m'objectera peut-être, pour ſoutenir le ſentiment de Machiavel, l'expulſion des rois de Rome au ſujet de l'attentat commis contre la pudicité de Lucrèce; mais je réponds que ce ne fut pas l'amour du jeune Tarquin pour Lucrèce, mais la manière violente de faire cet amour, qui *donna lieu au ſoulèvement de Rome*; & que comme cette violence réveilloit dans la mémoire du peuple l'idée d'autres violences commiſes par les Tarquins, ils ſongèrent alors ſérieuſement à s'en venger; ſi pourtant l'aventure de Lucrèce n'eſt pas un roman.

Je ne dis point ceci pour excuſer la galanterie des princes, elle peut être moralement mauvaiſe; je ne me ſuis ici attaché à autre choſe qu'à montrer qu'elle ne rendoit point odieux les ſouverains. On regarde l'amour dans les bons princes comme une foibleſſe pardonnable, pourvu qu'elle ne ſoit point accompagnée d'injuſtices. On peut faire l'amour comme Louis XIV, comme Charles II, Roi d'Angleterre, comme le Roi Auguſte; mais il ne faut imiter ni Néron ni David.

Voici, ce me ſemble, une contradiction en forme. “La politique veut qu'un prince ſe faſſe „aimer de ſes ſujets, pour éviter les conſpira„tions”; & dans le chapitre dix-ſept il dit, „qu'un prince doit ſonger principalement à ſe „faire craindre, puiſqu'il peut compter ſur une „choſe qui dépend de lui, & qu'il n'en eſt pas „de même de l'amour des peuples”. Lequel des deux eſt le véritable ſentiment de l'auteur? Il parle le langage des oracles; on peut l'interpréter comme on veut; mais ce langage des oracles, ſoit dit en paſſant, eſt celui des fourbes.

Je dois dire en général à cette occaſion, que les conjurations & les aſſaſſinats ne ſe commettent plus guère dans le monde; les princes ſont en ſureté de ce côté-là; ces crimes ſont uſés, ils ſont ſortis de mode, & les raiſons qu'en allègue Machiavel ſont très-bonnes: il n'y a tout au plus que le fanatiſme de quelques eccléſiaſtiques qui puiſſe faire commettre un crime auſſi épouvantable par pur fanatiſme. Parmi les bonnes choſes que Machiavel dit à l'occaſion des conſpirations, il y en a une très-bonne, mais qui devient mauvaiſe dans ſa bouche: la voici. “Un conjurateur, dit-il, eſt troublé par l'ap-

„ préhenſion des châtimens qui le menacent, & „ les rois ſont ſoutenus par la majeſté de l'em„ pire & par l'autorité des lois". Il me ſemble que l'auteur politique n'a pas bonne grâce à parler des lois, lui qui n'inſinue que l'intérêt, la cruauté, le deſpotiſme & l'uſurpation. Machiavel fait comme les proteſtans; ils ſe ſervent des argumens des incrédules pour combattre la transſubſtantiation des catholiques, & ils ſe ſervent *des mêmes argumens dont les* catholiques ſoutiennent *la* transſubſtantiation, pour combattre les incrédules.

Machiavel conſeille donc aux princes de ſe faire aimer, de ſe ménager pour cette raiſon, & de gagner également la bienveillance des grands & des peuples; il a raiſon de leur conſeiller de ſe décharger ſur d'autres de ce qui pourroit leur attirer la haine d'un de ces deux états, & d'établir pour cet effet des magiſtrats juges entre le peuple & les grands. Il allègue le gouvernement de France pour modèle. Cet ami outré du deſpotiſme & de l'uſurpation d'autorité approuve la puiſſance que les parlemens de France avoient autrefois: il me ſemble à moi que s'il y a un gouvernement dont on pourroit de nos jours

proposer pour modèle la sagesse, c'est celui d'Angleterre; là le parlement est l'arbitre du peuple & du roi, & le roi a tout le pouvoir de faire du bien, mais il n'en a point pour faire le mal.

Machiavel entre ensuite dans une grande discussion sur la vie des empereurs romains, depuis Marc-Aurèle jusqu'aux deux Gordiens. Il attribue la cause de ces changemens fréquens à la vénalité de l'empire, mais ce n'en est pas la seule cause. Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius firent une fin funeste, sans avoir acheté Rome comme Didius Julianus. La vénalité fut enfin une raison de plus pour assassiner les empereurs; mais le fond véritable de ces révolutions étoit la forme du gouvernement. Les gardes prétoriennes devinrent ce qu'ont été depuis les mammelus en Égypte, les janissaires en Turquie, les strélitz en Moscovie. Constantin cassa les gardes prétoriennes habilement; mais enfin les malheurs de l'empire exposèrent encore ses maîtres à l'assassinat & à l'empoisonnement. Je remarquerai seulement que les mauvais empereurs périrent de morts violentes; mais un Théodose mourut dans son lit, & Justinien vécut heureux quatre-vingt-quatre

ans. Voilà ſur quoi j'inſiſte : il n'y a presque point de méchans princes heureux, & Auguſte ne fut paiſible que quand il devint vertueux. Le tyran Commode, ſucceſſeur du divin Marc-Aurèle, fut mis à mort malgré le reſpect qu'on avoit pour ſon père. Caracalla ne put ſe ſoutenir à cauſe de ſa cruauté. Alexandre Sévère fut tué par la trahiſon de ce Maximin de Thrace qui paſſe pour un géant, & Maximin ayant ſoulevé tout le monde par ſes barbaries, fut aſſaſſiné à ſon tour. Machiavel prétend que celui-là périt par le mépris qu'on faiſoit de ſa baſſe naiſſance ; il a grand tort : un homme élevé à l'empire par ſon courage n'a plus de parens ; on ſonge à ſon pouvoir, & non à ſon extraction. Pupien étoit fils d'un maréchal de village, Probus d'un jardinier, Dioclétien d'un eſclave, Valentinien d'un cordier ; ils furent tous reſpectés. Le Sforce qui conquit Milan étoit un payſan ; Cromwel, qui aſſujettit l'Angleterre & fit trembler l'Europe, étoit fils d'un marchand. Le grand Mahomet, fondateur de la religion la plus floriſſante de l'univers, étoit un garçon marchand. Samon, premier Roi d'Eſclavonie, étoit un marchand françois. Le fameux Piaſt, dont le nom eſt encore

CHAPITRE XX.

Si les forteresses, & plusieurs autres choses que les princes font souvent, sont utiles, ou nuisibles?

Le panagisme représentoit Janus avec deux visages, ce qui signifioit la connoissance parfaite qu'il avoit du passé & de l'avenir. L'image de ce dieu, prise en un sens allégorique, peut très-bien s'appliquer aux princes. Ils doivent comme Janus voir derrière eux dans l'histoire de tous ces siècles qui se sont écoulés, & qui leur fournissent des leçons salutaires de conduite & de devoir; ils doivent comme Janus voir en avant par leur pénétration, & par cet esprit de force & de jugement qui combine tous les rapports & qui lit dans les conjonctures présentes celles qui doivent les suivre.

Machiavel propose cinq questions aux princes, tant à ceux qui auront fait de nouvelles conquêtes, qu'à ceux dont la politique ne demande qu'à s'affermir dans leurs possessions: voyons ce que la prudence pourra conseiller de meilleur, en combinant le passé avec le futur, & en se déterminant toujours par la raison & la justice.

Voici la première queſtion: ſi un prince doit déſarmer des peuples conquis, ou non?

Il faut toujours ſonger combien la manière de faire la guerre a changé depuis Machiavel. Ce ſont toujours des armées diſciplinées, plus ou moins fortes, qui défendent le pays; on mépriſeroit beaucoup une troupe de payſans armés. Si quelquefois dans des ſiéges la bourgeoiſie prend les armes, les aſſiégeans ne le ſouffrent pas, & pour les en empêcher, on les menace du bombardement & des boulets rouges; il paroît d'ailleurs qu'il eſt de la prudence de déſarmer les bourgeois d'une ville priſe, principalement ſi l'on a quelque choſe à craindre de leur part. Les Romains, qui avoient conquis la grande Bretagne, & qui ne pouvoient la maintenir en paix, à cauſe de l'humeur turbulente & belliqueuſe de ces peuples, prirent le parti de les efféminer, afin de modérer en eux cet inſtinct belliqueux & farouche; ce qui réuſſit comme on le déſiroit à Rome. Les Corſes ſont une poignée d'hommes auſſi braves & auſſi délibérés que ces Anglois; on ne les domptera, je crois, que par la prudence & la bonté. Pour maintenir la ſouveraineté de cette île, il me paroît d'une néceſ-

ſité indiſpenſable de déſarmer les habitans, & d'adoucir leurs mœurs. Je dis en paſſant, & à l'occaſion des Corſes, que l'on peut voir par leur exemple, quel courage, quelle vertu donne aux hommes l'amour de la liberté, qu'il eſt dangereux & injuſte d'opprimer.

La ſeconde queſtion roule ſur la confiance qu'un prince doit avoir, après s'être rendu maître d'un nouvel État, ou en ceux de ſes nouveaux ſujets qui lui ont aidé à s'en rendre le maître, ou en ceux qui ont été fidelles à leur prince légitime.

Lorsqu'on prend une ville par intelligence, & par la trahiſon de quelques citoyens, il y auroit beaucoup d'imprudence à ſe fier aux traîtres, qui probablement vous trahiront; & on doit préſumer que ceux qui ont été fidelles à leurs anciens maîtres, le feront à leurs nouveaux ſouverains: car ce ſont d'ordinaire des eſprits ſages, des hommes domiciliés qui ont du bien dans le pays, qui aiment l'ordre, à qui tout changement eſt nuiſible; cependant il ne faut ſe confier légèrement à perſonne.

Mais ſuppoſons un moment que des peuples opprimés, & forcés à ſecouer le joug de leurs tyrans, appelaſſent un autre prince pour les gou-

verner; je crois que le prince doit répondre en tout à la confiance qu'on lui témoigne, & que s'il en manquoit en cette occasion envers ceux qui lui ont confié ce qu'ils avoient de plus précieux, ce feroit le trait le plus indigne d'une ingratitude qui ne manqueroit pas de flétrir sa mémoire. Guillaume, Prince d'Orange, conserva jusqu'à la fin de sa vie son amitié & sa confiance à ceux qui lui avoient mis entre les mains les rênes du gouvernement d'Angleterre, & ceux qui lui étoient opposés abandonnant leur patrie, suivirent le Roi Jaques. Dans les royaumes électifs, où la plupart des élections se font par brigues, & où le trône est vénal, je croi, quoiqu'on en dise, que le nouveau souverain trouvera la facilité, après son élévation, d'acheter ceux qui lui ont été opposés, comme il s'est rendu favorables ceux qui l'ont élu.

La Pologne nous en fournit des exemples; on y trafique si grossièrement du trône, qu'il semble que cet achat se fasse aux marchés publics. La libéralité d'un roi de Pologne écarte de son chemin toute opposition; il est le maître de gagner les grandes familles par des palatinats, des starosties & d'autres charges qu'il confère; mais comme les Polonois ont sur le sujet

des bienfaits la mémoire très-courte, il faut revenir fouvent à la charge: en un mot la république de Pologne eft comme le tonneau des Danaïdes; le roi le plus généreux répandra vainement fes bienfaits fur eux, il ne les fatisfera jamais. Cependant, comme un roi de Pologne a beaucoup de grâces à faire, il peut fe ménager des reffources fréquentes, en ne faifant fes libéralités que dans les occafions où il a befoin des familles qu'il enrichit.

La troifième queftion de Machiavel regarde proprement la fureté d'un prince dans un royaume héréditaire, s'il vaut mieux qu'il entretienne l'union ou la méfintelligence parmi fes fujets?

Cette queftion pouvoit peut-être avoir lieu du temps des ancêtres de Machiavel à Florence; mais à préfent je ne penfe pas qu'aucun politique l'adoptât toute crue & fans la mitiger. Je n'aurois qu'à citer la belle apologie fi connue, de Ménénius Agrippa, par laquelle il réunit le peuple romain. Les républiques cependant doivent en quelque façon entretenir de la jaloufie entre leurs membres; car fi aucun parti ne veille fur l'autre, la forme du gouvernement fe change en monarchie.

Il y a des princes qui croient la désunion de leurs ministres nécessaire pour leurs intérêts; ils pensent être moins trompés par des hommes qu'une haine mutuelle tient réciproquement en garde: mais si ces haines produisent cet effet, elles en produisent aussi un fort dangereux; car au lieu que ces ministres devroient concourir au service du prince, il arrive que par des vues de se nuire, ils se contrecarrent continuellement, & qu'ils *confondent dans leurs* querelles particulières l'avantage du prince & le salut des peuples.

Rien ne contribue donc plus à la force d'une monarchie que l'union intime & inséparable de tous ses membres, & ce doit être le but d'un prince sage de l'établir.

Ce que je viens de répondre à la troisième question de Machiavel, peut en quelque sorte servir de solution à son quatrième problème; examinons cependant & jugeons en deux mots, si un prince doit fomenter des factions contre lui-même, ou s'il doit gagner l'amitié de ses sujets.

C'est forger des monstres pour les combattre, que de se faire des ennemis pour les vaincre; il est plus naturel, plus raisonnable, plus humain de se faire des amis: heureux sont les princes

qui connoiſſent les douceurs de l'amitié! plus heureux ſont ceux qui méritent l'amour & l'affection des peuples!

Nous voici à la dernière queſtion de Machiavel, ſavoir, ſi un prince doit avoir des forteresſes & des citadelles, ou s'il doit les raſer?

Je crois avoir dit mon ſentiment dans le chapitre dixième, pour ce qui regarde les petits princes; venons à préſent à ce qui intéreſſe la conduite des rois.

Dans le temps de Machiavel le monde étoit dans une fermentation générale; l'eſprit de ſédition & de révolte régnoit partout; l'on ne voyoit que des factions & des tyrans: les révolutions fréquentes & continuelles obligèrent les princes de bâtir des citadelles ſur les hauteurs des villes, pour contenir par ce moyen l'eſprit inquiet des habitans.

Depuis ce ſiècle barbare, ſoit que les hommes ſe ſoient laſſés de s'entre-détruire, ſoit plutôt parce que les ſouverains ont dans leurs États un pouvoir plus deſpotique, on n'entend plus tant parler de ſéditions & de révoltes, & l'on diroit que cet eſprit d'inquiétude, après avoir aſſez travaillé, s'eſt mis à préſent dans une aſſiette

tranquille : de ſorte que l'on n'a plus beſoin de citadelles pour répondre de la fidélité des villes & du pays. Il n'en eſt pas de même des fortifications, pour ſe garantir des ennemis, & pour aſſurer davantage le repos de l'État.

Les armées & les forteresſes ſont d'une utilité égale pour les princes ; car s'ils peuvent oppoſer leurs armées à leurs ennemis, ils peuvent ſauver cette armée ſous le canon de leurs forteresſes en cas de bataille perdue ; & le ſiége que l'ennemi entreprend de cette forteresſe, leur donne le temps de ſe refaire & de ramaſſer de nouvelles forces, qu'ils peuvent encore, s'ils les amaſſent à temps, employer pour faire lever le ſiége à l'ennemi.

Les dernières guerres en Flandre, entre l'Empereur & la France, n'avançoient presque point à cauſe de la multitude des places fortes ; & des batailles de cent mille hommes, remportées ſur cent mille hommes, n'étoient ſuivies que de la priſe d'une ou de deux villes : la campagne d'après, l'adverſaire ayant eu le temps de réparer ſes pertes, il reparoiſſoit de nouveau, & l'on remettoit en queſtion ce que l'on avoit décidé l'année auparavant. Dans des

pays où il y a beaucoup de places fortes, des armées qui couvrent deux milles de terre, feront la guerre trente années, & gagneront, si elles sont heureuses, pour prix de vingt batailles, dix milles de terrain.

Dans des pays ouverts, le sort d'un combat ou de deux campagnes décide de la fortune du vainqueur, & lui soumet des royaumes entiers. Alexandre, César, Gengiskan, Charles XII durent leur gloire à ce qu'ils trouvèrent peu de places fortifiées dans les pays qu'ils conquirent; le vainqueur de l'Inde ne fit que deux siéges en ses glorieuses campagnes; l'arbitre de la Pologne n'en fit jamais davantage. Eugène, Villars, Marlborough, Luxembourg, étoient de grands capitaines; mais les forteresses émoussèrent en quelque façon le brillant de leurs succès. Les François connoissent bien l'utilité des forteresses, car depuis le Brabant jusqu'au Dauphiné c'est comme une double chaîne de places fortes; la frontière de la France du côté de l'Allemagne est comme une gueule de lion ouverte, qui présente deux rangées de dents menaçantes, & a l'air de vouloir tout engloutir. Cela suffit pour faire voir le grand usage des villes fortifiées.

CHAPITRE

CHAPITRE XXI.

Comment le prince doit se gouverner pour se mettre en estime.

Ce chapitre de Machiavel contient du bon & du mauvais. Je relèverai premièrement les fautes de Machiavel, je confirmerai ce qu'il dit de bon & de louable, & je hasarderai ensuite mon sentiment sur quelques sujets qui appartiennent naturellement à cette matière.

L'auteur propose la conduite de Ferdinand d'Arragon, & de Bernard de Milan, pour modèle à ceux qui veulent se distinguer par de grandes entreprises, & par des actions rares & extraordinaires. Machiavel cherche ce merveilleux dans la hardiesse des entreprises, & dans la rapidité de l'exécution. Cela est grand, j'en conviens, mais cela n'est louable qu'à proportion que l'entreprise du conquérant est juste. "Toi qui te „vantes d'exterminer les voleurs", disoient les ambassadeurs scythes à Alexandre, "tu es toi„même le plus grand voleur de la terre; car tu „as pillé & saccagé toutes les nations que tu as „vaincues; si tu es un dieu, tu dois faire le

„ bien des mortels, & non pas leur ravir ce qu'ils „ ont; ſi tu es un homme, ſonge toujours à ce „ que tu es".

Ferdinand d'Arragon ne ſe contentoit pas toujours de faire ſimplement la guerre; mais il ſe ſervoit de la religion, comme d'un voile, pour couvrir ſes deſſeins; il abuſoit de la foi des ſermens; il ne parloit que de juſtice, & ne commettoit que des injuſtices. Machiavel loue en lui tout ce qu'on y blâme.

Machiavel allègue en ſecond lieu l'exemple de Bernard de Milan, pour inſinuer aux princes qu'ils doivent récompenſer & punir d'une manière éclatante, afin que toutes leurs actions ayent un caractère de grandeur. Les princes généreux ne manqueront point de réputation, principalement lorsque leur libéralité eſt une ſuite de leur grandeur d'ame, & non de leur amour propre.

La bonté de leurs cœurs peut les rendre plus grands que toutes les autres vertus. Cicéron diſoit à Céſar: "Vous n'avez rien de plus grand dans "votre fortune que le pouvoir de ſauver tant "de citoyens, ni de plus digne de votre bonté "que la volonté de le faire". Il faudroit donc que les peines qu'un prince inflige, fuſſent tou-

jours au dessous de l'offense, & que les récompenses qu'il donne, fussent toujours au dessus du service.

Mais voici une contradiction : le docteur de la politique veut en ce chapitre que ses princes tiennent leurs alliances, & dans le dix-huitième chapitre il les dégageoit formellement de leur parole. Il fait comme ces diseurs de bonne aventure, qui disent blanc aux uns, & noir aux autres.

Si Machiavel raisonne mal sur tout ce que nous venons de dire, il parle bien sur la prudence que les princes doivent avoir de ne point s'engager légèrement avec d'autres princes plus puissans qu'eux, qui, au lieu de les secourir, pourroient les abymer.

C'est ce que savoit un grand prince d'Allemagne, également estimé de ses amis & de ses ennemis. Les Suédois entrèrent dans ses États, lorsqu'il en étoit éloigné avec toutes ses troupes, pour secourir l'Empereur au bas du Rhin dans la guerre qu'il soutenoit contre la France. Les ministres de ce prince lui conseilloient, à la nouvelle de cette irruption soudaine, d'appeler le Czar de Russie à son secours : mais ce prince,

plus pénétrant qu'eux, leur répondit que les Moscovites étoient comme des ours qu'il ne falloit point déchaîner, de crainte de ne pouvoir remettre leurs chaînes; il prit généreusement sur lui les soins de la vengeance, & il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Si je vivois dans le siècle futur, j'allongerois surement cet article par quelques réflexions qui pourroient y convenir; mais ce n'est pas à moi à juger de la conduite des princes modernes; & dans le monde il faut savoir parler & se taire à propos.

La matière de la neutralité est aussi bien traitée par Machiavel que celle des engagemens des princes. L'expérience a démontré depuis longtemps, qu'un prince neutre expose son pays aux injures des deux parties belligérantes, que ses États deviennent le théâtre de la guerre, & qu'il perd toujours par la neutralité, sans que jamais il ait rien de solide à y gagner.

Il y a deux manières par lesquelles un prince peut s'agrandir: l'une est celle de la conquête, lorsqu'un prince guerrier recule par la force de ses armes les limites de sa domination; l'autre est celle d'un bon gouvernement, lors-

qu'un prince laborieux fait fleurir dans ses États tous les arts & toutes les sciences qui les rendent plus puissans & plus policés.

Tout ce livre n'est rempli que de raisonnemens sur cette première manière de s'agrandir : disons quelque chose de la seconde, plus innocente, plus juste, & toute aussi utile que la première.

Les arts les plus nécessaires à la vie sont l'agriculture, le commerce & les manufactures ; ceux qui font le plus d'honneur à l'esprit humain, sont la géométrie, la philosophie, l'astronomie, l'éloquence, la poësie, la peinture, la musique, la sculpture, l'architecture, la gravure, & ce qu'on entend sous le nom de beaux arts.

Comme les pays varient infiniment, il y en a dont le fort consiste dans l'agriculture, d'autres dans les vendanges, d'autres dans les manufactures, & d'autres dans le commerce : ces arts se trouvent même prospérer ensemble dans quelques pays.

Les souverains qui choisiront cette manière douce & aimable de se rendre plus puissans, seront obligés d'étudier principalement la constitution de leur pays, afin de savoir lesquels de

ces arts feront les plus propres à y réussir, & par conséquent lesquels ils doivent le plus encourager. Les François & les Espagnols se sont apperçus que le commerce leur manquoit, & ils ont médité par cette raison sur le moyen de ruiner celui des Anglois. S'ils réussissent, la France augmentera sa puissance plus considérablement qu'elle n'auroit pu faire par la conquête de vingt villes, & d'un millier de villages; & l'Angleterre & la Hollande, ces deux pays les plus beaux & les plus riches du monde, dépériroient insensiblement, comme un malade qui meurt de consomption.

Les pays dont les blés & les vignes font les richesses, ont deux choses à observer; l'une est de défricher soigneusement toutes les terres, afin de mettre jusqu'au moindre terrain à profit; l'autre est de raffiner sur un plus grand, un plus vaste débit, sur les moyens de transporter les marchandises à moins de frais, & de les vendre à meilleur marché.

Quant aux manufactures de toutes espèces, c'est peut-être ce qu'il y a de plus utile & de plus profitable à un État, puisque par elles on suffit aux besoins & au luxe des habitans, & que

les voisins sont même obligés de payer tribut à votre industrie: elles empêchent d'un côté que l'argent ne sorte du pays, & elles en font rentrer de l'autre.

Je me suis toujours persuadé que le défaut de manufactures avoit causé en partie ces prodigieuses émigrations des pays du nord, de ces Goths, de ces Vandales qui inondèrent si souvent les pays méridionaux. Dans ces temps reculés on ne connoissoit d'arts en Suède, en Danemark, & dans la plus grande partie de l'Allemagne, que l'agriculture ou la chasse; les terres labourables étoient partagées entre un certain nombre de propriétaires, qui les cultivoient, & qu'elles pouvoient nourrir.

Mais comme la race humaine a de tout temps été très-féconde dans ces climats froids, il arrivoit qu'il y avoit deux fois plus d'habitans dans un pays qu'il n'en pouvoit subsister par le labourage: & ces cadets de bonne maison s'attroupoient alors; ils étoient illustres brigands par nécessité; ils ravageoient d'autres pays, & en dépossédoient les maîtres. Aussi voit-on dans l'empire d'orient & d'occident que ces barbares ne demandoient pour l'ordinaire que des champs

à cultiver, afin de fournir à leur ſubſiſtance. Les pays du nord ne ſont pas moins peuplés qu'ils ne l'étoient alors; mais comme le luxe a très-ſagement multiplié nos beſoins, il a donné lieu à des manufactures, & à tous ces arts qui font ſubſiſter des peuples entiers, qui autrement feroient obligés de chercher leur ſubſiſtance ailleurs.

Ces manières donc de faire proſpérer un État, ſont comme des talens confiés à la ſageſſe du ſouverain, qu'il doit mettre à uſure & faire valoir. La marque la plus ſûre qu'un pays eſt ſous un gouvernement ſage & heureux, c'eſt lorsque les beaux arts naiſſent dans ſon ſein: ce ſont des fleurs qui viennent dans un terrain gras, & ſous un ciel heureux, mais que la ſéchereſſe, ou le ſouffle des aquilons, fait mourir.

Rien n'illuſtre plus un règne que les arts qui fleuriſſent ſous ſon abri. Le ſiècle de Périclès eſt auſſi fameux par les grands génies qui vivoient à Athènes, que par les batailles que les Athéniens donnèrent alors. Celui d'Auguſte eſt mieux connu par Cicéron, Ovide, Horace, Virgile &c. que par les proſcriptions de ce cruel Empereur, qui doit après tout une grande partie de ſa réputation à la lyre d'Horace. Celui

de Louis XIV eſt plus célèbre par les Corneille, les Racine, les Molière, les Boileau, les Descartes, les le Brun, les Girardon, que par ce paſſage du Rhin tant exagéré, par les ſiéges où Louis ſe trouva en perſonne, & par la bataille de Turin que Monſieur de Marſin fit perdre au Duc d'Orléans par ordre du cabinet.

Les rois honorent l'humanité, lorsqu'ils distinguent & récompenſent ceux qui lui font le plus d'honneur, & qu'ils encouragent ces eſprits ſupérieurs qui s'emploient à perfectionner nos connoiſſances, & qui ſe dévouent au culte de la vérité.

Heureux ſont les ſouverains qui cultivent eux-mêmes ces ſciences! qui penſent avec Cicéron, ce Conſul romain, libérateur de ſa patrie & père de l'éloquence: "Les lettres forment la „jeuneſſe, & font le charme de l'âge avancé; la „proſpérité en eſt plus brillante, l'adverſité en „reçoit des conſolations; & dans nos maiſons & „dans celles des autres, dans les voyages & dans „la ſolitude, en tous temps & en tous lieux, elles „ſont la douceur de notre vie".

Laurent de Médicis, le plus grand homme de ſa nation, étoit le pacificateur de l'Italie, &

le restaurateur des sciences; sa probité lui concilia la confiance générale de tous les princes; & Marc-Aurèle, un des plus grands Empereurs de Rome, étoit non moins heureux guerrier que sage philosophe, & joignoit la pratique la plus sévère de la morale à la profession qu'il en faisoit. Finissons par ces paroles: "Un roi que la „justice conduit, a l'univers pour son temple, & „les gens de bien en sont les prêtres & les sa„crificateurs".

CHAPITRE XXII.

Des secrétaires des princes.

Il y a deux espèces de princes dans le monde: ceux qui voient tout par leurs propres yeux, & gouvernent leurs États par eux-mêmes; & ceux qui se reposent sur la bonne foi de leurs ministres, & qui se laissent gouverner par ceux qui ont pris de l'ascendant sur leur esprit.

Les souverains de la première espèce sont comme l'ame de leurs États; le poids de leur gouvernement repose sur eux seuls, comme le monde sur le dos d'Atlas: ils règlent les affaires intérieures comme les étrangères; ils remplissent

à la fois les postes de premiers magistrats de la justice, de généraux des armées, de grands trésoriers. Ils ont, à l'exemple de Dieu, (qui se sert d'intelligences supérieures à l'homme pour opérer ses volontés,) des esprits pénétrans & laborieux, pour exécuter leurs desseins & pour remplir en détail ce qu'ils ont projeté en grand; leurs ministres sont proprement des instrumens dans les mains d'un sage & habile maître.

Les souverains du second ordre sont comme plongés, par un défaut de génie, ou par une indolence naturelle, dans une indifférence léthargique. Si l'État, près de tomber en défaillance par la foiblesse du souverain, doit être soutenu par la sagesse & la vivacité d'un ministre, le prince alors n'est qu'un fantôme, mais un fantôme nécessaire; car il représente l'État; tout ce qui est à souhaiter, c'est qu'il fasse un choix heureux.

Il n'est pas aussi facile qu'on le pense, à un souverain, de bien approfondir le caractère de ceux qu'il veut employer dans les affaires; car les particuliers ont autant de facilité à se déguiser devant leurs maîtres, que les princes trouvent d'obstacles pour dissimuler leur intérieur aux yeux du public,

Après tout, si Sixte Quint a pu tromper soixante-dix cardinaux qui devoient le connoître, combien à plus forte raison n'est-il pas plus facile à un particulier de surprendre le souverain qui a manqué d'occasions pour le pénétrer?

Un prince d'esprit peut juger sans peine du génie & de la capacité de ceux qui le servent; mais il lui est presqu'impossible de bien juger de leur désintéressement & de leur fidélité.

On a vu souvent que des hommes paroissent vertueux, faute d'occasions pour se démentir, mais qu'ils ont renoncé à l'honnêteté, dès que leur vertu a été mise à l'épreuve. On ne parla point mal à Rome des Tibère, des Néron, des Caligula, avant qu'ils parvinssent au trône: peut-être que leur scélératesse seroit restée sans effet, si elle n'avoit été mise en œuvre par l'occasion, qui développa le germe de leur méchanceté.

Il se trouve des hommes qui joignent à beaucoup d'esprit, de souplesse, & de talens, l'ame la plus noire & la plus ingrate; il s'en trouve d'autres qui possèdent toutes les qualités du cœur.

Les princes prudens ont ordinairement donné la préférence à ceux chez qui les qualités du

cœur prévaloient, pour les employer dans l'intérieur de leur pays. Ils leur ont préféré au contraire ceux qui avoient plus de souplesse, pour s'en servir dans des négociations. Car puisqu'il ne s'agit que de maintenir l'ordre & la justice dans leurs États, il suffit de l'honnêteté; & s'il faut persuader les voisins & nouer des intrigues, on sent bien que la probité n'y est pas tant requise que l'adresse & l'esprit.

Il me semble qu'un prince ne sauroit assez récompenser la fidélité de ceux qui le servent avec zèle; il y a un certain sentiment de justice en nous, qui nous pousse à la reconnoissance, & qu'il faut suivre. Mais d'ailleurs les intérêts des grands demandent absolument qu'ils récompensent avec autant de générosité qu'ils punissent avec clémence; car les ministres qui s'apperçoivent que la vertu sera l'instrument de leur fortune, n'auront point assurément recours au crime, & ils préféreront naturellement les bienfaits de leur maître aux corruptions étrangères.

La voie de la justice & la sagesse du monde s'accordent donc parfaitement sur ce sujet, & il est aussi imprudent que dur de mettre, faute de

doivent avoir ſur eux-mêmes plus de pouvoir encore que ſur les autres.

Contemptus virtutis ex contemptu famae.

Les princes inſenſibles à leur réputation n'ont été que des indolens, ou des voluptueux abandonnés à la molleſſe; c'étoient des maſſes d'une matière vile qu'aucune vertu n'animoit. Des tyrans très-cruels ont aimé, il eſt vrai, la louange; mais c'étoit en eux une vanité odieuſe, un vice de plus; ils vouloient l'eſtime, en méritant l'opprobre.

Chez les princes vicieux la flatterie eſt un poiſon mortel qui multiplie les ſemences de leur corruption: chez les princes de mérite, la flatterie eſt comme une rouille qui s'attache à leur gloire, & qui en diminue l'éclat. Un homme d'eſprit ſe révolte contre la flatterie groſſière, il repouſſe l'adulateur mal-adroit. Il eſt une autre ſorte de flatterie, elle eſt la ſophiſte des défauts, ſa rhétorique les diminue; c'eſt celle qui fournit des argumens aux paſſions, qui donne à l'auſtérité le caractère de la juſtice, qui fait reſſembler ſi parfaitement la libéralité à la profuſion, qu'on s'y méprend; qui

couvre

couvre les débauches du voile de l'amusement & du plaisir; elle amplifie surtout les vices des autres, pour en ériger un trophée à ceux de son héros. La plupart des hommes donnent dans cette flatterie qui justifie leurs goûts, & qui n'est pas tout-à-fait mensonge; ils ne sauroient avoir de la rigueur pour ceux qui leur disent d'eux-mêmes un bien dont ils sont convaincus. La flatterie qui se fonde sur une base solide, est la plus subtile de *toutes; il faut avoir le discernement très-fin* pour appercevoir la nuance qu'elle ajoute à la vérité. Elle ne fera point accompagner un roi à la tranchée par des poëtes qui doivent être des historiens; elle ne composera point des prologues d'opéra remplis d'hyperboles; des préfaces fades & des épîtres rampantes; elle n'étourdira point un héros du récit ampoulé de ses victoires; mais elle prendra l'air du *sentiment*; elle se ménagera délicatement des entrées, elle paroîtra franche & naïve. Comment un grand homme, comment un héros, comment un prince spirituel peut-il se fâcher de s'entendre dire une vérité que la vivacité d'un ami semble laisser échapper? Comment Louis XIV, qui sentoit que son air seul en impo-

soit aux hommes, & qui se complaisoit dans cette supériorité, pouvoit-il se fâcher contre un vieil officier qui en lui parlant trembloit & bégayoit, & qui en s'arrêtant au milieu de son discours, lui dit: Au moins, Sire, je ne tremble pas ainsi devant vos ennemis?

Les princes qui ont été hommes avant de devenir rois, peuvent se ressouvenir de ce qu'ils ont été, & ne s'accoutument pas si facilement aux alimens de la flatterie. Ceux qui ont régné toute leur vie, ont toujours été nourris d'encens comme les dieux, & ils mourroient d'inanition s'ils manquoient de louanges.

Il seroit donc plus juste, ce me semble, de plaindre les rois que de les condamner; ce sont les flatteurs, & plus qu'eux encore, les calomniateurs, qui méritent la condamnation & la haine du public, de même que tous ceux qui sont assez ennemis des princes pour leur déguiser la vérité. Mais que l'on distingue la flatterie de la louange. Trajan étoit encouragé à la vertu par le panégyrique de Pline: Tibère étoit confirmé dans le vice par les flatteries des sénateurs.

CHAPITRE XXIV.

Pourquoi les princes d'Italie ont perdu leurs États.

La fable de Cadmus, qui ſema en terre les dents du ſerpent qu'il venoit de vaincre, & dont naquit un peuple de guerriers qui ſe détruiſirent, eſt l'emblème de ce qu'étoient les princes italiens du temps de Machiavel. Les perfidies & les trahiſons qu'ils commettoient les uns envers les autres, ruinèrent leurs affaires. Qu'on liſe l'hiſtoire d'Italie de la fin du quatorzième ſiècle jusqu'au commencement du quinzième, ce ne ſont que cruautés, ſéditions, violences, ligues pour s'entre-détruire, uſurpations, aſſaſſinats, en un mot un aſſemblage énorme de crimes, dont l'idée ſeule inſpire de l'horreur.

Si à l'exemple de Machiavel on s'aviſoit de renverſer la juſtice & l'humanité, on bouleverſeroit tout l'univers, l'inondation des crimes réduiroit dans peu ce continent en une vaſte ſolitude. Ce furent l'iniquité & la barbarie des princes d'Italie qui leur firent perdre leurs États, ainſi que les faux principes de Machiavel perdront à coup ſûr ceux qui auront la folie de les ſuivre.

Je ne déguiſe rien; la lâcheté de quelques-uns de ces princes d'Italie peut avoir également avec leur méchanceté concouru à leur perte; la foibleſſe des rois de Naples, il eſt ſûr, ruina leurs affaires; mais qu'on me diſe d'ailleurs en politique tout ce que l'on voudra, argumentez, faites des ſyſtèmes, alléguez des exemples, employez toutes les ſubtilités poſſibles, vous ferez obligé d'en revenir à la juſtice malgré vous.

Je demande à Machiavel ce qu'il veut dire par ces paroles; "ſi l'on remarque dans un ſouverain nouvellement élevé ſur le trône (ce qui veut dire dans un uſurpateur) de la prudence & du mérite, on s'attachera bien plus à lui qu'à ceux qui ne ſont redevables de leur grandeur qu'à leur naiſſance. La raiſon de cela, c'eſt qu'on eſt bien plus touché du préſent que du paſſé, & quand on y trouve de quoi ſe ſatisfaire, on ne va pas plus loin".

Machiavel ſuppoſe-t-il que, de deux hommes également valeureux & ſages, toute une nation préfèrera l'uſurpateur au prince légitime? ou l'entend-il d'un ſouverain ſans vertus, & d'un raviſſeur vaillant, & plein de capacité? Il ne ſe peut point que la première ſuppoſition ſoit celle

de l'auteur; elle eſt oppoſée aux notions les plus ordinaires du bon ſens; ce feroit un effet ſans cauſe que la prédilection d'un peuple en faveur d'un homme qui commet une action violente pour ſe rendre leur maître, & qui d'ailleurs n'auroit aucun mérite préférable à celui du ſouverain légitime.

Ce ne ſauroit être non plus la ſeconde ſuppoſition; car quelque qualité qu'on donne à un uſurpateur, on m'avouera que l'action violente par laquelle il élève ſa puiſſance eſt une injuſtice.

A quoi peut-on s'attendre de la part d'un homme qui débute par le crime, ſi ce n'eſt à un gouvernement violent & tyrannique? Il en eſt de même d'un homme qui ſe marieroit, & qui éprouveroit une infidélité de ſa femme le jour même de ſes nôces: je ne penſe pas qu'il augurât bien de la vertu de ſa nouvelle épouſe pour le reſte de ſa vie.

Machiavel prononce ſa condamnation dans ce chapitre. Il dit clairement, que ſans l'amour des peuples, ſans l'affection des grands, & ſans une armée bien diſciplinée, il eſt impoſſible à un prince de ſe ſoutenir ſur le trône. La vérité ſemble le forcer de lui rendre cet hommage, à

peu près comme les théologiens l'assurent des anges maudits, qui reconnoissent un Dieu, mais qui le blasphèment.

Voici en quoi consiste la contradiction. Pour gagner l'affection des peuples & des grands, il faut avoir un fonds de vertu; il faut que le prince soit humain & bienfaisant, & qu'avec ces qualités du cœur on trouve en lui de la capacité pour s'acquitter des pénibles fonctions de sa charge.

Il en est de cette charge comme de toutes les autres; les hommes, quelque emploi qu'ils exercent, n'obtiennent jamais la confiance s'ils ne sont justes & éclairés; les plus corrompus souhaitent toujours d'avoir à faire à un homme de bien, de même que les plus incapables de se gouverner s'en rapportent à celui qui passe pour le plus prudent. Quoi! le moindre bourguemaître, le moindre échevin d'une ville aura besoin d'être honnête homme & laborieux, s'il veut réussir, & la royauté seroit le seul emploi où le vice seroit autorisé? Il faut être tel que je viens de le dire pour gagner les cœurs, & non comme Machiavel l'enseigne dans le cours de cet ouvrage, injuste, cruel, ambitieux, & uniquement occupé du soin de son agrandissement.

C'est ainsi qu'on peut voir démasqué ce politique que son siècle fit passer pour un grand homme, que beaucoup de ministres ont reconnu dangereux, mais qu'ils ont suivi, dont on a fait étudier les abominables maximes aux princes, à qui personne n'avoit encore répondu en forme, & que beaucoup de politiques suivent, sans vouloir qu'on les en accuse.

Heureux seroit celui qui pourroit détruire entièrement le machiavélisme dans le monde! J'en ai fait voir l'inconséquence, c'est à ceux qui gouvernent la terre à la convaincre par leurs exemples: ils sont obligés de guérir le public de la fausse idée dans laquelle on se trouve sur la politique, qui ne doit être que le systême de la sagesse, mais que l'on soupçonne communément d'être le bréviaire de la fourberie. C'est à eux de bannir les subtilités & la mauvaise foi des traités, & de rendre la vigueur à l'honnêteté & à la candeur, qui, à dire vrai, ne se trouve guère entre les souverains. C'est à eux de montrer qu'ils sont aussi peu envieux des provinces de leurs voisins, quils sont jaloux de la conservation de leurs propres États. Le prince qui veut tout posséder, est comme un estomac qui se surcharge de vian-

des, ſans ſonger qu'il ne pourra pas les digérer. Le prince qui ſe borne à bien gouverner, eſt comme un homme qui mange ſobrement, & dont l'eſtomac digère bien.

CHAPITRE XXV.

Combien la fortune a de pouvoir dans les affaires du monde, & comment on peut lui réſiſter.

La queſtion ſur la liberté de l'homme eſt un de ces problèmes qui pouſſent la raiſon des philoſophes à bout, & qui ont ſouvent tiré des anathèmes de la bouche des théologiens. Les partiſans de la liberté diſent, que ſi les hommes ne ſont pas libres, Dieu agit en eux, que c'eſt Dieu qui par leur miniſtère commet les meurtres, les vols & tous les crimes; ce qui eſt manifeſtement oppoſé à ſa ſainteté.

En ſecond lieu, que ſi l'être ſuprême eſt le père des vices, & l'auteur des iniquités qui ſe commettent, on ne pourra plus punir les coupables, & il n'y aura ni crimes ni vertus dans le monde. Or, comme on ne ſauroit penſer à ce dogme affreux, ſans en appercevoir toutes les contradictions, on ne ſauroit prendre de meil-

leur parti qu'en se déclarant pour la liberté de l'homme.

Les partisans de la nécessité absolue disent au contraire, que Dieu seroit pire qu'un ouvrier aveugle, & qui travaille dans l'obscurité, si après avoir créé ce monde il eût ignoré ce qui devoit s'y faire: un horloger, disent-ils, connoît l'action de la moindre roue d'une montre, puisqu'il sait le mouvement qu'il lui a imprimé, & à quelle *destination il l'a faite*: & Dieu, cet être infiniment sage, seroit le spectateur curieux & impuissant des actions des hommes? Comment ce même Dieu, dont les ouvrages portent tous un caractère d'ordre, & qui sont tous asservis à de certaines lois immuables & constantes, auroit-il laissé jouir l'homme seul de l'indépendance & de la liberté? Ce ne seroit plus la providence qui gouverneroit le monde, mais le caprice des hommes. Puis donc qu'il faut opter entre le créateur & la créature, lequel des deux est automate? Il est plus raisonnable de croire que c'est l'être en qui réside la foiblesse, que l'être en qui réside la puissance: ainsi la raison & les passions sont comme des chaînes invisibles, par lesquels la main de la providence conduit

le genre humain, pour concourir aux événemens que sa sagesse éternelle avoit résolus, qui devoient arriver dans le monde, pour que chaque individu remplît sa destinée.

C'est ainsi que pour éviter Charybde on s'approche trop de Scylla, & que les philosophes se poussent mutuellement dans l'abyme de l'absurdité, tandis que les théologiens ferraillent dans l'obscurité, & se damnent dévotement par charité. Ces partis se font la guerre à peu près comme les Carthaginois & les Romains se la faisoient. Lorsqu'on appréhendoit de voir les troupes romaines en Afrique, on portoit le flambeau de la guerre en Italie; & lorsqu'à Rome on voulut se défaire d'Annibal, que l'on craignoit, on envoya Scipion à la tête des légions assiéger Carthage. Les philosophes, les théologiens, & la plupart des héros d'argumens, ont le génie de la nation françoise; ils attaquent vigoureusement, mais ils sont perdus s'ils sont réduits à la guerre défensive. C'est ce qui fit dire à un bel esprit, que Dieu étoit le père de toutes les sectes, puisqu'il leur avoit donné à toutes des armes égales, de même qu'un bon côté & un revers. Cette question sur la liberté & sur

la prédestination des hommes, est transportée par Machiavel de la métaphysique dans la politique; c'est cependant un terrain qui lui est tout étranger, & qui ne sauroit le nourrir; car en politique, au lieu de raisonner si nous sommes libres, ou si nous ne le sommes point, si la fortune & le hasard peuvent quelque chose, ou s'ils ne peuvent rien, il ne faut proprement penser qu'à perfectionner sa pénétration & sa prudence.

La fortune & le hasard sont des mots vides de sens, qui selon toute apparence doivent leur origine à la profonde ignorance dans laquelle croupissoit le monde, lorsqu'on donna des noms vagues aux effets dont les causes étoient inconnues.

Ce qu'on appelle vulgairement la fortune de César, signifie proprement toutes les conjonctures qui ont favorisé les desseins de cet ambitieux. Ce que l'on entend par l'infortune de Caton, ce sont les malheurs inopinés qui lui arrivèrent, ces contre-temps où les effets suivirent si subitement les causes, que sa prudence ne put ni les prévoir ni les combattre.

Ce qu'on entend par le hasard, ne sauroit mieux s'expliquer que par le jeu des dés. Le

hasard, dit-on, a fait que mes dés ont porté plutôt douze que sept. Pour décomposer ce phénomène physiquement, il faudroit avoir les yeux assez bons pour voir la manière dont on a fait entrer les dés dans le cornet, les mouvemens de la main plus ou moins forts, plus ou moins réitérés, qui les font tourner, & qui impriment aux dés un mouvement plus vif ou plus lent: ce sont ces causes qui, prises ensemble, s'appellent le hasard.

Tant que nous ne serons que des hommes, c'est-à-dire des êtres très-bornés, nous ne serons jamais supérieurs à ce qu'on appelle les coups de la fortune. Nous devons ravir ce que nous pouvons au hasard, dès l'événement; mais notre vie est trop courte pour tout appercevoir, & notre esprit trop étroit pour tout combiner.

Voici des événemens qui feront voir clairement qu'il est impossible à la sagesse humaine de tout prévoir. Le premier événement est celui de la surprise de Crémone par le Prince Eugène, entreprise concertée avec toute la prudence imaginable, & exécutée avec une valeur infinie. Voici comment ce dessein échoua: le Prince s'introduisit dans la ville vers le matin, par un canal

à immondices que lui ouvrit un curé avec lequel il étoit en intelligence; il se seroit infailliblement rendu maître de la place, si deux choses inopinées ne fussent arrivées.

Premièrement un régiment suisse qui devoit faire l'exercice le même matin, se trouva sous les armes plutôt qu'il ne devoit y être, & lui fit résistance, jusqu'à ce que le reste de la garnison s'assemblât. En second lieu, le guide qui devoit mener le Prince de Vaudemont à une porte de la ville, dont ce Prince devoit s'emparer, manqua le chemin, ce qui fit que ce détachement arriva trop tard.

Le second événement dont j'ai voulu parler, est celui de la paix particulière que les Anglois firent avec la France vers la fin de la guerre de la succession d'Espagne. Ni les ministres de l'Empereur Joseph, ni les plus grands philosophes, ni les plus habiles politiques, n'auroient pu soupçonner qu'une paire de gants changeroit le destin de l'Europe: cela arriva cependant au pied de la lettre.

La Duchesse de Marlborough exerçoit la charge de grand'Maîtresse de la Reine Anne à Londres, tandis que son époux faisoit dans les cam-

pagnes de Brabant une double moiſſon de lauriers & de richeſſes. Cette Ducheſſe ſoutenoit par ſa faveur le parti du héros, & le héros ſoutenoit le crédit de ſon épouſe par ſes victoires. Le parti des Toris, qui leur étoit oppoſé, & qui ſouhaitoit la paix, ne pouvoit rien, tandis que cette Ducheſſe étoit toute puiſſante auprès de la Reine. Elle perdit cette faveur par une cauſe aſſez légère: la Reine avoit commandé des gants, & la Ducheſſe en avoit commandé en même temps; l'impatience de les avoir lui fit preſſer la gantière de la ſervir avant la Reine. Cependant Anne voulut avoir ſes gants: une dame *) qui étoit ennemie de Miladi Marlborough, informa la Reine de tout ce qui s'étoit paſſé, & s'en prévalut avec tant de malignité, que la Reine dès ce moment regarda la Ducheſſe comme une favorite dont elle ne pouvoit plus ſupporter l'inſolence. La gantière acheva d'aigrir cette princeſſe par l'hiſtoire des gants, qu'elle lui conta avec toute la noirceur poſſible. Ce levain, quoique léger, fut ſuffiſant pour mettre toutes les humeurs en fermentation, & pour aſſaiſonner tout ce qui doit accompagner une diſgrace. Les

*) Madame Masham.

Toris, & le Maréchal de Tallart à leur tête, ſe prévalurent de cette affaire, qui devint un coup de partie pour eux.

La Ducheſſe de Marlborough fut diſgraciée peu de temps après, & avec elle tomba le parti des Wighs & celui des alliés de l'Empereur. Tel eſt le jeu des choſes les plus graves du monde; la providence ſe rit de la ſageſſe & des grandeurs humaines: des cauſes frivoles & quelquefois ridicules changent *ſouvent* la fortune des États & des monarchies entières.

Dans cette occaſion, de petites miſères de femmes ſauvèrent Louis XIV d'un pas dont ſa ſageſſe, ſes forces & ſa puiſſance ne l'auroient peut-être pu tirer, & obligèrent les alliés à faire la paix malgré eux.

Ces ſortes d'événemens arrivent, mais j'avoue que c'eſt rarement, & que leur autorité n'eſt pas ſuffiſante pour décréditer entièrement la prudence & la pénétration; il en eſt comme des maladies qui altèrent quelquefois la ſanté des hommes, mais qui ne les empêchent pas de jouir la plupart du temps des avantages d'un tempérament robuſte.

Il faut donc néceſſairement que ceux qui doivent gouverner le monde, cultivent leur pénétration & leur prudence: mais ce n'eſt pas tout; car s'ils veulent captiver la fortune, il faut qu'ils apprennent à plier leur tempérament ſous les conjonctures, ce qui eſt très-difficile.

Je ne parle en général que de deux ſortes de tempéramens, celui d'une vivacité hardie, & celui d'une lenteur circonſpecte; & comme ces cauſes morales ont une cauſe phyſique, il eſt presqu'impoſſible qu'un prince ſoit ſi fort maître de lui-même, qu'il prenne toutes les couleurs comme un caméléon. Il y a des ſiècles qui favoriſent la gloire des conquérans, & de ces hommes hardis & entreprenans qui ſemblent nés pour opérer des changemens extraordinaires dans l'univers, des révolutions, des guerres; & principalement je ne ſai quels eſprits de vertige & de défiance qui brouillent les ſouverains, fourniſſent à un conquérant des occaſions de profiter de leurs querelles. Il n'y a pas jusqu'à Fernand Cortez, qui dans la conquête du Mexique n'ait été favoriſé par les guerres civiles des Américains.

Il y a d'autres temps où le monde moins agité ne paroît vouloir être régi que par la douceur,

où il ne faut que de la prudence & de la circonspection; c'est une espèce de calme heureux dans la politique, qui succède ordinairement à l'orage: c'est alors que les négociations sont plus efficaces que les batailles, & qu'il faut gagner par la plume ce que l'on ne sauroit acquérir par l'épée.

Afin qu'un souverain pût profiter de toutes les conjonctures, il faudroit qu'il apprît à se conformer au temps comme un habile pilote.

Si un général d'armée étoit hardi & circonspect à propos, il seroit presqu'indomptable. Fabius minoit Annibal par ses longueurs; ce Romain n'ignoroit pas que les Carthaginois manquoient d'argent & de recrues, & que sans combattre il suffisoit de voir tranquillement fondre cette armée, pour la faire périr, pour ainsi dire, d'inanition. La politique d'Annibal étoit au contraire de combattre; sa puissance n'étoit qu'une force d'accident, dont il falloit tirer avec promptitude tous les avantages possibles; afin de lui donner de la solidité par la terreur qu'impriment les actions brillantes & vives, & par les ressources qu'on tire des conquêtes.

En l'an 1704, si l'Électeur de Bavière & le Maréchal de Tallart n'étoient point sortis de Ba-

vière pour s'avancer jusqu'à Bleinheim & Hœchſtætt, ils ſeroient reſtés les maîtres de toute la Souabe; car l'armée des alliés ne pouvant ſubſiſter en Bavière faute de vivres, auroit été obligée de ſe retirer vers le Mein, & de ſe ſéparer. Ce fut donc manque de circonſpection, lorsqu'il en falloit, que l'Électeur confia au ſort d'une bataille à jamais mémorable & glorieuſe pour la nation allemande, ce qu'il ne dépendoit que de lui de conſerver. Cette imprudence fut punie par la défaite totale des François & des Bavarois, & par la perte de la Bavière, & de tout ce pays qui eſt entre le haut Palatinat & le Rhin.

On ne parle point d'ordinaire des téméraires qui ont péri, on ne parle que de ceux qui ont été ſecondés de la fortune. Il en eſt comme des rêves & des prophéties; entre mille qui ont été fauſſes & que l'on oublie, on ne ſe reſſouvient que du très-petit nombre qui a été accompli. Le monde devroit juger des événemens par leurs cauſes, & non pas des cauſes par l'événement.

Je conclus donc qu'un peuple riſque beaucoup avec un prince hardi, que c'eſt un danger continuel qui le menace; & que le ſouverain

circonſpect, s'il n'eſt pas propre pour les grands exploits, ſemble plus né pour le gouvernement. L'un hasarde, mais l'autre conſerve.

Pour que les uns & les autres ſoient grands hommes, il faut qu'ils viennent à propos au monde, ſans quoi leurs talens leur ſont plus pernicieux que profitables. Tout homme raiſonnable, & principalement ceux que le ciel a deſtinés pour gouverner les autres, devroient ſe faire un plan de conduite auſſi bien raiſonné & lié qu'une démonſtration géométrique; ſuivre en tout un pareil ſyſtème, ce ſeroit le moyen d'agir conſéquemment, & de ne jamais s'écarter de ſon but: on pourroit ramener par là toutes les conjonctures & tous les événemens à l'acheminement de ſes deſſeins, tout concourroit pour exécuter les projets que l'on auroit médités.

Mais qui ſont ces princes deſquels nous prétendons tant de rares talens? Ce ne ſeront que des hommes, & il ſera vrai de dire que ſelon leur nature il leur eſt impoſſible de ſatisfaire à tant de devoirs; on trouveroit plutôt le phénix des poëtes, & les unités des métaphyſiciens, que l'homme de Platon. Il eſt juſte que les

peuples se contentent des efforts que font les souverains pour parvenir à la perfection. Les plus accomplis d'entr'eux seront ceux qui s'éloigneront plus que les autres du prince de Machiavel. Il est juste que l'on supporte leurs défauts, lorsqu'ils sont contre-balancés par des qualités du cœur, & par de bonnes intentions; il faut nous souvenir sans cesse qu'il n'y a rien de parfait dans le monde, & que l'erreur & la foiblesse sont le partage de tous les hommes. Le pays le plus heureux est celui où une indulgence mutuelle du souverain & des sujets répand sur la société cette douceur, sans laquelle la vie est un poids qui devient à charge, le monde une vallée d'amertumes & non un théâtre de plaisirs.

CHAPITRE XXVI.

Des différentes sortes de négociations, & des raisons qu'on peut appeler justes de faire la guerre.

Nous avons vu dans cet ouvrage la fausseté des raisonnemens par lesquels Machiavel a prétendu nous donner le change, en nous présentant des scélérats sous le masque de grands hommes.

J'ai fait mes efforts pour arracher au crime le voile de la vertu, dont Machiavel l'avoit enveloppé, & pour désabuser le monde de l'erreur où sont bien des personnes sur la politique des princes. J'ai dit aux rois que leur véritable politique consistoit à surpasser leurs sujets en vertu, afin qu'ils ne se vissent point obligés de condamner en d'autres ce qu'ils autorisent en leur personne. J'ai dit qu'il ne suffisoit point d'actions brillantes pour établir leur réputation, mais qu'il faut des actions qui tendent au bonheur du genre humain.

J'ajouterai à ceci deux considérations: l'une regarde les négociations, & l'autre les sujets d'entreprendre la guerre, qu'on peut avec fondement appeler justes.

Les ministres des princes aux cours étrangères sont des espions privilégiés, qui veillent sur la conduite des souverains chez lesquels ils sont envoyés; ils doivent pénétrer leurs desseins, approfondir leurs démarches, & prévoir leurs actions, afin d'en informer leurs maîtres à temps. L'objet principal de leur mission est de resserrer les liens d'amitié entre les souverains; mais au lieu d'être les artisans de la paix, ils sont souvent

les organes de la guerre. Ils emploient la flatterie, la ruse & la séduction, pour arracher les secrets de l'État aux ministres: ils gagnent les foibles par leur adresse, les orgueilleux par leurs paroles, & les intéressés par leurs présens: en un mot ils font quelquefois tout le mal qu'ils peuvent; car ils peuvent pécher par devoir, & ils sont sûrs de l'impunité.

C'est contre les artifices de ces espions que les princes doivent prendre de justes mesures. Lorsque le sujet de la négociation devient plus important, c'est alors que les princes ont lieu d'examiner à la rigueur la conduite de leurs ministres, afin d'approfondir si quelque pluie de Danaé n'auroit point amolli l'austérité de leur vertu.

Dans ces temps de crise où l'on traite d'alliance, il faut que la prudence des souverains soit plus vigilante encore qu'à l'ordinaire. Il est nécessaire qu'ils dissèquent avec attention la nature des choses qu'ils doivent promettre, pour qu'ils puissent remplir leurs engagemens.

Un traité envisagé sous toutes ses faces, déduit avec toutes ses conséquences, est toute autre chose que lorsqu'on se contente de le considérer

en gros. Ce qui paroiſſoit un avantage réel, ne ſe trouve, lorsqu'on l'examine de près, qu'un miſérable palliatif, qui tend à la ruine de l'État. Il faut ajoûter à ces précautions le ſoin de bien éclaircir les termes d'un traité, & le grammairien pointilleux doit toujours précéder le politique habile, afin que cette diſtinction frauduleuſe de la parole & de l'eſprit du traité ne puiſſe point avoir lieu.

En politique on devroit faire un recueil de toutes les fautes que les princes ont faites par précipitation, pour l'uſage de ceux qui veulent faire des traités ou des alliances; le temps qu'il leur faudroit pour le lire, leur donneroit celui de faire des réflexions, qui ne ſauroient que leur être ſalutaires.

Les négociations ne ſe font pas toutes par des miniſtres accrédités; on envoie ſouvent des perſonnes ſans caractère dans des lieux tiers, où ils font des propoſitions avec d'autant plus de liberté, qu'ils commettent moins la perſonne de leur maître. Les préliminaires de la dernière paix entre l'Empereur & la France furent conclus de cette manière, à l'inſu de l'Empire, & des puiſſances maritimes: cet accommodement

se fit chez un Comte *), dont les terres sont au bord du Rhin.

Victor Amédée, le prince le plus habile, & le plus artificieux de son temps, savoit mieux que personne l'art de dissimuler ses desseins. L'Europe fut abusée plus d'une fois par la finesse de ses ruses; entre autres lorsque le Maréchal de Catinat, dans le froc d'un moine, & sous prétexte de travailler au salut de cette ame royale, retira ce prince du parti de l'Empereur, & en fit un prosélyte à la France. Cette négociation entre le Roi & le Général fut conduite avec tant de dextérité, que l'alliance de la France & de la Savoie qui s'ensuivit, parut aux yeux de l'Europe comme un phénomène de politique inopiné & extraordinaire.

Ce n'est point pour justifier la conduite de Victor Amédée que j'ai proposé son exemple; il s'en faut de beaucoup: je n'ai prétendu louer en sa conduite que l'habileté & la discrétion, qui, lorsqu'on s'en sert pour une fin honnéte, sont des qualités absolument requises dans un souverain.

C'est une règle générale, qu'il faut choisir les esprits les plus transcendans, pour les em-

*) Le Comte de Neuwied.

ployer à des négociations difficiles; qu'il faut non seulement des sujets rusés pour l'intrigue, souples pour s'insinuer, mais qui ayent encore le coup d'œil assez fin pour lire sur la physionomie des autres les secrets de leur cœur, afin que rien n'échappe à leur pénétration, & que tout se découvre par la force de leur raisonnement.

Il ne faut point abuser de la ruse & de la finesse; il en est comme des épiceries, dont l'usage trop fréquent dans les ragoûts émousse le palais, & leur fait perdre ce piquant que la coutume leur ôte à la fin.

La probité au contraire est pour tous les temps; elle est semblable à ces alimens simples & naturels, qui conviennent à tous les tempéramens, & qui rendent le corps robuste sans l'échauffer.

Un prince dont la candeur sera connue, se conciliera infailliblement la confiance de l'Europe; il sera heureux sans fourberie, & puissant par sa seule vertu. La paix & le bonheur de l'État sont comme un centre où tous les chemins de la politique doivent se réunir, & ce doit être le but de toutes ses négociations.

La tranquillité de l'Europe se fonde principalement sur le maintien de ce sage équilibre

par lequel la force fupérieure d'une monarchie eft contre-balancée par la puiffance réunie de quelques autres fouverains. Si cet équilibre venoit à manquer, il feroit à craindre qu'il n'arrivât une révolution univerfelle, & qu'une nouvelle monarchie ne s'établît fur les débris des princes que leur défunion rendroit trop foibles.

La politique des princes de l'Europe femble donc exiger d'eux qu'ils ne négligent jamais les alliances & les traités par lesquels ils peuvent égaler les forces d'une puiffance ambitieufe, & ils doivent fe méfier de ceux qui veulent femer parmi eux la défunion & la zizanie. Qu'on fe fouvienne de ce conful, qui pour montrer combien l'union étoit néceffaire, prit un cheval par la queue, & fit d'inutiles efforts pour la lui arracher; mais lorsqu'il la prit crin à crin en les féparant, il en vint facilément à bout. Cette leçon eft auffi propre pour certains fouverains de nos jours, que pour les légionnaires romains: il n'y a que leur réunion qui puiffe les rendre formidables, & maintenir en Europe la paix & la tranquillité.

Le monde feroit bienheureux s'il n'y avoit d'autres moyens que celui de la négociation

pour maintenir la juſtice, & pour rétablir la paix & la bonne harmonie entre les nations. L'on emploieroit les raiſons au lieu d'armes, & l'on s'entre-diſputeroit ſeulement au lieu de s'entr'é-gorger. Une fâcheuſe néceſſité oblige les princes d'avoir recours à une voie beaucoup plus cruelle; il y a des occaſions où il faut défendre par les armes la liberté des peuples, qu'on veut opprimer par injuſtice; où il faut obtenir par violence ce que l'iniquité refuſe à la douceur; où les ſouverains doivent commettre la cauſe de leur nation au ſort des batailles. C'eſt dans un des cas pareils que ce paradoxe devient véritable, qu'une bonne guerre donne & affermit une bonne paix.

C'eſt le ſujet de la guerre qui la rend juſte ou injuſte. Les paſſions & l'ambition des princes leur offuſquent ſouvent les yeux, & leur peignent avec des couleurs avantageuſes les actions les plus violentes. La guerre eſt une reſſource dans l'extrémité; ainſi il ne faut s'en ſervir qu'avec précaution & dans des cas déſeſpérés, & bien examiner ſi l'on y eſt porté par une illuſion d'orgueil, ou par une raiſon ſolide & indiſpenſable.

Il y a des guerres défenſives, & ce ſont ſans contredit les plus juſtes.

Il y a des guerres d'intérêt, que les rois ſont obligés de faire, pour maintenir eux-mêmes les droits qu'on leur conteſte; ils plaident les armes à la main, & les combats décident de la validité de leurs raiſons.

Il y a des guerres de précaution, que les princes ſont ſagement d'entreprendre. Elles ſont offenſives à la vérité, mais elles n'en ſont pas moins juſtes. Lorſque la grandeur exceſſive d'une puiſſance ſemble près de ſe déborder, & menace d'engloutir l'univers, il eſt de la prudence de lui oppoſer des digues, & d'arrêter le cours orageux d'un torrent, lors encore qu'on en eſt le maître. On voit des nuages qui s'aſſemblent, un orage qui ſe forme, les éclairs qui l'annoncent; & ce ſouverain que ce danger menace, ne pouvant tout ſeul conjurer la tempête, ſe réunira, s'il eſt ſage, avec tous ceux que le même péril met dans les mêmes intérêts. Si les rois d'Égypte, de Syrie, de Macédoine, ſe fuſſent ligués contre la puiſſance romaine, jamais elle n'auroit pu bouleverſer ces empires; une alliance ſagement concertée, & une guerre vi-

vement entreprise, auroient fait avorter ces desseins ambitieux dont l'accomplissement enchaîna l'univers.

Il est de la prudence de préférer les moindres maux aux plus grands, ainsi que de choisir le parti le plus sûr à l'exclusion de celui qui est incertain. Il vaut donc mieux qu'un prince s'engage dans une guerre offensive, lorsqu'il est le maître d'opter entre la branche d'olive & celle de laurier, que s'il attendoit à des temps désespérés, où une déclaration de guerre ne pourroit retarder que de quelques momens son esclavage & sa ruine. C'est une maxime certaine, qu'il vaut mieux prévenir que d'être prevenu: les grands hommes s'en sont toujours bien trouvés, en faisant usage de leurs forces avant que leurs ennemis ayent pris des arrangemens capables de leur lier les mains, & de détruire leur pouvoir.

Beaucoup de princes ont été engagés dans les guerres de leurs alliés, par des traités en conséquence desquels ils ont été obligés de leur fournir un nombre de troupes auxiliaires. Comme les souverains ne sauroient se passer d'alliances, puisqu'il n'y en a aucun en Europe qui puisse se soutenir par ses propres forces, ils s'en-

pêtes que l'esprit dogmatique des théologiens cherche toujours à exciter.

Les guerres étrangères de religion sont le comble de l'injustice & de l'absurdité. Partir d'Aix-la-Chapelle pour aller convertir les Saxons le fer à la main, comme Charlemagne, ou équiper une flotte pour aller proposer au soudan d'Égypte de se faire chrétien, sont des entreprises bien étranges. La fureur des croisades est passée; fasse le Ciel qu'elle ne revienne jamais!

La guerre en général est si féconde en malheurs, l'issue en est si peu certaine, & les suites en sont si ruineuses pour un pays, que les princes ne sauroient assez réfléchir avant que de s'y engager. Les violences que les troupes commettent dans un pays ennemi, ne sont rien en comparaison des malheurs qui réjaillissent directement sur les États des princes qui entrent en guerre; c'est un acte si grave & de si grande importance de l'entreprendre, qu'il est étonnant que tant de rois en ayent pris si facilement la résolution.

Je me persuade que si les monarques pouvoient voir un tableau vrai & fidelle des misères

qu'at-

qu'attire fur les peuples une feule déclaration de guerre, ils n'y feroient point infenfibles. Leur imagination n'eft pas affez vive pour leur repréfenter au naturel des maux qu'ils n'ont point connus, & à l'abri defquels les met leur condition: comment fentiront-ils ces impôts qui accablent les peuples? la privation de la jeuneffe du pays, que les recrues emportent? ces maladies contagieufes qui défolent les armées? l'horreur des batailles, & ces fiéges plus meurtriers encore? la défolation des bleffés que le fer ennemi a privés de quelques-uns de leurs membres, uniques inftrumens de leur induftrie & de leur fubfiftance? la douleur des orphelins qui ont perdu, par la mort de leur père, l'unique foutien de leur foibleffe? la perte de tant d'hommes utiles à l'État, que la mort moiffonne avant le temps?

Les princes qui ne font dans le monde que pour rendre les hommes heureux, devroient bien y penfer, avant de les expofer, pour des caufes frivoles & vaines, à tout ce que l'humanité a de plus à redouter.

Les fouverains qui regardent leurs fujets comme leurs efclaves, les hafardent fans pitié,

DISSERTATION

SUR

LES RAISONS

D'ÉTABLIR OU D'ABROGER LES LOIS.

Ceux qui veulent acquérir une connoiſſance exacte de la manière dont il faut établir ou abroger les lois, ne la peuvent puiſer que dans l'hiſtoire. Nous y voyons que toutes les nations ont eu des lois particulières; que ces lois ont été établies ſucceſſivement; & qu'il a toujours fallu beaucoup de temps aux hommes pour parvenir à quelque choſe de raiſonnable. Nous y voyons que les législateurs dont les lois ont ſubſiſté le plus long-temps, ont été ceux qui ont eu pour but le bonheur public, & qui ont le mieux connu le génie du peuple dont ils régloient le gouvernement.

Ce ſont ces conſidérations qui nous obligent d'entrer ici dans quelques détails ſur l'hiſtoire même des lois, & ſur la manière dont elles ſe ſont établies dans les pays les plus policés.

Il paroît probable que les pères de famille ont été les premiers législateurs. Le beſoin d'établir l'ordre dans leurs maiſons les obligea ſans doute à faire les lois domeſtiques. Depuis ces premiers temps, & lorsque les hommes commencèrent à ſe raſſembler dans des villes, les lois de ces juridictions particulières ſe trouvèrent inſuffiſantes pour une ſociété plus nombreuſe.

La malice du cœur humain, qui ſemble engourdie dans la ſolitude, ſe ranime dans le grand monde: & ſi le commerce des hommes, qui aſſortit les caractères les plus reſſemblans, fournit des compagnons aux gens vertueux, il donne également des complices aux ſcélérats.

Les déſordres s'accrurent dans les villes; de nouveaux vices prirent naiſſance; & les pères de famille, comme les plus intéreſſés à les réprimer, convinrent pour leur ſureté de s'oppoſer à ce débordement. On publia donc des lois; & l'on créa des magiſtrats pour les faire obſerver: tant eſt grande la dépravation des hommes, que pour

vivre en paix & heureux, on fut obligé de les y contraindre par la puissance des lois.

Les premières lois ne parèrent qu'aux grands inconvéniens: les civiles régloient le culte des dieux, le partage des terres, les contrats de mariage & les successions: les lois criminelles n'étoient rigoureuses que pour les crimes dont on redoutoit le plus les effets: ensuite à mesure qu'il survenoit des inconvéniens inattendus, de nouveaux désordres donnoient naissance à de nouvelles lois.

De l'union des villes se formèrent des républiques, & par la pente que toutes les choses humaines ont à la vicissitude, leur gouvernement changea souvent de forme. Lassé de la démocratie, le peuple passoit à l'aristocratie, à laquelle il substituoit même le gouvernement monarchique; ce qui arrivoit en deux manières: ou lorsque le peuple mettoit sa confiance dans la vertu éminente d'un de ses citoyens: ou lorsque par artifice quelque ambitieux usurpoit le souverain pouvoir. Il est peu d'États qui n'ayent pas essayé de ces différens gouvernemens; mais tous eurent des lois différentes.

Osiris est le premier législateur dont l'histoire profane fasse mention; il étoit Roi d'Égypte, & Hérodote, Diodore de Sicile.

& il y établit ſes lois; les ſouverains mêmes y étoient ſoumis: ces lois, qui régloient le gouvernement du royaume, s'étendoient ſur la conduite des particuliers.

Les rois n'acquéroient l'amour de leur peuple qu'autant qu'ils s'y conformoient. Oſiris *) inſtitua trente juges, dont le chef portoit au cou la figure de la Vérité pendue à une chaîne d'or; c'étoit obtenir gain de cauſe que d'être touché par cette figure.

Oſiris régla le culte des dieux, le partage des terres, la diſtinction des conditions: il ne voulut point qu'il y eût priſe de corps contre le débiteur: toute ſéduction de rhétorique étoit bannie des plaidoyers: les Égyptiens engageoient les cadavres de leurs pères; ils les dépoſoient chez leurs créanciers pour nantiſſement, & c'étoit une infamie pour le débiteur que de ne pas les dégager avant ſa mort. Ce législateur crut que ce n'étoit pas aſſez de punir les hommes pendant leur vie, il établit un tribunal qui les jugeoit après leur mort; afin que la flétriſſure attachée à leur condamnation ſervît d'aiguillon pour animer les vivans à la vertu.

*) Quelques auteurs y ajoutent Iſis.

Après les lois des Égyptiens, celles des Crétois sont les plus anciennes : Minos fut leur législateur ; il se disoit fils de Jupiter, & assuroit avoir reçu ces lois de son père, afin de les rendre plus respectables. Rollin, Histoire ancienne.

Lycurgue, Roi de Lacédémone, fit usage des lois de Minos, auxquelles il en ajouta quelques-unes d'Osiris, qu'il recueillit lui-même dans un voyage qu'il fit en Égypte : il bannit de sa république l'or, l'argent, toute sorte de monnoies & les arts superflus ; il partagea les terres également entre les citoyens. Plutarque.

Ce législateur, qui avoit intention de former des guerriers, ne voulut point qu'aucune espèce de passion pût énerver leur courage ; il permit pour cet effet la communauté des femmes entre les citoyens, ce qui peuploit l'État, sans attacher trop les particuliers aux liens doux & tendres du mariage ; tous les enfans étoient élevés aux frais du public : lorsque les parens pouvoient prouver que leurs enfans étoient nés mal-sains, il leur étoit permis de les tuer. Lycurgue pensoit qu'un homme qui n'étoit pas en état de porter les armes, ne méritoit pas la vie.

Il régla que les Ilotes, espèce d'esclaves, cultiveroient les terres; & que les Spartiates ne s'occuperoient qu'aux exercices qui les rendoient propres à la guerre.

La jeunesse des deux sexes luttoit; ils faisoient leurs exercices tout nus, en place publique.

Leurs repas étoient réglés; sans distinction des états tous les citoyens y mangeoient ensemble.

Il étoit défendu aux étrangers de s'arrêter à Sparte, afin que leurs mœurs ne corrompissent pas celles que Lycurgue avoit introduites.

On ne punissoit que les voleurs mal-adroits; Lycurgue avoit intention de former une république militaire, & il y réussit.

Plutarque, Vie de Solon. Remarques de Dacier.

Dracon fut à la vérité le premier législateur des Athéniens; mais ses lois étoient si rigoureuses, qu'on disoit qu'elles étoient écrites plutôt avec du sang qu'avec de l'encre. *)

Nous avons vu comment les lois s'établirent en Égypte & à Sparte; voyons maintenant comment elles furent réformées à Athènes.

*) Dracon infligeoit punition de mort contre les plus petites fautes: il alla jusqu'à faire le procès aux choses inanimées; une statue, par exemple, qui en tombant avoit écrasé quelqu'un, étoit bannie de la ville.

Les désordres qui régnèrent dans l'Attique, & les suites funestes qu'ils présageoient, firent qu'on eut recours à un sage, qui pouvoit seul réformer tant d'abus. Les pauvres qui souffroient, à cause de leurs dettes, des vexations cruelles de la part des riches, songèrent à se choisir un chef qui les délivrât de la tyrannie des créanciers.

Dans ces dissensions Solon fut nommé Archonte & arbitre souverain, du consentement de tout le monde: les riches, dit Plutarque, l'agréèrent volontiers comme riche, & les pauvres, comme homme de bien.

Solon déchargea les débiteurs; il accorda aux citoyens la liberté de tester.

Il permit aux femmes qui avoient des maris impuissans, d'en choisir d'autres parmi leurs parens.

Ces lois imposoient des châtimens à l'oisiveté: elles absolvoient ceux qui tuoient un adultère; elles défendoient de confier la tutelle des enfans à leurs plus proches héritiers.

Ceux qui avoient crevé l'œil à un borgne, étoient condamnés à perdre les deux yeux: les débauchés n'osoient point parler dans les assemblées du peuple.

Solon ne fit aucune loi contre le parricide; ce crime lui paroiffoit inouï: il penfoit que c'eût été l'enfeigner plutôt que de le défendre.

Moreri, Dictionnaire. Rollin. Plutarque.

Il voulut que fes lois fuffent dépofées dans l'aréopage: ce confeil fondé par Cécrops, qui au commencement avoit été compofé de trente fages, augmenta jusqu'à cinq cents: l'aréopage tenoit fes féances de nuit; les avocats y plaidoient les caufes fimplement, il leur étoit défendu d'exciter les paffions.

Les lois d'Athènes pafsèrent enfuite à Rome: mais comme les lois de cet empire devinrent celles de tous les peuples qu'il conquit, il fera néceffaire de nous étendre davantage fur leur fujet.

Tite Live, Plutarque, Cicéron.

Romulus fut le fondateur & le premier législateur de Rome; voici le peu qui nous refte des lois de ce prince.

Il vouloit que les rois euffent une autorité fouveraine dans les affaires de juftice & de religion; qu'on n'ajoutât point foi aux fables qu'on rapporte des dieux; qu'on eût d'eux des fentimens faints & religieux, en n'attribuant rien de déshonnête à des natures bienheureufes. Plutarque ajoute que c'eft une impiété de croire que la Divinité prenne plaifir aux attraits d'une

beauté mortelle. Ce Roi, si peu superstitieux, ordonna cependant qu'on n'entreprît rien sans avoir préalablement consulté les augures.

Romulus plaça les patriciens dans le sénat, les plébéïens dans les tribus; & il ne comptoit pour rien les esclaves dans la république.

Les maris avoient le droit de punir de mort leurs femmes, lorsqu'elles étoient convaincues d'adultère ou d'ivrognerie.

La puissance des pères sur leurs enfans n'avoit point de bornes: il leur étoit permis de les faire mourir, lorsqu'ils naissoient monstrueux: on punissoit les parricides de mort: un patron qui fraudoit son client, étoit en abomination: une belle-fille qui battoit son père, étoit abandonnée à la vengeance des dieux pénates. Romulus voulut que les murailles des villes fussent sacrées; & il tua son frère Rémus, pour avoir transgressé cette loi en sautant par dessus les murs de la ville qu'il élevoit.

Ce prince établit des asiles; il y en avoit entr'autres auprès de la roche tarpéïenne.

A ces lois de Romulus, Numa en ajouta de nouvelles. Comme ce prince étoit fort pieux, & que sa religion étoit épurée, il défendit que

Plutarque, Vie de Numa.

l'on donnât aux dieux la figure humaine, ou celle de quelque bête. De là vint que pendant les cent soixante premières années depuis la fondation de Rome, il n'y eut point d'images dans les temples.

Danet, Diction-naire des antiqui-tés.

Tullus Hostilius, afin d'exciter le peuple à la multiplication de l'espèce, voulut que lorsqu'une femme accoucheroit de trois enfans à la fois, il fussent nourris aux dépens du public, jusqu'à l'âge de puberté.

Nous remarquons parmi les lois de Tarquin, qu'il obligea chaque citoyen de donner au roi le dénombrement de tous ses biens, au risque d'être puni s'il y manquoit; qu'il régla les dons que chacun devoit faire aux temples; & qu'entre autres il permit que les esclaves mis en liberté pussent être reçus dans les tribus de la ville; les lois de ce prince furent favorables aux débiteurs.

Telles sont les principales lois que les Romains reçurent de leurs rois. Sextus Papirius les recueillit toutes; & elles prirent de lui le nom de Code papirien.

La plupart de ces lois, faites pour un État monarchique, furent abolies à l'expulsion des rois.

Valérius Publicola, collégue de Brutus dans le consulat, un des instrumens de la liberté dont Rome jouissoit, ce consul si favorable au peuple, publia de nouvelles lois, propres au genre de gouvernement qu'il venoit d'établir.

Ces lois permettoient d'appeler au peuple des jugemens des magistrats, & défendoient sous peine de mort d'accepter des charges sans son aveu. Publicola diminua les tailles, & autorisa le meurtre des citoyens qui aspiroient à la tyrannie.

Ce ne fut qu'après lui que s'établirent les usures; les grands de Rome les portèrent jusqu'au denier huit: si le débiteur ne pouvoit acquitter sa dette, il étoit traîné en prison, & réduit à l'esclavage, lui & toute sa famille. La dureté de cette loi parut insupportable aux plébéïens, qui en étoient souvent les victimes; ils murmurèrent contre les consuls; le sénat se montra inflexible, & le peuple, irrité de plus en plus, se retira au Mont sacré; de là il traita d'égal avec les sénateurs, & il ne rentra à Rome qu'à condition qu'on abolît ses dettes, & que l'on créât des magistrats qui par la charge de tribuns seroient autorisés à soutenir ses droits: Tite Live, L. II. Échard, Ch. II. Tacite, Annales.

ces tribuns réduisirent l'usure au denier seize; & enfin elle fut tout-à-fait abolie pour un temps.

Les deux ordres qui composoient la république romaine, formoient sans cesse des desseins ambitieux, pour s'élever les uns aux dépens des autres: de là naquirent les défiances & les jalousies; quelques séditieux, qui flattoient le peuple, outtoient ses prétentions; & quelques sénateurs, nés avec des passions vives & avec beaucoup d'orgueil, rendoient les résolutions du sénat souvent trop sévères.

La loi agraire sur le partage des terres conquises divisa plus d'une fois la république: il en fut question l'année CCLXVII de sa fondation. Ces dissentions, auxquelles le sénat faisoit diversion par quelques guerres, mais qui se réveilloient toujours, continuèrent jusqu'en l'année CCC.

Tite Live, Liv. III. Rome reconnut enfin la nécessité d'avoir recours à des lois qui pussent satisfaire les deux partis: on envoya à Athènes Posthumius Albus, Antonius Manlius, & Sulpitius Camerinus, pour y compiler les lois de Solon: ces ambassadeurs à leur retour furent mis au nombre des Décemvirs; ils rédigèrent ces lois, qui furent approuvées

vées du ſénat par un arrêt, & du peuple par un plébiſcite: on les fit graver ſur dix tables de cuivre; & l'année d'après on en y ajouta encore deux autres: ce qui forma un corps de lois, ſi connu ſous le nom de celui des douze tables.

Ces lois limitoient la puiſſance paternelle; elles infligeoient des punitions aux tuteurs qui fraudoient leurs pupilles; elles permettoient de léguer ſon bien à qui l'on voudroit. Les triumvirs ordonnèrent, depuis, que les teſtateurs ſeroient obligés de laiſſer le quart de leur bien à leurs héritiers; & c'eſt l'origine de ce que nous appelons *la légitime* *). Danet, Diction. des ant. rom.

Les enfans poſthumes, nés dix mois après la mort de leurs pères, étoient déclarés légitimes; l'Empereur Adrien étendit ce privilége jusqu'au onzième mois.

Le divorce, jusqu'alors inconnu aux Romains, n'eut force de loi que par celles des douze tables. Il y avoit des peines infligées contre les injures d'effet, de paroles & par écrit.

L'intention ſeule de parricide étoit punie de mort.

*) *Il n'y avoit que deux ſortes d'héritiers* ab inteſtat, *les enfans, & les parens maſculins.*

Les citoyens étoient autorisés à tuer les voleurs armés, ou qui entroient de nuit dans leur maison.

Tout faux témoin devoit être précipité de la roche tarpéïenne. En matières criminelles, l'accusateur avoit deux jours, dans lesquels il formoit l'accusation, qu'il signoit; & l'accusé avoit trois jours pour y répondre *). S'il se trouvoit que l'accusateur eût calomnié l'accusé, il étoit puni des mêmes peines que méritoit le crime dont il l'avoit chargé.

Voilà en substance ce que contenoient les lois des douze tables, dont Tacite dit qu'elles furent la fin des bonnes lois: l'Égypte, la Grèce, & tout ce qu'elle connoissoit de plus parfait, y avoient contribué: ces lois si équitables & si justes ne resserroient la liberté des citoyens que dans les cas où l'abus qu'ils en pouvoient faire, auroit nui au repos des familles & à la sureté de la république.

L'autorité du sénat, sans cesse en opposition avec celle du peuple; l'ambition outrée des grands; les prétentions des plébéiens qui s'ac-

*) *L'accusé comparoissoit en suppliant devant le magistrat avec ses parens & ses cliens.*

croissoient chaque jour, & beaucoup d'autres raisons, qui sont proprement du ressort de l'histoire, causèrent de nouveau des orages violens: les Gracques & les Saturninus publièrent quelques lois séditieuses: pendant les troubles des guerres civiles, on vit un nombre d'ordonnances que les événemens faisoient paroître & disparoître. Sylla abolit les anciennes lois, & en établit de nouvelles, que Lépidus détruisit; la corruption des mœurs, qui augmentoit avec ces dissensions domestiques, donna lieu à la multiplication des lois à l'infini. Pompée élu pour réformer ces lois, en publia quelques-unes qui périrent avec lui. Pendant vingt-cinq ans de guerres civiles & de troubles, il n'y eut ni droit, ni coutume, ni justice; & tout demeura dans cette confusion jusqu'au règne d'Auguste, qui sous son sixième consulat retablit les anciennes lois, & annulla toutes celles qui avoient pris naissance pendant les désordres de la république.

L'Empereur Justinien remédia enfin à la confusion que la multiplicité des lois apportoit à la jurisprudence; & il ordonna à son Chancelier Tribonien de composer un corps de droit parfait; celui-ci le réduisit en trois volumes, qui

nous font reſtés: ſavoir, le digeſte, qui contient les opinions des plus célèbres jurisconſultes; le code, qui renferme les conſtitutions des empereurs; & les inſtituts, qui forment un abrégé du droit romain.

Ces lois ſe ſont trouvées ſi admirables, qu'après la deſtruction de l'empire, elles ont été embraſſées par les peuples les plus policés, qui en ont fait la baſe de leur jurisprudence.

Daniel, Hiſtoire de France.

Les Romains avoient apporté leurs lois dans les pays de leurs conquêtes; les Gaules les reçurent, lorsque Jules Céſar, qui les ſubjugua, en fit une province de l'empire.

Pendant le cinquième ſiècle, après le démembrement de la monarchie romaine, les peuples du nord inondèrent une partie de l'Europe: ces différentes nations barbares introduiſirent chez leurs ennemis vaincus leurs lois & leurs coutumes: les Gaules furent envahies par les Viſigoths, les Bourguignons & les Francs.

En 487, ſelon Daniel.

Hénault, Abrégé chronologique.

Clovis crut faire grâce à ſes nouveaux ſujets en leur laiſſant l'option des lois du vainqueur, ou de celles du vaincu: il publia la loi ſalique; & ſous les règnes de ſes ſucceſſeurs, on créa ſouvent de nouvelles lois. Gondebaud, Roi de

Bourgogne, fit une ordonnance par laquelle il défère le duel à ceux qui ne voudront pas s'en tenir au serment.

Anciennement les seigneurs avoient le droit de juger souverainement & sans appel.

Sous le règne de Louis le gros s'établit la justice supérieure & royale en France: nous voyons, depuis, que Charles IX avoit intention de réformer la justice & d'abréger les procédures; c'est ce qui paroît par l'ordonnance de Moulins. Il est à remarquer que des lois si sages furent publiées dans des temps de troubles; mais, dit le Président Hénault, le Chancelier de l'Hôpital veilloit pour le salut de la patrie. Ce fut enfin Louis XIV qui fit rédiger toutes les lois, depuis Clovis jusqu'à lui, dans un corps qu'on appela de son nom le Code-Louis. De Thou.

Les Bretons, que les Romains subjuguèrent, de même que les Gaulois, reçurent également les lois de leurs conquérans. Rapin Thoiras, Introduction.

Avant d'être assujettis, ces peuples étoient gouvernés par des druides, dont les maximes avoient force de lois.

Les pères de famille chez ces peuples avoient droit de vie & de mort sur leurs femmes & leurs

enfans; tout commerce étranger leur étoit défendu; ils égorgeoient les prisonniers de guerre, & en faisoient un sacrifice aux dieux.

Les Romains maintinrent leur puissance & leurs lois chez ces insulaires jusqu'à l'empire d'Honorius, qui rendit aux Anglois leur liberté, l'an CCCCX, par un acte solennel.

Les Pictes *), alliés avec les Écossois, les attaquèrent ensuite: les Bretons, foiblement secourus des Romains, & toujours battus par leurs ennemis, eurent recours aux Saxons; ceux-ci subjuguèrent toute l'île après une guerre de 150 ans; & de leurs auxiliaires ils devinrent leurs maîtres.

Selon Brand. Les Anglo-Saxons introduisirent dans la grande Bretagne leurs lois, les mêmes qui se pratiquoient anciennement en Allemagne; ils partagèrent l'Angleterre en sept royaumes, qui se gouvernoient séparément; ils avoient tous des assemblées générales, **) composées des grands, du peuple, & de l'ordre des paysans: la forme de ce gouvernement, qui étoit ensemble mo-

*) Peuples venus du Mecklenbourg.

**) Ces assemblées s'appeloient *Wittenagemot*, ou conseil des sages, dont le gouvernement prit le nom d'heptarchique.

narchique & démocratique, s'est conservée jusqu'à nos jours; l'autorité se trouve encore partagée entre le roi, la chambre des seigneurs & celle des communes.

Alfred le grand donna à l'Angleterre les premières lois, réduites en corps. Quoiqu'elles fussent douces, ce prince fut inexorable envers les magistrats convaincus de corruption; l'histoire remarque qu'en une seule année il fit pendre quarante juges qui avoient prévariqué.

Selon le code d'Alfred le grand, tout Anglois accusé de quelque crime devoit être jugé par ses pairs, & la nation conserve encore ce privilége.

L'Angleterre prit une nouvelle forme par la conquête qu'en fit Guillaume, Duc de Normandie *). Ce conquérant érigea de nouvelles cours souveraines, dont celle de l'échiquier subsiste encore: ces tribunaux suivoient la personne du roi. Il sépara la juridiction ecclésiastique de la civile; & de ses lois, qu'il fit publier en langue normande, la plus sévère étoit l'interdiction de la chasse, sous peine de mutilation, ou de mort même.

Rapin Thoiras, en 890.

*) Couronné à Londres en 1066.

Depuis Guillaume le conquérant, les rois ses successeurs firent différentes chartres.

En 1100. Henri I, dit beau-clerc, permit aux héritiers nobles de prendre possession des successions qui leur retomboient, sans rien payer au souverain; il permit même à la noblesse de se marier sans le consentement du prince.

En 1136. Nous voyons encore que le Roi Étienne donna une chartre par laquelle il reconnoît tenir son pouvoir du peuple & du clergé; qui confirme les prérogatives de l'Église, & abolit les lois rigoureuses de Guillaume le conquérant.

Rapin Thoiras, L. VIII. Ensuite Jean sans-terre accorda à ses sujets la chartre, dite la grande-chartre; elle consiste en soixante-deux articles.

Les articles principaux règlent la façon de relever les fiefs; le partage des veuves, en défendant de les contraindre à convoler en secondes nôces; elles sont obligées sous caution à ne point se remarier sans la permission de leur seigneur suzerain. Ces lois établissent les cours de justice dans des lieux stables; elles défendent au parlement de lever des impôts sans le consentement des communes, à moins que ce ne soit pour racheter la personne du roi, ou afin de

faire son fils chevalier, ou pour doter sa fille; elles ordonnent de n'emprisonner, de ne déposséder, ni de ne faire mourir personne, sans que ses pairs l'ayent jugé selon les lois du royaume; & de plus le roi s'engage à ne vendre ni refuser la justice à personne.

Les lois de Westminster, qu'Édouard I publia, n'étoient qu'un renouvellement de la grande chartre; excepté qu'il défendit l'acquisition des terres aux gens de main morte, & qu'il bannit les juifs du royaume. En 1275.

Quoique l'Angleterre ait beaucoup de sages lois, c'est peut-être le pays de l'Europe où elles sont le moins en vigueur. Rapin Thoiras remarque très-bien que par un vice du gouvernement, le pouvoir du roi se trouve sans cesse en opposition avec celui du parlement; qu'ils s'observent mutuellement, soit pour conserver leur autorité, soit pour l'étendre; ce qui distrait, & le roi & les représentans de la nation, du soin qu'ils devroient employer au maintien de la justice; & ce gouvernement turbulent & orageux change sans cesse ses lois par acte de parlement, selon que les événemens l'y obligent; d'où il s'ensuit que l'Angleterre est dans le cas d'avoir plus

besoin de réforme dans sa jurisprudence qu'aucun autre royaume.

Il ne nous reste qu'à dire deux mots de l'Allemagne. Nous reçûmes les lois romaines, lorsque les Romains conquirent la Germanie, & nous les conservâmes, parce que les empereurs abandonnant l'Italie, transportèrent chez nous le siége de leur empire: cependant il n'est aucun cercle, aucune principauté, quelque petite qu'elle soit, qui n'ait un droit coutumier différent; & ces droits, par la longueur du temps, ont acquis force de lois.

Après avoir exposé la manière dont les lois se sont établies chez la plupart des peuples policés, nous remarquerons que dans tous les pays où elles ont été introduites du consentement des citoyens, ce fut le besoin qui les y fit recevoir; & que dans les pays subjugués, c'étoient les lois des conquérans qui devenoient celles des conquis; mais qu'également partout elles ont été augmentées successivement. Si l'on est etonné de voir au premier coup d'œil que les peuples puissent être gouvernés par tant de lois différentes, on peut revenir de sa surprise en observant que pour l'essentiel des lois elles se trouvent à

peu près les mêmes, j'entends celles qui pour le maintien de la ſociété puniſſent les crimes.

Nous obſervons encore en examinant la conduite des plus ſages législateurs, que les lois doivent être adaptées au genre du gouvernement & au génie de la nation qui les doit recevoir; que les meilleurs législateurs ont eu pour but la félicité publique, & qu'en général toutes les lois qui ſont les plus conformes à l'équité naturelle, ſont à quelques exceptions près les meilleures.

Comme Lycurgue trouva un peuple ambitieux, il lui donna des lois plus propres à faire des guerriers que des citoyens; & s'il bannit l'or de ſa république, c'étoit parce que l'intérêt eſt de tous les vices celui qui eſt le plus oppoſé à la gloire.

Solon diſoit de lui-même qu'il n'avoit pas donné aux Athéniens les lois les plus parfaites, mais les meilleures qu'ils fuſſent capables de recevoir: ce législateur conſidéra non ſeulement le génie de ce peuple, mais auſſi la ſituation d'Athènes, qui étoit aux bords de la mer: par cette raiſon il infligea des peines pour l'oiſiveté, il encouragea l'induſtrie, & il ne défendit point

Plutarque, Vie de Solon.

l'or ni l'argent, prévoyant que sa république ne pouvoit devenir grande ni puissante que par un commerce florissant.

Il faut bien que les lois s'accordent avec les génies des nations, ou il ne faut point espérer qu'elles subsistent : le peuple romain vouloit la démocratie ; tout ce qui pouvoit altérer cette forme de gouvernement, lui étoit odieux. De là vint qu'il y eut tant de séditions pour faire passer la loi agraire, le peuple se flattant que par le partage des terres il rétabliroit une sorte d'égalité dans les fortunes des citoyens : de là vint qu'il y eut de fréquentes émeutes pour l'abolition des dettes ; parce que les créanciers, qui étoient les grands, traitoient les plébéïens avec inhumanité ; & que rien ne rend plus odieuse la différence des conditions que la tyrannie que les riches exercent impunément sur les misérables.

On trouve trois sortes de lois dans tous les pays : savoir, celles qui tiennent à la politique, & qui établissent le gouvernement ; celles qui tiennent aux mœurs & qui punissent les criminels ; & enfin les lois civiles, qui règlent les successions, les tutelles, les usures & les contrats. Les législateurs qui établissent des lois dans des

monarchies, font ordinairement eux-mêmes fouverains: fi leurs lois font douces & équitables, elles fe foutiennent d'elles-mêmes; tous les particuliers y trouvent leur avantage: fi elles font dures & tyranniques, elles feront bientôt abolies; parce qu'il faut les maintenir par la violence, & que le tyran eft feul contre tout un peuple, qui ne défire que de les fupprimer.

Dans plufieurs républiques, où des particuliers ont été législateurs, leurs lois n'ont réuffi qu'autant qu'elles ont pu établir un jufte équilibre entre le pouvoir du gouvernement & la liberté des citoyens.

Il n'eft que les lois qui regardent les mœurs fur lesquelles les législateurs conviennent en général du même principe; excepté qu'ils fe font plus roidis contre un crime que contre un autre: & cela fans doute, pour avoir connu les vices auxquels la nation avoit le plus de penchant.

Comme les lois font des digues qu'on oppofe au débordement des vices, il faut qu'elles fe faffent refpecter par la terreur des peines; mais il n'en eft pas moins vrai que les législateurs qui ont le moins aggravé les châtimens, font au

moins les plus humains, s'ils ne ſont pas les plus rigides.

Les lois civiles ſont celles qui diffèrent le plus entre elles : ceux qui les ont établies, ont trouvé certains uſages introduits généralement avant eux, qu'ils n'ont oſé abolir de crainte de choquer les préjugés de la nation ; ils ont reſpecté la coutume qui les fait regarder comme *bonnes*, & ils ont adopté ces uſages, quoiqu'ils ne ſoient pas équitables, purement en *faveur de* leur antiquité.

Quiconque s'eſt donné la peine d'examiner les lois avec un eſprit philoſophique, en aura ſans doute trouvé beaucoup qui d'abord paroiſſent contraires à l'équité naturelle, & qui cependant ne le ſont pas : je me contente de citer le droit de primogéniture. Il paroît que rien n'eſt plus juſte que de partager la ſucceſſion paternelle en portions égales entre tous les enfans ; cependant l'expérience prouve que les plus puiſſans héritages, ſubdiviſés en beaucoup de parties, réduiſent avec le temps des familles opulentes à l'indigence : ce qui a fait que des pères ont mieux aimé déshériter leur cadets, que de préparer à leur maiſon une décadence certaine. Par la

même raiſon des lois qui paroiſſent gênantes & dures à quelques particuliers, n'en ſont pas moins ſages, dès qu'elles tendent à l'avantage de la ſociété entière. C'eſt un tout, auquel un législateur éclairé ſacrifiera conſtamment les parties.

Les lois qui regardent les débiteurs, ſont ſans contredit celles qui exigent le plus de circonſpection & de prudence de la part de ceux qui les publient: ſi ces lois favoriſent les créanciers, la condition des débiteurs devient trop dure; un malheureux haſard peut ruiner à jamais leur fortune: ſi au contraire cette loi leur eſt avantageuſe, elle altère la confiance publique, en infirmant des contrats qui ſont fondés ſur la bonne foi.

Ce juſte milieu, qui, en maintenant la validité des contrats, n'opprime pas les débiteurs inſolvables, me paroît la pierre philoſophale de la juriſprudence.

Nous ne nous étendrons pas davantage ſur cet article; la nature de cet ouvrage ne nous permet point d'entrer dans un plus grand détail: nous nous bornons aux réflexious générales.

Un corps de lois parfaites ſeroit le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, dans ce qui regarde

la politique du gouvernement; on y remarqueroit une unité de dessein, & des règles si exactes & si proportionnées, qu'un État conduit par ces lois ressembleroit à une montre dont tous les ressorts ont été faits pour un même but; on y trouveroit une connoissance profonde du cœur humain, & du génie de la nation; les châtimens seroient tempérés, de sorte qu'en maintenant les bonnes mœurs, ils ne seroient ni légers ni rigoureux; des ordonnances claires & précises ne donneroient jamais lieu au litige; elles consisteroient dans un choix exquis de tout ce que les lois civiles ont eu de meilleur, & dans une application ingénieuse & simple de ces lois aux usages de la nation: tout seroit prévu, tout seroit combiné, & rien ne seroit sujet à des inconvéniens; mais les choses parfaites ne sont pas du ressort de l'humanité.

Les peuples auroient lieu d'être satisfaits, si les législateurs se mettoient à leur égard dans les mêmes dispositions d'esprit où étoient ces pères de famille qui donnèrent les premières lois; ils aimoient leurs enfans; les maximes qu'ils leur prescrivoient, n'avoient d'objet que le bonheur de leur famille.

Peu

Peu de lois ſages rendent un peuple heureux; beaucoup de lois embarraſſent la jurisprudence; par la raiſon qu'un bon médecin ne ſurcharge pas ſes malades de remèdes, le législateur habile ne ſurcharge pas le public de lois ſuperflues: trop de médicamens ſe nuiſent, empêchent réciproquement leurs effets; trop de lois deviennent un dédale où les juriſconſultes & la juſtice s'égarent.

Chez les Romains les lois ſe multiplièrent, lorsque les révolutions étoient fréquentes: tout ambitieux qui ſe voyoit favoriſé de la fortune, ſe faiſoit législateur. Cette confuſion dura, comme nous l'avons dit, juſqu'au temps d'Auguſte, qui annulla toutes ces ordonnances injuſtes, & remit les anciennes lois en vigueur.

En France les lois devinrent plus nombreuſes, lorsque les Francs, en conquérant ce royaume, y introduiſirent les leurs. Louis XI eut deſſein de réunir toutes ces lois, & d'établir dans ſon empire, comme il le diſoit lui-même, une ſeule loi, un ſeul poids & une ſeule meſure.

Il eſt pluſieurs lois auxquelles les hommes ſont attachés, parce qu'ils ſont la plupart des animaux de coutume: quoiqu'on pût en ſubſtituer de meilleures à leur place, il feroit peut-être dangereux d'y toucher; la confuſion que cette réforme mettroit dans la jurisprudence, feroit peut-être plus de mal que les nouvelles lois ne produiroient de bien.

Cela n'empêche pas qu'il n'y ait des cas où la réforme ſemble abſolument néceſſaire; c'eſt lorsqu'il ſe trouve des lois contraires au bonheur public & à l'équité naturelle; lorsqu'elles ſont énoncées en termes vagues & obſcurs, & lors enfin qu'elles impliquent contradiction dans le ſens, ou dans les termes.

Entrons dans quelques éclairciſſemens ſur cette matière.

Diodore de Sicile.

Les lois d'Oſiris ſur le vol ſont, par exemple, dans le cas de ces premières dont nous avons parlé; elles ordonnoient que ceux qui voudroient faire le métier de voleurs, ſe fiſſent inſcrire chez leurs capitaines, & qu'on portât chez lui à l'inſtant tout ce qu'on déroberoit. Ceux ſur qui s'étoit fait le vol, venoient chez le

chef des voleurs revendiquer leurs biens, qu'on leur restituoit, pourvu que le propriétaire donnât le quart de la valeur; le législateur pensoit que par cet expédient il fournissoit aux citoyens un moyen de recouvrer ce qui leur appartenoit, moyennant une légère redevance; c'étoit le moyen de faire des voleurs de tous les Égyptiens. Osiris n'y pensoit pas sans doute en établissant cette loi; à moins qu'on ne veuille dire qu'il conniva au vol, comme à un mal qu'il ne pouvoit pas empêcher, de même que le gouvernement d'Amsterdam souffre les musices, & celui de Rome les maisons de joie privilégiées.

Les bonnes mœurs & la sureté publique demanderoient cependant qu'on abrogeât cette loi d'Osiris, si malheureusement on la trouvoit établie.

Les François ont pris le contrepied des Égyptiens: ceux-là étoient trop doux; ceux-ci sont trop sévères. Les lois françoises sont d'une rigueur terrible; tous les voleurs domestiques sont punis de mort. Ils disent, pour se justifier, qu'en punissant sévérement les coupeurs de bourse, ils détruisent la semence des brigands & des assassins.

L'équité naturelle veut qu'il y ait une proportion entre le crime & le châtiment : les vols compliqués méritent la mort ; ceux qui se commettent sans violence ont des côtés par lesquels on peut envisager avec compassion ceux qui en sont coupables.

Il y a l'infini entre le destin d'un riche & celui d'un misérable : l'un regorge de biens & nage dans le superflu ; l'autre, abandonné de la fortune, manque même du nécessaire ; qu'un malheureux dérobe, pour vivre, quelques pistoles, une montre d'or, ou pareilles bagatelles, à un homme que sa magnificence empêche de s'appercevoir de cette perte ; faut-il que ce misérable soit dévoué à la mort ? l'humanité n'exige-t-elle pas qu'on adoucisse l'extrême rigueur ? Il paroît bien que les riches ont fait cette loi : les pauvres ne seroient-ils pas en droit de dire : "Que n'a-t-on „ de la commisération de notre état déplorable ? „ Si vous étiez charitables, si vous étiez humains, „ vous nous secourriez dans nos misères, & nous „ ne vous volerions pas : parlez, est-il juste que „ toutes les félicités de ce monde soient pour vous, „ & que toutes les infortunes nous accablent" ?

La jurisprudence prussienne a trouvé un tempérament entre le relâchement de celle d'Égypte & la sévérité de celle de France: les lois ne punissent point de mort le vol simple, elles se contentent de condamner le coupable à la prison pour un certain temps: peut-être seroit-on mieux encore d'introduire la loi du talion qui s'observoit chez les Juifs, par laquelle le voleur étoit obligé de restituer le double de ce qu'il avoit dérobé, ou de se constituer l'esclave de celui dont il avoit saisi le bien. Si l'on se contente de punir légèrement les petites fautes, on réserve les derniers supplices aux brigands, aux meurtriers, aux assassins; de sorte que la punition marche toujours de pair avec le crime.

Aucune loi ne révolte plus l'humanité que le droit de vie & de mort que les péres avoient sur leurs enfans à Sparte & à Rome. En Gréce, un pére qui se trouvoit trop pauvre pour fournir aux besoins d'une famille nombreuse, faisoit périr les enfans qui lui naissoient de trop: à Sparte & à Rome, qu'un enfant vînt au monde mal conformé, cela autorisoit suffisamment le pére à lui ôter la vie. Nous sentons toute la

barbarie de ces lois, à caufe que ce ne font pas les nôtres; mais examinons un moment fi nous n'en avons pas d'auffi injuftes.

N'y a-t-il point quelque chofe de bien dur dans la façon dont nous puniffons les avortemens? A Dieu ne plaife que j'excufe l'action affreufe de ces Médées, qui, cruelles à elles-mêmes & fourdes à la voix du fang, étouffent la race future, (fi j'ofe m'exprimer ainfi,) fans lui laiffer le temps de voir le jour! Mais que le lecteur fe dépouille de tous les préjugés de la coutume; & qu'il daigne prêter quelque attention aux réflexions que je vais lui préfenter.

Les lois n'attachent-elles pas un degré d'infamie aux couches clandeftines? Une fille née avec un tempérament trop tendre, trompée par les promeffes d'un débauché, ne fe trouve-t-elle pas, par les fuites de fa crédulité, dans le cas d'opter entre la perte de fon honneur, ou celle du fruit malheureux qu'elle a conçu? N'eft-ce pas la faute des lois de la mettre dans une fituation auffi violente? Et la févérité des juges ne prive-t-elle pas l'État de deux fujets

à la fois? de l'avorton qui a péri, & de la mère qui pourroit réparer abondamment cette perte par une propagation légitime? On dit à cela qu'il y a des maisons d'enfans trouvés: je sais qu'elles sauvent la vie à une infinité de bâtards; mais ne vaudroit-il pas mieux trancher le mal par ses racines, & conserver tant de pauvres créatures qui périssent misérablement, en abolissant les flétrissures attachées aux suites d'un amour imprudent & volage. Cicéron; Verrine.

Mais rien de plus cruel que la question: les Romains la donnoient à leurs esclaves, qu'ils regardoient comme une espèce de bétail domestique: jamais aucun citoyen ne la recevoit. Cicéron pour Cluentius.

La question se donne en Allemagne aux malfaiteurs, après qu'ils sont convaincus, afin d'arracher de leur propre bouche l'aveu de leurs crimes: elle se donne en France pour avérer le fait, ou pour découvrir les complices: autrefois les Anglois avoient*) l'ordéal ou l'épreuve Rapin Thoiras.

*) L'ordéal par le feu: on mettoit entre les mains de l'accusé un morceau de fer ardent; s'il étoit assez heureux pour ne se point brûler, il étoit absous; sinon, on le punissoit comme coupable.

par le feu & par *) l'eau; ils ont à présent une espèce de question moins dure que l'ordinaire, mais qui revient à peu près à la même chose.

Qu'on me le pardonne, si je me récrie contre la question; j'ose prendre le parti de l'humanité contre un usage qui fait honte à des chrétiens, & à des peuples policés; & j'ose ajouter, contre un usage aussi cruel qu'inutile.

Quintilien, L. 5. des Preuves & de la Réfutation.

Quintilien, le plus sage & le plus éloquent des rhéteurs, dit, en traitant de la question, que c'est une affaire de tempérament: un scélérat vigoureux nie le fait: un innocent d'une complexion foible l'avoue. Un homme est accusé, il y a des indices, le juge est dans l'incertitude, il veut s'éclaircir: ce malheureux est mis à la question; s'il est innocent, quelle barbarie de lui faire souffrir le martyre! si la force des tourmens l'oblige à déposer contre lui-même, quelle inhumanité épouvantable que d'exposer aux plus violentes douleurs, & de condamner à la mort un citoyen vertueux, contre lequel il n'y a que des soupçons! Il vaudroit mieux par-

*) L'ordéal par l'eau; on lioit le coupable & le jetoit dans l'eau; s'il surnageoit, il étoit absous.

donner à vingt coupables que de facrifier un innocent: fi les lois doivent s'établir pour le bien des peuples, faut-il qu'on en tolère de pareilles, qui mettent les juges dans le cas de commettre méthodiquement des actions criantes qui révoltent l'humanité?

Il y a huit ans que la queftion eft abolie en Pruffe: on eft fûr de ne point confondre l'innocent & le coupable; & la juftice ne s'en fait pas moins.

Examinons à préfent les lois vagues, & les procédures qui font dans le cas d'être réformées.

Il y avoit une loi en Angleterre qui défendoit la bigamie: un homme fut accufé d'avoir cinq femmes, & comme la loi ne s'expliquoit pas fur ce cas, & qu'on l'interprète littéralement, il fut mis hors de cour & de procès. Pour que cette loi fût claire, elle auroit dû porter, que quiconque prendroit plus d'une femme, feroit puni &c. Les lois vagues & littéralement interprétées en Angleterre, ont donné lieu aux abus les plus ridicules *).

*) *Muralt.* Un homme coupa le nés à fon ennemi; on voulut le châtier d'avoir mutilé un citoyen, mais il foutint que ce

Des lois précises ne donnent point lieu à la chicane, elles doivent s'entendre selon le sens de la lettre: lorsqu'elles sont vagues ou obscures, elles obligent de recourir à l'intention du législateur, & au lieu de juger des faits, on s'occupe à les définir.

La chicane ne se nourrit pour l'ordinaire que de successions & de contrats; & par cette raison les lois qui roulent sur ces articles, ont besoin de la plus grande clarté: si l'on s'occupe à vétiller sur les termes, en composant des ouvrages d'esprit frivoles, à combien plus forte raison les termes de la loi méritent-ils d'être pesés scrupuleusement?

Les juges ont deux piéges à craindre, ceux de la corruption, & ceux de l'erreur: leur conscience doit les garantir des premiers, & les législateurs des seconds: des lois claires, qui ne donnent pas lieu à des interprétations, y sont un premier remède; & la simplicité des plaidoyers, le second. On peut restraindre les discours des avocats à la narration du fait, fortifiée

qu'il avoit coupé n'étoit point un membre, & le parlement déclara par un arrêt qu'on regarderoit le nés comme un membre.

de quelques preuves, & terminée par un épilogue, ou courte récapitulation. Rien n'eſt plus fort dans la bouche d'un homme éloquent que l'art de manier les paſſions : l'avocat s'empare de l'eſprit des juges ; il les intéreſſe, il les émeut, il les entraîne : & le preſtige du ſentiment fait illuſion ſur le fond de la vérité. Lycurgue & Solon interdirent tous les deux cette ſorte de perſuaſion aux avocats ; & ſi nous en rencontrons dans les Philippiques & dans les harangues ſur la Couronne qui nous reſtent de Démoſthène & d'Éſchine, il faut obſerver qu'elles ne ſe prononcèrent pas devant l'aréopage, mais devant le peuple ; que les Philippiques ſont du genre délibératif, & que celles ſur la Couronne ſont plutôt du genre démonſtratif que du judiciaire.

Les Romains n'étoient pas auſſi ſcrupuleux que les Grecs ſur les harangues de leurs orateurs. Il n'eſt point de plaidoyer de Cicéron qui ne ſoit plein de paſſion. J'en ſuis fâché pour cet orateur ; mais nous voyons dans ſa harangue pour Cluentius qu'il avoit auparavant plaidé pour ſa partie adverſe : la cauſe de Cluentius ne

paroît pas absolument bonne; mais l'art de l'orateur l'emporta. Le chef-d'œuvre de Cicéron est sans doute la péroraison de la harangue pour Fontéjus; elle le fit absoudre, quoiqu'il paroisse coupable. Quel abus de l'éloquence, que de se servir de son enchantement pour énerver les lois les plus sages!

La Prusse a suivi cet usage de la Grèce; & si les raffinemens dangereux de l'éloquence sont bannis des plaidoyers, elle en est redevable à la sagesse du grand Chancelier, dont la probité, les lumières, & l'activité infatigable auroient fait honneur aux républiques grecques & romaines, dans les temps où elles étoient le plus fécondes en grands hommes.

Il est encore un article qui doit être compris sous l'obscurité des lois; c'est la procédure & le nombre d'instances que les plaideurs ont à parcourir avant que de terminer leurs procès. Que ce soient de mauvaises lois qui leur fassent injustice; que ce soient des plaidoyers artificieux qui obscurcissent leurs droits, ou que ce soient des longueurs, qui absorbant le fond même du litige, leur fassent perdre les avantages qui leur

ſont dus; tout cela revient au même : l'un eſt un mal plus grand que l'autre; mais tous les abus méritent réforme. Ce qui allonge les procès, donne un avantage conſidérable aux riches ſur les plaideurs qui ſont pauvres; ils trouvent le moyen de traduire le procès d'une inſtance à l'autre; ils mattent & ruinent leur partie; & ils reſtent à la fin les ſeuls dans la carrière.

Autrefois dans ce pays les procès duroient au delà d'un ſiècle: lors même qu'une cauſe avoit été décidée par cinq tribunaux, la partie adverſe, au plus haut mépris de la juſtice, en appeloit aux univerſités, & les profeſſeurs en droit réformoient ces ſentences à leur gré. Un plaideur jouoit bien de malheur, qui dans cinq tribunaux, & je ne ſais combien d'univerſités, ne trouvoit pas des ames vénales & corruptibles. Ces uſages ont été abolis, les procès ſont jugés en dernier reſſort dès la troiſième inſtance; & le terme limité d'un an eſt preſcrit aux juges, dans lequel ils doivent terminer les cauſes les plus litigieuſes.

vant l'honneur aux particuliers, maintînt la loi dans toute sa vigueur.

La puissance des plus grands rois n'a rien pu contre cette mode barbare. Louis XIV, Fréderic Guillaume, publièrent des édits rigoureux contre les duels : ces princes n'avancèrent rien, sinon que les duels changèrent de nom, & passèrent pour des rencontres; & que bien des nobles qui avoient été tués, furent enterrés comme étant morts subitement.

Si tous les princes de l'Europe n'assemblent pas un congrès, & ne conviennent entre eux d'attacher un déshonneur à ceux qui malgré leurs ordonnances tentent de s'égorger dans ces combats singuliers; si, dis-je, ils ne conviennent pas de refuser tout asile à cette espèce de meurtriers & de punir sévèrement ceux qui insulteront leurs pareils, soit en paroles, soit par écrit, ou par voies de fait, il n'y aura point de fin aux duels.

Qu'on ne m'accuse point d'avoir hérité des visions de l'Abbé de Saint Pierre : je ne vois rien d'impossible à ce que des particuliers soumettent leurs querelles à la décision des juges, de même qu'ils

qu'ils y ſoumettent les différens qui décident de leurs fortunes: & par quelle raiſon les princes n'aſſembleroient-ils pas un congrès pour le bien de l'humanité, après en avoir fait tenir tant d'infructueux ſur des ſujets de moindre importance? J'en reviens là, & j'oſe aſſurer que c'eſt le ſeul moyen d'abolir en Europe ce point d'honneur mal placé, qui a coûté la vie à tant d'honnêtes gens, de la part deſquels la patrie pouvoit s'attendre aux plus grands ſervices.

Telles ſont en abrégé les réflexions que les lois m'ont fournies: je me ſuis borné à faire une esquiſſe au lieu d'un tableau, & je crains même de n'en avoir que trop dit.

Il me ſemble enfin, que chez des nations qui ſortent à peine de la barbarie, il faut des législateurs ſévères; que chez les peuples policés, dont les mœurs ſont douces, il faut des législateurs humains.

S'imaginer que les hommes ſont tous des démons, & s'acharner ſur eux avec cruauté, c'eſt la viſion d'un miſanthrope farouche: ſuppoſer que les hommes ſont tous des anges, & leur abandonner la bride, c'eſt le rêve d'un capucin im-

bécille: croire qu'ils ne sont ni tous bons ni tous mauvais, récompenser les bonnes actions au delà de leur prix, punir les mauvaises au dessous de ce qu'elles méritent, avoir de l'indulgence pour leurs foiblesses, & de l'humanité pour tous, c'est comme doit agir un homme raisonnable.

DISCOURS
SUR
LES SATIRIQUES.

Ne ſera-t-il jamais donné aux hommes de tenir un juſte milieu, & d'écouter la voix de la vertu plutôt que l'ivreſſe de leurs paſſions? Leur inclination les porte à tout outrer; ils ne connoiſſent que les excès; une imagination ardente emporte une tête échauffée au-delà de ce qu'elle croyoit entreprendre. Il y a cent voies pour s'égarer; ce feroit rêver avec Platon de vouloir que les hommes ſoient parfaits, eux dont l'être n'eſt qu'un aſſemblage de foibleſſes & de miſères. Cependant il y a de certaines pratiques que l'on ne peut voir ſans s'indigner, & contre lesquelles tous les hommes devroient s'élever; j'entends deux vices, qui étant des extrêmes, font une oppoſition parfaite: l'un eſt

cette bassesse que les flatteurs mettent en usage auprès des grands, ces louanges outrées, ou non méritées, qui déshonorent également celui qui les donne & celui qui les reçoit : l'autre est cette fière & cynique méchanceté des satiriques, qui défigurent les mœurs des grands & dont les cris barbares n'épargnent pas le trône. Les uns empoisonnent l'ame par une liqueur agréable, les autres enfoncent le poignard dans un cœur qu'ils déchirent ; prêter aux vices les couleurs des vertus, déifier les caprices des hommes, justifier d'indignes actions, c'est faire un mal réel, en encourageant ceux qu'un funeste penchant entraîne à continuer de persister dans un aveuglement fatal ; prodiguer le mensonge & la calomnie, rendre le mérite douteux, la vertu équivoque, noircir les réputations des personnes, parce qu'elles sont dans des postes éminens, c'est commettre une injustice criante & le comble des méchancetés. Ces pestes publiques diffèrent en ce qu'il y a un intérêt bas dans le flatteur, & un fonds inépuisable d'envie dans le satirique ; ils sont comme une rouille qui ne s'attache qu'aux favoris de la fortune, ou au mérite supérieur des talens.

Que Virgile, qu'Horace ayent eu la bassesse de flatter un tyran aussi lâche que cruel, leur exemple doit détourner tout homme, pour peu qu'il soit amoureux de sa réputation, de les imiter; que Juvenal ait employé toute l'amertume de son style mordant pour décrier un ministre comme Séjan, un monstre comme Néron ou comme Caligula, c'étoit un opprobre qu'ils avoient mérité par une conduite infame, & par l'extravagance de leurs cruautés; mais où sont les monstres qui de nos jours leur ressemblent? Dans les siècles précédens, nous comptons un Louis XI, un Charles IX, Rois de France, un Philippe II, Roi d'Espagne, un Pape Alexandre VI, qui étoient dignes de la haine publique: aussi l'histoire qui doit rendre un hommage pur à la vérité, & recueillir soigneusement les faits, ne les a-t-elle pas ménagés; ils sont traités avec toute la rigueur possible par ceux qui nous ont transmis leurs règnes. Dans ce siècle, les hommes en place, les ministres, les favoris, les souverains mêmes reçoivent à peu près la même éducation; les mœurs sont adoucies, l'esprit philosophique a gagné & fait tous les jours de nouveaux progrès; les sciences & les arts ré-

pandent un vernis de politesse & de décence qui rend les esprits plus flexibles & plus traitables; le dehors des hommes bien élevés est à peu près semblable en Europe. S'il est vrai que nous avons moins de ces génies extraordinaires & transcendans qui s'élèvent avec tant de supériorité sur leurs égaux, comme l'antiquité en a produit, nous avons au moins l'avantage de ne point voir dans les premières places des monstres de cruauté que le monde doit avoir en exécration. Il faut convenir que les grands ne font pas tout le bien dont ils sont capables, que les courtisans ont des passions, & les rois des foiblesses; mais ils ne seroient pas hommes s'ils étoient parfaits. Quelle démence y a-t-il donc à suivre les traces de Juvenal, lorsque l'on manque de sujets pareils aux siens, pour exercer le misérable talent de la satire? Y a-t-il rien de plus pitoyable que de faire métier de noircir les réputations, d'inventer des impostures grossières, de calomnier à tort & à travers, de crier, de publier des mensonges pour contenter sa méchanceté? En entendant ces vaines clameurs, on est porté à croire que tout l'univers est en danger, & à l'examiner, ce n'est au fond qu'un chien qui aboie à la lune.

Ces fortes de déclamateurs qui attaquent avec cette effronterie impudente les hommes en place, font pour la plupart des miférables, inconnus dans leur obfcurité; ils deviennent les organes mercenaires de quelque grand, envieux d'un compétiteur; ou ils fe livrent à la turpitude de leur cœur, au funefte penchant de mordre comme des dogues enragés ceux que le hafard leur fait rencontrer dans leur chemin. A les lire, on croiroit qu'ils ont des efpions gagés dans les cours, qui leur rendent compte des moindres particularités qui s'y paffent; mais leur imagination fupplée en effet à leur ignorance, & ils connoiffent auffi peu ceux que leur plume maltraite, que la vertu qu'ils outragent fi étrangement. Qu'y a-t-il de plus facile que de médire des grands? On n'a qu'à groffir leurs défauts, qu'à exagérer leur foible, qu'à commenter les médifances de leurs ennemis; & au défaut de tant de belles reffources on trouve un répertoire d'anciens libelles, que l'on copie en les accommodant aux temps & aux perfonnes. Les déclamations contre les puiffans de la terre font devenues des lieux communs; chaque emploi a fon étiquette bannale, & des calomnies qui lui font

affectées; on eſt ſûr, en liſant un écrit contre un contrôleur de finances, d'y trouver qu'il a le cœur dur, qu'il eſt inexorable, que c'eſt un brigand public qui s'engraiſſe de la ſubſtance des peuples, qu'il les charge impitoyablement, & que ſes opérations ſont celles d'un imbécille. S'il s'agit d'un miniſtre de la guerre, les forteresses tombent en ruines, le militaire eſt négligé, il refuſe les emplois par goût & ne les accorde qu'à la faveur ou à l'importunité. On eſt ſûr qu'un ſecrétaire d'État ſe repoſe de ſon travail ſur les commis; ceux-là penſent, dirigent & travaillent, tandis qu'il n'eſt pas au fait des affaires; quoi qu'il faſſe, on trouve à redire à tout, dans la guerre à ſon ambition, dans la paix à ſa foibleſſe, & on le rend reſponſable des événemens. Pour les ſouverains, ils ne récompenſent jamais le mérite, principalement de ceux qui ſont très-perſuadés d'en avoir beaucoup; ils paſſent ſouvent pour avares, parce qu'ils ne contentent pas la cupidité de ceux qui voudroient pouvoir être prodigues; leurs foibleſſes ſont des crimes, & leurs fautes (car qui n'en fait pas?) paſſent pour des actions inouïes. Voilà, à quelques nuances près, à quoi ſe réduiſent ces libel-

les qui ne font que l'écho d'anciennes accusations toutes aussi injustes; mais ce qui est fâcheux, c'est que le sort de ces admirables ouvrages est d'être lus quand ils sont nouveaux, pour être ensevelis ensuite pour jamais dans un éternel oubli.

Si j'avois un conseil à donner à ces beaux esprits qui s'érigent ainsi en censeurs de personnes respectables, ce seroit de prendre à présent un tour nouveau; car depuis Salomon, injures & louanges tout a été dit, tout a été épuisé. Qu'ils essayent de se peindre eux-mêmes dans leurs écrits, qu'ils expriment le désespoir que leur cause la prospérité des grands, l'aversion qu'ils ont pour les talens & pour le mérite dont l'éclat les anéantit, qu'ils donnent à l'univers une grande idée des connoissances qu'ils ont dans l'art de régner. Il y a encore des royaumes électifs, peut-être feront-ils fortune & les croira-t-on sur leur parole; au moins leur ingénuité nouvelle épargneroit-elle aux lecteurs l'ennui d'autres atrocités & d'autres impertinences. Si le peuple étoit sensé, on pourroit se rire des libelles quels qu'ils fussent; mais ces indignes écrits sont un mal réel, parce que le monde peu instruit, en-

clin à croire le mal plutôt que le bien, reçoit avidement de mauvaises impressions qu'il est difficile de déraciner; de là naissent des préjugés souvent préjudiciables aux monarques mêmes.

Jamais nations n'ont poussé la satire plus loin que les Anglois & les François; il n'y a guère d'hommes connus dans ces monarchies qui n'ait essuyé quelques éclaboussures en passant. Quelles horreurs n'a-t-on pas publiées du Régent, Duc d'Orléans? à quels excès ne s'est-on pas emporté contre Louis XIV même?

Louis XIV ne méritoit cependant ni les louanges outrées, ni les injures atroces dont il a été accablé. Ce prince avoit été élevé dans une ignorance crasse; les amusemens de sa première jeunesse furent de servir la messe au Cardinal Mazarin; il étoit né avec du bon sens, sensible à l'honneur, plus vain qu'ambitieux; lui qu'on accusa d'aspirer à la monarchie universelle, étoit plus flatté de la soumission du Doge de Gènes que des triomphes de ses généraux sur les ennemis. Louis XIV eut des foiblesses; personne n'ignore ses attachemens pour quelques dames de sa cour, que Madame de Maintenon l'emporta sur les autres, & que

pour concilier sa conscience & son amour, il l'épousa secrètement; de là ces cris & ces clameurs, comme si tout le royaume alloit périr, parce que le Roi avoit le cœur sensible. Pendant que tant de libelles le déchiroient lui & sa maîtresse, depuis sa cour jusqu'au plus petit commis de Paris, & ceux même qui écrivoient avec tant d'indécence contre lui, chacun avoit sa maîtresse, & l'on condamnoit comme un crime dans la conduite du Roi ce qu'on ne désapprouvoit pas dans celle du moindre de ses sujets. C'est à ces marques que la passion de l'auteur se déclare & qu'il peint sans s'en appercevoir les traits de la haine & de l'animosité qui lui rongent le cœur.

Ce n'étoit pas sur ses amours qu'il falloit blâmer Louis XIV; s'il étoit répréhensible, ce fut pour avoir fait exercer des cruautés inouïes dans le Palatinat, & pour avoir autorisé Melac à faire une guerre d'incendiaire & de barbare. On ne sauroit non plus le justifier sur la révocation de l'édit de Nantes; il veut forcer les consciences, il en vient à des rigueurs excessives, & il prive son royaume d'un nombre de mains industrieuses qui transportent dans les lieux de leur asile

leurs talens & la haine de leurs persécuteurs. Si j'en excepte ces deux taches qui obscurcissent la beauté d'un long régne, quels reproches peut-on faire à ce Roi qui méritent des satires aussi améres que celles qu'on a écrites contre lui? Est-ce á des hommes abymés de misères, qui n'ont pour talens qu'une malheureuse facilité d'écrire, à s'attaquer au trône de leurs souverains? leur convient-il d'envenimer la conduite des grands, de s'acharner sur leurs foiblesses, de se faire une étude de leur trouver des défauts? Est-ce à des inconnus éloignés de toute affaire, qui voient le gros des événemens sans savoir ce qui les améne, qui connoissent les actions sans en connoître les motifs, qui font le cours de leur politique dans les gazettes, à juger de ceux qui gouvernent le monde? & leur ignorance même peut-elle servir d'excuse à leur témérité? Mais la malice les dévore, une fausse ambition les excite, ils veulent se faire un nom, & pour être connus ils imitent Hérostrate. Il y a eu un temps, il faut l'avouer, où la satire étoit à la mode; mais ce bon temps n'est plus, il falloit naître sous le régne de Charles V & de François I; alors les souverains étoient tributaires

de l'Arétin; son silence étoit acheté, les bons mots qu'il supprimoit étoient payés, & pour peu qu'un prince crût avoir fait une sottise, il lui envoyoit des présens. C'étoit alors qu'il y avoit de quoi s'enrichir. Mais tout change, notre siècle est de mauvaise humeur; nos Arétins modernes, au lieu de trouver des récompenses, sont logés aux dépens des souverains qu'ils offensent, & on leur interdit surtout l'usage de leurs mérites & de leurs talens. Quelques exemples de cette nature n'intimident pas ceux qui sont nés avec l'amour de la belle gloire; avec moins d'encouragement que l'Arétin, ils vont leur train, & leur enthousiasme va jusqu'à leur faire affronter le martyre; pour s'encourager & se déguiser à eux-mêmes leur noirceur, ils se persuadent qu'ils travaillent pour le bien public, qu'ils réforment les mœurs, & retiennent les grands par la crainte de leurs censures redoutables. Ils se flattent que leurs piquures seront senties; il faut les renvoyer à la fable ingénieuse de la Fontaine, du bœuf & du ciron. Des hommes puissans dans leur fière & molle opulence, ou ignorent le coassement de ces insectes du Parnasse, ou s'il les entendent, ils les punissent.

Ni les médiſances, ni les ſatires, ni les calomnies ne corrigent les hommes; elles aigriſſent les eſprits, elles les irritent, elles peuvent leur inſpirer le déſir de la vengeance, mais non celui de ſe corriger; au contraire, un injuſte reproche prouve l'innocence, & nourrit l'amour propre au lieu de l'éteindre. Les grands reſtent tels qu'ils ſont; un courtiſan, pour avoir été inſulté dans un écrit indécent, n'en cultivera pas moins la faveur de ſon maître; les intrigues inévitables dans un lieu qui raſſemble beaucoup de monde, & où il y a un conflit d'ambition, continueront dans les cours; les miniſtres pourſuivront le train des affaires, ſuivant l'impreſſion que fait ſur eux le point de vue dont ils les conſidèrent.

Les têtes ſur lesquelles la puiſſance & le pouvoir ſont le plus accumulés, méritent plutôt qu'on les plaigne que d'être enviées; les grands qui gouvernent la terre ſont ſouvent découragés d'un ouvrage pénible, qui n'a point de fin; ſans ceſſe obligés de vivre dans l'avenir par leurs réflexions, de tout prévoir, de tout prévenir, reſponſables des événemens que le haſard, qui ſe joue de la prudence humaine, fait arriver pour rompre leurs meſures; accablés de travaux, les fatigues

deviennent une espèce de soporifique, qui à la longue assoupit les sentimens de la gloire, & les porte à désirer le repos philosophique d'une vie privée. Il est plus nécessaire de réveiller en eux ces sentimens de la gloire que de travailler à les étouffer; il faut encourager les hommes au lieu de les rebuter, & c'est ce que jamais libelles ne feront. Peut-être quelqu'un pensera-t-il: il n'y a donc qu'à être puissant & absolu pour se livrer à toute la démence de ses caprices, pour ériger ses volontés en lois, & dès que l'on est inviolable, on peut tout enfreindre, d'autant plus que personne n'osera élever sa voix pour condamner des abus aussi intolérables de la domination. J'ose leur répondre que je conviens avec eux, que ceux qui pendant leur vie sont au dessus des lois par le souverain pouvoir, ont assurément besoin d'un frein qui les empêche d'abuser de la force pour opprimer les foibles, ou pour commettre des injustices; mais que des scribes ignorans & obscurs ne sont pas faits pour être les précepteurs des rois; qu'il y a d'autres maîtres qui leur enseignent réellement leur devoir, qui prononcent leur arrêt, & leur apprennent sans déguisement ce que le peuple pense

& doit penser d'eux; je veux dire l'hiſtoire. Elle ne ménage point ces hommes redoutés qui ont fait trembler la terre; elle les juge, & en approuvant leurs bonnes actions, & en condamnant les mauvaiſes, elle inſtruit les princes de ce qui ſera loué ou blâmé dans leur conduite; la ſentence des morts apprend aux vivans à quoi ils doivent s'attendre & ſous quels auſpices leurs noms paſſeront à la poſtérité; c'eſt à ce tribunal que tous les grands ſont obligés de comparoître après leur mort, & où les réputations ſont fixées pour jamais. L'hiſtoire remplace cet uſage établi chez les Égyptiens, par lequel les citoyens étoient aſſujettis après la vie au jugement d'un conſeil qui prononçoit ſur leurs œuvres, & défendoit d'inhumer ceux dont les actions étoient trouvées criminelles. La poſtérité eſt impartiale; elle eſt exempte d'envie & de flatterie, elle ne ſe laiſſe aveugler ni par des panégyriques ni par des ſatires; elle démêle l'or pur du faux alloi; le temps qui révèle jusqu'aux choſes ſecrètes, lui dévoile les actions des hommes & leurs motifs; il fait paroître, non un miniſtre encenſé par des courtiſans, non un roi entouré d'adulateurs, mais l'homme dépouillé de toute décoration, & de

ce

ce vain déguisement qui le travestissoit. Ceux qui savent qu'ils ne sauroient éviter ce jugement, doivent se préparer à y paroître sans tache. La réputation est tout ce qui nous reste après notre mort; ce n'est point un effet de l'orgueil que d'y être sensible; on doit même l'avoir très-fort à cœur, pour peu que l'on soit né avec de la noblesse & de l'élévation. L'amour de la vraie gloire est le principe des actions héroïques, & de tout ce qui s'est fait d'utile dans le monde. Pourquoi un homme se fait-il tuer pour le service de la patrie, si ce n'est pour mériter l'approbation de ceux qui lui survivent? Pourquoi les auteurs & les artistes travaillent-ils, si ce n'est pour recueillir des applaudissemens, pour se faire un nom, pour aller à l'immortalité? Cela est si vrai, que Cicéron, qui étoit rempli de la même ardeur, remarque que non seulement les plus beaux génies de l'antiquité, mais les philosophes même des sectes austères mettoient leur nom à la tête d'ouvrages qui traitoient de la vanité des choses humaines. Ce désir de s'immortaliser est le mobile de nos travaux & de toutes nos belles actions. La vertu, il est vrai, a des attraits capables de la faire aimer pour elle mê-

me des belles ames; cela ne doit pas cependant nous obliger à condamner les biens que le motif de la gloire opère, quel que ſoit le principe. L'intérêt de l'humanité demande qu'on éprouve tous les moyens qui ſervent à rendre le genre humain meilleur & à dompter cet animal le plus farouche de tous, qui s'appelle l'homme; il faut exciter, il faut aiguillonner les ſentimens de la gloire, il faut ſans ceſſe y encourager le monde. Malheur aux grands qui ne ſont pas ſenſibles à cet aiguillon, & malheur à ceux qui le ſont trop aux ſarcaſmes de la ſatire!

DISCOURS
SUR
LES LIBELLES.

Il y a bien des façons de subsister dans le monde; l'industrie & l'esprit d'invention en fournissent tous les jours de nouvelles, sans compter les métiers ordinaires. Le seul talent d'écrire a enrichi les savans du fruit de leurs veilles; les auteurs du second ordre vivent par leurs libraires; les uns se nourrissent en faisant des vers, les autres en corrigeant les impressions, d'autres en copiant, d'autres enfin se chargent du noble emploi de découvrir les défauts des favoris de la fortune & des gens en place; ils travaillent ingénieusement sur des caractères qui leur sont inconnus, ils peignent d'imagination,

& comme leur pinceau eſt plus noir que celui de l'Eſpagnol, leurs tableaux ſont chargés d'ombres. Ils ont l'art de rendre leur héros odieux, & il faut avouer que ce beau talent leur rapporte encore. Cette dangereuſe hardieſſe gagne & ſe répand de nos jours; ces Meſſieurs, qui s'y livrent, doivent craindre que leur nombre ne faſſe baiſſer leurs honoraires, & ne les réduiſe enfin à la mendicité. Croiroit-on bien qu'ils veulent s'attribuer les droits des cenſeurs de l'ancienne Rome? Je ne trouve qu'une petite différence? Rome éliſoit ſes cenſeurs, & ces Meſſieurs s'inſtallent eux-mêmes; ils peuvent comme les rois s'écrire, par la grâce de Dieu, & non par la faveur des hommes. Il faut avouer que leur ouvrage leur coûte peu de travail; ce n'eſt pour la plupart qu'une déclamation d'injures, ou le fruit d'une imagination ſombre & d'idées ſiniſtres; ils trafiquent de ces injures, & ils les diſtribuent au gré des protecteurs qui ſavent reconnoître leurs ſervices. On ne ceſſe de s'étonner de leurs témérités hardies, mais ils trouvent un aſile dans leur obſcurité. Ce qui les ſauve, c'eſt le dédain avec lequel les hom-

mes opulens & superbes traitent leurs libelles; leurs clameurs font un bruit discordant qui se dissipe dans l'air; ils me paroissent comme des mouches qui s'amusent à piquer un éléphant.

Il y a quelque temps que je voyageois en Hollande; passant par une ville, je fus obligé de m'arrêter dans une auberge; j'y vis entrer un homme assez bien vêtu, qui avoit la mine fiére, & le maintien imposant; il regardoit avec un air de dédain ceux qui l'environnoient, & sembloit prendre le genre humain en pitié; je le pris pour un de ces Messieurs qui représentent deux ou trois fois la semaine les rois sur le théâtre, & qui à force de jouer ce rôle, croient enfin être rois en effet. La singularité de ce personnage me donna la curiosité de savoir qui il étoit; l'hôte, qui le connoissoit, me dit: c'est un homme plus important que vous ne croyez, il a la faculté de faire & de défaire les réputations; mais à l'exemple des conquérans, il est plus occupé à détruire qu'à élever; il vit de sa plume comme les cultivateurs de leurs champs; ses meubles, ses vêtemens, sa nourriture, tout est acquis aux dépens des grands sei-

gneurs qu'il immole à leurs concurrens; il fait à peu près comme feu le Cardinal de Polignac, qui, dit-on, sacrifioit au pape, pour chaque antique qu'il avoit la permission d'envoyer à Paris, quelque évêque janséniste, qu'il faisoit exiler; notre homme de même n'a pas un meuble dont il ne puisse nommer celui aux dépens de la réputation duquel il l'a acquis: il roule un grand projet dans sa tête, & s'il lui réussit, il ne voudra troquer sa fortune ni avec *Taxera* ni avec *Schwartzau*. Et peut-on savoir, dis-je, quel est ce merveilleux projet? Il s'agit, dit l'hôte, d'une bonne satire contre un souverain; s'il la rend bien forte & aussi maligne qu'on la lui demande, les honneurs s'accumuleront sur sa tête. Tout ce que je venois d'entendre, augmentoit en moi la curiosité de connoître cet original, & l'envie me prit de lier conversation avec ce despote, qui osoit juger les grands pendant leur vie, comme les Égyptiens les jugeoient après leur mort; je croyois reconnoître en lui l'esprit de ces papes qui excommunioient les souverains & mettoient les royaumes en interdit; sur quoi j'avance, & j'aborde ce redoutable cen-

ſeur. Il me reçut avec cet air de dignité ou d'impertinence dont les miniſtres les plus enflés de leur faveur accueillent ceux qui leur demandent des grâces; ſa fierté, qui m'humilioit, me fit héſiter; cependant je m'encourageai & lui fis un aſſez mauvais compliment ſur le plaiſir que j'éprouvois à faire ſa connoiſſance; après quelques propos vagues, je lui demandai s'il étoit content du métier qu'il faiſoit? Très-fort, repartit-il; j'ai des correſpondances ſecrètes à plus d'une cour, & je tiens à quantité de ſeigneurs qui me craignent & me recherchent; je me ſuis fait un empire par mon induſtrie, je domine ſans État, & je règne deſpotiquement ſans puiſſance. Mais, Monſieur, lui dis-je, votre empire eſt-il bien ſolide & n'avez-vous pas à craindre ces revers auxquels l'élévation eſt ſi expoſée? Qu'aurois-je à appréhender, repartit-il; on ne ſauroit me détrôner; je gouverne les eſprits, & tant qu'il reſtera des plumes & de l'encre dans le monde, j'irai mon train; du fond de mon cabinet je règle les deſtins de ceux qui oppreſſent l'univers: j'ai entre mes mains la réputation de tous ces grands devant qui le peuple ſe proſterne;

quand il me plaît, je les fais sécher de dépit, je leur porte le désespoir au cœur, & je leur enlève le fruit de toutes les faveurs dont les comble la fortune. Ah! m'écriai-je, quel plaisir inhumain pouvez-vous trouver à faire des malheureux, si tant est que vous en fassiez? Êtes-vous donc né avec les inclinations de ces génies mal-faisans qui éprouvent une cruelle joie, à ce qu'on dit, en persécutant le genre humain? Ah! Monsieur, de grâce . . . Quoi, dit-il, en m'interrompant, croyez-vous que je sois à l'eau rose? Je laisse les scrupules & ces petites délicatesses aux esprits timides; pour moi, je me plais à humilier la vanité & l'arrogance de ceux qui n'ont rien à craindre, à attrister & à désoler ces hommes durs qui ne compatissent jamais aux misères publiques, & à faire sentir quelque mal à ceux qui en font tous les jours. Ah! Monsieur, je vous demande grâce, lui dis-je, pour le genre humain; ne pensez pas qu'il soit aussi pervers que vous vous le figurez: il est vrai, le vice couvre la terre, mais l'infection n'est pas générale; ne croyez pas que la prospérité soit incompatible avec la vertu, du moins distinguez . . .

Je ne diſtingue rien, repartit-il, tous les hommes ſont mauvais, donc je puis tous les attaquer en bonne conſcience. Vous ne l'avez pas délicate, dis-je, à ce qu'il paroît. Et qui me nourriroit, reprit l'autre? quand j'ai faim, de quoi vivrai-je? car enfin de nos jours il faut faire figure, ou l'on eſt mépriſé; perſonne ne paye mon ſilence, mais on paye chèrement mes ouvrages, & je ne travaille que ſur le cœur de l'homme. Quelle chute, m'écriai-je, pour un ſouverain ſi deſpotique, pour ce cenſeur ſi craint & ſi redouté, pour ce juge ſuprême de tous les grands de la terre! Quoi, Créſus au milieu de ſes tréſors eſt à l'aumône! . . . Trève de badinerie, ma royauté ne me nourrit qu'à meſure que j'en fais les fonctions; je ſuis, il eſt vrai, plus abſolu que les rois; ils ſont les eſclaves des lois, ils ne peuvent punir ou récompenſer que ſelon qu'elles le permettent, ils ne peuvent rien pour la gloire, ils ne la donnent ni ne l'ôtent; au lieu que je me rends l'arbitre de l'opinion du public, & que par l'aſcendant que j'ai pris ſur lui, il ſe forme l'idée des perſonnes ſelon que je les lui peins, & de même que les rois je re-

çois des subsides que la méchanceté des uns me paye pour révéler la turpitude des autres; cela fait que je taxe les seigneurs & les princes, ils sont mes esclaves, je vends leur nom plus ou moins cher, selon que je trouve des difficultés à ravaler leur mérite; je mets à contribution la haine & l'envie; je ne me borne pas aux particuliers, le trône n'a rien qui m'effraye; tel que vous me voyez, sans trésors & sans troupes, je déclare la guerre aux *rois* & les attaque, quelque puissans qu'ils soient. En vérité vous risquez beaucoup, lui dis-je; la guerre a ses hasards, & vous pourriez un jour essuyer de ces revers que les plus grands capitaines ont éprouvés, être battu à plate couture. Trève de plaisanterie, reprit-il; ces princes, ces monarques, ne savent pas se servir de mes armes; à peine peuvent-ils signer leur nom; s'ils vouloient se battre à coups de plume, vous verriez beau jeu, leurs écrits seroient rebutés, & l'on ajoute foi aux miens; ce qui me rend redoutable, c'est que je suis le précepteur du public; je dirige ce que je veux qu'il pense. Mais, lui dis-je, les souverains n'auroient pas besoin de

ſe ſervir de la plume .... Tout beau, reprit-il, je crois que vous allez ſur mes briſées. Dieu m'en garde, lui dis je, Monſieur, ſi ce n'eſt peut-être que quelque vertu ne vous ſoit échappée, comme aux corps des ſaints, qui opère ſur moi. Mais pour en revenir à notre ſujet, apprenez-moi, de grâce, comment vous parvenez à décrier ceux ſur leſquels la médiſance n'a point de priſe? N'ai-je pas de l'imagination, repartit mon homme? eſt-il plus difficile de faire une ſatire qu'un roman? qu'en coûte-t-il de compoſer des anecdotes ſecrètes, de fabriquer des hiſtoires qui ayent de la vraiſemblance? car le degré de probabilité qu'on a l'art de donner aux contes qu'on publie, eſt préciſément ce qui les accrédite le plus; & après tout, eſt-il ſi difficile de donner des ridicules aux hommes? Il étoit ſur le point de me révéler tous ſes ſecrets, lorſque je ne pus m'empêcher de lui dire que je me trouvois très-heureux que la fortune ne m'eût pas élevé dans un rang où j'euſſe riſqué de tomber ſous ſes mains, & que je béniſſois le Ciel de ma médiocrité, qui ne me rendoit pas aſſez important pour être produit par lui aux yeux

du public. Je ne puis vous diſſimuler, ajoutai-je, qu'en votre place je craindrois ces hommes puiſſans qui ont les bras ſi longs, qu'ils atteignent partout, d'autant plus que comme vous affectez un gouvernement tyrannique, il me paroît que vous vous préparez la deſtinée des tyrans. Sur quoi notre perſonnage entra dans un héroïque & noble enthouſiaſme, & me fit ſentir qu'il n'y avoit rien de plus illuſtre, ni de plus courageux que de risquer les entrepriſes hardies, que l'on ne payoit point les perſonnes qui marchent dans les rues, mais bien celles qui danſent ſur la corde, & que ce n'étoit qu'en formant des projets difficiles & haſardeux que l'on faiſoit paſſer ſon nom à l'immortalité; il m'étala avec faſte les ſentimens de fermeté & de conſtance de ſon ame; oui, ajouta-t-il, je m'expoſerois gaiement au plus cruel martyre pour ſoutenir mon indépendance, ma liberté, mes droits, & la ſatisfaction intérieure que je trouve à gloſer ſur toute la terre. C'eſt bien dommage, lui dis-je, que vous ne ſoyez pas venu au monde durant les premiers ſiècles de l'Égliſe; votre nom auroit éclaté durant les perſécutions, il ſeroit à préſent dans la

légende, & ſans doute que votre fête feroit chômée; mais je crains bien qu'il n'en arrive tout autrement que vous ne penſez, & qu'après avoir un temps ſervi d'inſtrument aux vengeances ſourdes d'illuſtres envieux, vous ne finiſſiez tragiquement, ſans gagner pour votre nom la célébrité que vous attendez. Il alloit me répondre, lorsque quelqu'un qui avoit entendu la fin de notre converſation, s'approcha de nous, & s'aviſa de lui conter ſèchement & avec aſſez d'indiſcrétion la fameuſe hiſtoire de la cage de fer, où, dit-on, Louis XIV fit enfermer un déclamateur de ce genre qui avoit exercé ſon talent contre ce prince. Notre homme dit qu'il régnoit toutes les années des fièvres malignes au printemps, mais que tout le monde n'en mouroit pas; que les grands ne connoiſſoient point la valeur des bons mots, que ce ſiècle étoit très-difficile, & qu'il le devenoit toujours davantage, que l'on faiſoit trop peu de cas du mérite & des talens. Mais je m'apperçus que depuis l'hiſtoire de la cage de fer il avoit changé de phyſionomie; en effet il devint rêveur & taciturne. Comme je le vis

ſi ſombre, je le quittai & l'abandonnai à ſes triſtes réflexions. Ne peut-on pas conclure de tout cela, que quand même la méchanceté étoufferoit les remords, elle n'eſt jamais ſans appréhenſions cruelles, & qu'une vie vertueuſe eſt la ſeule tranquille.

DISCOURS
SUR
LA GUERRE.

Ament, potent; ubi adolescentiam habuere, ibi senectutem agant: in conviviis dediti ventri, & turpissimæ parti corporis, sudorem, pulverem, & alia talia relinquant nobis.
SALLUST. de bell. JUGURTH.

Avertissement.

*Il a paru depuis peu un ouvrage sous le titre d'*Éloge de la Guerre. *L'auteur, qui avoit rassemblé quelques idées sur cette matière qu'il vouloit travailler avec soin, fut fort surpris de les voir imprimées, même avec la plus grande inexactitude: il se flatte qu'on lui permettra de publier son ouvrage sur le plan qu'il s'étoit formé. Il y a conservé les mêmes pensées qui se trouvoient dans celui qui a paru.*

Enchaînés par les paſſions, les mortels ignorent tout bonheur que ces maîtres ſévères & flatteurs ne leur ont pas permis d'appercevoir. Eſclaves dès le berceau, ils n'ont d'idées que celles qui leur parviennent par ces tyrans qui oppriment toutes les impreſſions que la raiſon pourroit faire ſur le cœur de l'homme. La vérité même n'y trouve d'entrée qu'en flattant les paſſions, & en les ſurprenant, couverte du voile de la fable, ou parée de la pompe d'une éloquence ſublime. Cependant, lors même qu'elle croit s'être frayé un chemin pour entrer au cœur & dans l'eſprit, elle trouve des ennemis bien redoutables encore à combattre. Car, comme le monſtre qui gardoit la toiſon, fit renaître de nouveaux défenſeurs contre Jaſon, à meſure qu'il croyoit l'avoir vaincu; de même auſſi les préjugés, enfans de la douce illuſion, s'érigent en nouveaux défenſeurs des paſſions à demi-vaincues. C'eſt ſous leur ombre, & couvertes de leur bouclier, que les paſſions ſe raniment & reprennent de nouvelles forces; & que ſe ſoutenant mutuellement, elles oppoſent à la vérité des obſtacles presque

inſur-

insurmontables: telle qu'une blessure, qui, loin d'abattre, ranime la fureur d'une bête féroce. Ce sont donc ces deux espèces d'ennemis, vieillis dans leurs travaux, mais qui malheureusement, loin de sentir la décrépitude, semblent s'affermir, à mesure que ceux qu'ils dominent, se trouvent appesantis sous le poids des années, qu'il faut combattre; tâche digne d'un être pensant, mais difficile à remplir! Il n'est pas aisé, je crois, d'abattre un ennemi vigilant & brave, armé des foudres de Mars, près d'être lancés; mais il n'est pas moins difficile de faire revenir les mortels des erreurs dans lesquelles les passions & les préjugés les ont entraînés. Car au moment que l'homme commence à sentir son existence, on est pressé de plier cette jeune ame à des idées absolument contraires au bon sens; & plus l'homme avance en âge, plus on nourrit ces préjugés qui, soutenus par le charme & la douceur qu'ils donnent aux passions, entraînent l'homme dans un abyme de faux raisonnemens, dont il ne peut se tirer qu'avec peine, & qui le font agir en conformité. D'où il arrive qu'il n'examine ses devoirs & toutes les actions de sa vie, que selon qu'elles flattent son goût ou qu'el-

les y répugnent, ou ſelon qu'elles correſpondent avec ſes préjugés. Ariſte eſt donc diſcret, puisqu'il aime à jouer l'homme d'importance. Lyſippe ſera généreux, pour entendre faire ſes éloges par ces malheureux ſur qui il répand ſes bienfaits mercenaires. Théophile, trop commode pour commettre un crime, ſe croira un ſaint; tandis qu'Ariſtippe ſe moque de ſon créateur & de ſes lois, parce qu'elles le reſtreignent trop dans ſon penchant immodéré pour les plaiſirs. De même, Céſar aime la guerre, parce qu'elle flatte ſa vanité, & Calpurnius *), parce qu'elle remplit ſa bourſe; un pauvre campagnard la déteſte, parce qu'elle ruine ſa campagne, & un pédant qui ne décide que ſur les apparences, & ſur quelques ſentences ſcolaſtiques appriſes par cœur & mal compriſes, vomit feu & flamme au ſeul nom de *guerre*. Ce tableau ſuffit pour faire voir que l'un agit ſelon ſes paſſions, & l'autre ſelon ſes préjugés; & qu'ils ſe trompent tous, tant qu'ils ne regardent les actions humaines que ſous ce ſeul point de vue. Il feroit trop long, & d'ailleurs ce n'eſt point mon but, de m'arrêter aux différens écarts de la raiſon humai-

*) Premier Conſul qui commanda contre Jugurtha.

ne; j'ai choisi la guerre pour la matière de ce discours, ne trouvant, hélas! que trop de fausses idées dont le gros du monde est rempli à son sujet.

Quoique la Nature avare ne m'ait point doué du sublime de Cicéron, ou de la naïveté de la Fontaine, je me flatte néanmoins de parvenir à mon but, me fondant sur la force de la vérité toute simple, laquelle, quelque mal énoncée qu'elle soit, ne change point de nature; & j'espère pouvoir faire adopter aux uns le métier de la guerre pour des raisons plus louables que la vanité, ou le vil intérêt, & faire moins haïr la guerre à ceux qui décident sans raison contre elle.

Il ne sera pas nécessaire, je crois, de prouver combien sont méprisables toutes les actions humaines qui n'ont pour premier mobile que la vanité, ou l'intérêt. Tout homme gouverné par l'une ou l'autre de ces passions, sera incapable d'aucune bonne action, à moins qu'elle n'ait pour but le contentement de sa passion favorite. César fit à la vérité de grandes actions qui l'ont rendu digne de l'immortalité dont il jouit; mais par ce fonds de vanité qui est presque insurmontable dans celui qui le posséde, il les a pour la moitié obscurcies; de sorte qu'on

blâmera toujours l'acteur, pendant qu'on approuvera ses actions. L'envie de délivrer sa patrie du joug de Pompée, fut un désir louable; mais hélas! combien ne perd-il pas de sa beauté, si l'on envisage César comme tyran du peuple romain, ne le délivrant que pour être en état de le mieux opprimer; ainsi que la suite de ses actions l'a prouvé: de sorte qu'on peut dire presque avec certitude qu'il auroit laissé Pompée tranquille, quoiqu'injuste possesseur du pouvoir suprême, s'il n'avoit cru trouver ses avantages en l'empêchant de parvenir à ce but. Alexandre éblouit par les actions brillantes de sa vie; il fait bien plus, il s'acquiert le surnom de grand. Mais que devient-il, si l'on considère qu'il n'a répandu tant de sang que pour contenter son caprice, & qu'il a fait massacrer tant de braves Grecs comme victimes de sa vanité, pour opprimer des princes & des peuples innocens, qui ne faisoient que défendre la juste possession des pays que leurs aïeux leur avoient laissés? Comment! Les hommes ne seroient-ils créés que pour contenter la vanité d'un seul d'entr'eux? Non, non; le sang humain est trop beau pour être versé à chaque instant, & pour ne satisfaire que l'envie

de s'agrandir d'un prince fauſſement ambitieux. Il n'y a que la néceſſité qui juſtifie un pareil procédé; & elle ne ſe trouve que quand un ennemi injuſte veut faire des efforts pour opprimer un peuple innocent, & attaquer un prince qui ne l'a offenſé en rien. Cependant, quelque blâmables que ſoient ces génies remplis d'une fauſſe idée de la gloire, on ne doit point héſiter de les préférer à ces ames rampantes, qui ne déſirent la guerre, ou qui ne la font, que pour s'enrichir. Il n'exiſte point de crime plus abominable & qui révolte tant la nature humaine, Ciel! quelle cruauté que de faire égorger tant de membres reſpectables d'un État & de la patrie pour s'amaſſer un tréſor! Comment eſt-il poſſible que de telles ames ſoient l'ouvrage de la Nature? Elles devroient être retranchées du nombre des vivans de la façon la plus affreuſe: mais la Nature dédaigne ces monſtres, & les a en horreur. Même le prix de leurs baſſeſſes crie vengeance au nom des malheureux qu'ils ont ſacrifiés à leur avidité inſatiable. L'or & l'argent qu'ils ont amaſſé par leurs cruautés répète la noirceur de leur crime; & les plaiſirs qu'ils prétendent en retirer, doivent ſe changer en un

poiſon rongeant qui y mêle la plus affreuſe amertume, pour anéantir ces êtres qui, dépouillant la nature humaine, ne ſont dignes que d'être comparés aux bêtes féroces. Oui, je le dis hardiment, & le dis en me fondant ſur la juſtice de ma cauſe, que quiconque embraſſe le métier de la guerre dans ces horribles deſſeins, ou pour contenter ſa vanité, ou pour amaſſer des *tréſors*, doit être rayé de la liſte des humains, & ne mérite que le plus ſouverain mépris, étant l'opprobre de la nature.

Mais, quoique je déclame contre ces eſprits remplis de vanité, je ſupplie chacun de ceux qui voudront faire quelque attention à ce diſcours, de ne point conclure de là que je mépriſe l'ambition, ou l'amour de la gloire. Non, non, bien loin de moi cette injuſtice! Je ſuis trop perſuadé que ces deux qualités ſont des aiguillons qui portent les hommes à l'exécution de leurs devoirs; c'eſt pourquoi il faut les poſſéder, ou bien l'on jouera un triſte & mauvais rôle ſur le théâtre du monde: & je décide hardiment, ſans crainte d'être contredit, que celui qui n'eſt point pouſſé par ces vertus, ne ſera jamais digne de l'immortalité, ne faiſant jamais

des actions qui le distinguent à juste titre du reste des humains. D'ailleurs l'ambition & l'amour de la gloire, quoique souvent confondus avec la vanité, en sont si éloignés, que quiconque possède bien les deux premières qualités, n'aura guères lieu de craindre de tomber dans le défaut d'être vain. Car la vraie ambition consiste dans le désir de se distinguer du reste des humains par des actions vertueuses; & c'est en cela que l'honnête homme met sa gloire, qu'il lui est bien permis d'aimer. Cependant l'ambition & l'amour de la gloire seuls ne doivent point nous porter à faire la guerre; car souvent ils nous entraîneroient insensiblement à en faire d'injustes. Mais, me direz-vous, quels sont donc les motifs qui doivent nous y porter? L'amour de la patrie, chers amis, l'amour du bien public, qui nous portent à sacrifier, avec plaisir, nos biens & notre vie pour le soutien de l'État, & pour le bonheur de nos concitoyens. C'étoient ces nobles ressorts qui faisoient agir ces vertueux Romains, qui, quoiqu'avides de gloire, étoient prêts à la sacrifier, si le salut de la république le demandoit. Ce sont là les ressorts qui doivent faire agir tout homme d'honneur,

& lesquels seuls donnent le poids à ses actions, & le rendent lui-même digne de louanges; au lieu que tant qu'il n'est poussé que par des vues d'intérêt particulier, il fera des actions louables, mais il ne le fera point lui-même: tel qu'une plante médicinale, qui, quoiqu'elle opère de bons effets, ne laisse pas d'être désagréable en elle-même. Cependant, quelque clairs & naturels que soient ces raisonnemens, la plupart de ceux qui embrassent le métier des armes, n'ont rien moins que ce but en vue. Il est honteux pour la nature humaine qu'elle puisse se démentir jusqu'à ce point; & il est triste de voir que tant de malheureux s'égorgent entr'eux, gouvernés par des principes si indignes de tout être doué d'une ame raisonnable. Ce sont malheureusement aussi ces mêmes principes, qui étant les plus communs, fixent l'attention de ceux qui sans raisonner détestent la guerre, & la regardent comme le plus horrible des malheurs qui pourroient exister, & comme le métier le plus méprisable de tous ceux qu'on pourroit embrasser. Ne fondant leur preuve que sur les malheurs qui sont causés par la guerre, ils prétendent qu'il n'y a rien de plus dé-

testable qu'elle, & de plus blâmable que ceux qui la font.

Je conviens que si l'on ne fait attention qu'aux effets malheureux que la guerre occasionne, la nature humaine ne peut que s'en effrayer. Les membres épars sur un champ de bataille, la fureur d'un soldat féroce qui se baigne dans le sang de son ennemi, des veuves abandonnées, des orphelins sans secours, une ville en flamme, les cris des tristes habitans, chassés de leur demeure, ce sont des objets qui doivent faire frémir d'horreur, & pénétrer de douleur toute ame sensible. Mais est-ce là la guerre? Ce sont les tristes suites qui l'accompagnent, il est vrai; mais, quelque cruelles qu'elles soient, elles ne doivent pas empêcher, si la nécessité le requiert, d'avoir recours aux armes. La guerre même, loin d'être un carnage & un objet qui fait frémir, n'est que la juste défense de l'oppressé contre un injuste oppresseur; elle est la vengeresse de la foi trahie; c'est le moment où une partie des sujets hasarde de perdre la vie pour le repos de leurs concitoyens, pour le soutien de l'État, & pour les avantages de leur maître. Car telles doivent être les raisons qui

nous portent à faire la guerre : dès qu'elle n'a point ces principes pour base, elle ne devient qu'un carnage ; & au lieu d'être respectable, tout mortel doit la regarder avec horreur. Mais aussi, dès qu'elle n'est que la juste défense d'un peuple menacé de la tyrannie de son voisin, il n'y a rien de si innocent que la voie des armes, & même rien de plus louable que l'envie de parvenir à ce but. Les malheurs mêmes qui l'accompagnent, se font moins sentir, parce qu'ils en font éviter de plus grands encore, qui seroient inévitables. Les larmes de quelques veuves nous paroîtront inutiles, si nous considérons que par la mort de ceux qu'elles pleurent, tout un État a été sauvé : une ville en flamme, les membres épars sur un champ de bataille, enfin tous ces objets, quoique toujours tristes, n'offrent plus un aspect hideux, si l'on voit que par eux tant de monde a été sauvé, & l'innocent protégé contre les insultes de son ennemi. Un héros qui d'ailleurs, comme instrument de tous ces malheurs, devroit être l'objet de la haine publique, ne nous paroît alors qu'un ange tutelaire, envoyé par le Ciel pour délivrer les opprimés, & pour rendre les peuples heureux ;

Quelque bien fondés que ſoient ces raiſonnemens, ils ne ſuffiſent cependant point encore pour faire reſpecter la guerre par ceux qui la déteſtent, & ne les empêchent point de faire encore une objection contre elle, qui paroît avoir une ombre de vérité, mais qui la perd bientôt, ſi l'on y fixe un peu ſon attention. Ils prétendent que la guerre invite aux crimes, les favoriſe & les nourrit. J'avoue qu'il feroit ridicule de ſoutenir qu'on n'en commet point pendant qu'elle ſe fait; car rien n'eſt plus certain. Mais il me ſera permis de demander, ſi l'on en commet moins pendant la paix? J'en doute; car tout homme qui eſt capable d'indignités & de crimes, ſaura certainement profiter des occaſions que la paix lui fournit pour les exécuter, tout comme de celles qu'il trouve dans la guerre: la ſeule différence conſiſte dans ce petit point, que, dans le premier cas, il cache & peut cacher ſes crimes, au lieu que dans l'autre, ils paroiſſent plus aiſément au jour, par conſéquent ils frappent davantage le public, qui conclut hardiment que la guerre en eſt la cauſe. Puis, voyant plus de crimes qu'à l'ordinaire commis dans ce coin de la terre où elle ſe fait, il ne

doute plus que ce ne soit la guerre qui y ait porté ces misérables. Quelle erreur! Ceux qui font la guerre, sont-ce d'autres gens que ceux qui vivoient déjà avant qu'on la fît, & avoient-ils moins de mauvais penchans? Non, sans doute; ils auroient, sans contredit, commis tout autant de crimes dans les différens lieux de leur demeure, qu'ils l'ont fait pendant la guerre; mais ces crimes n'auroient pas tant paru aux yeux du public, puisqu'ils ne se faisoient que secrètement, & par une ou deux personnes, au lieu que pendant la guerre, où la nécessité oblige de ramasser de tous côtés des gens de toute espèce, ces misérables font un corps, & commettent, joints ensemble, ce qu'ils n'auroient fait d'ailleurs que séparément. Pour prouver ce que j'avance, je n'ai qu'à en appeler aux habitans de tout endroit du monde, qui conviendront généralement qu'il n'y a point de jour où ils n'entendent parler d'un meurtre, d'un vol, & de tant d'autres crimes; car il est certain que personne ne fera des félonies pendant la guerre, qui ne soit naturellement fourbe, & qui n'ait déjà dressé sa conscience à ne plus rien sentir, ou du moins à se taire en cas qu'elle fût encore trop délicate.

D'ailleurs, la discipline militaire retient encore ces vagabonds à l'égard d'un nombre de crimes qu'ils ne manqueroient point d'exécuter, s'ils avoient leur liberté. Mais enfin, suppofons que la guerre occafionne bien des crimes, je crois cependant que le bien qui réfulte d'une guerre jufte & fondée fur la droiture, répare tout le mal occafionné par elle. Non, non: toutes ces objections ingénieufes qu'on fait contre la guerre, ne font rien moins que fondées. On en fera pleinement convaincu, fi l'on veut faire quelque attention aux raifonnemens qu'on vient d'entendre. Mais je crois qu'on fera bien étonné encore, fi je prouve que la guerre peut avoir des avantages pour la focieté. Il eft connu que toute chofe, & que même le mal, a fon bien; il eft donc indubitable auffi que la guerre doit avoir le fien, comme toute autre action humaine. Cependant l'avantage qu'elle peut avoir pour la fociété, ne donne point encore le droit de la commencer à chaque inftant; mais du moins prouvera-t-il que la guerre n'eft point fi déteftable qu'on la fait, & qu'outre qu'elle défend l'innocent, elle a encore des parties qui la rendent eftimable & louable.

On peut d'abord regarder comme telle l'influence que l'étude de son art a eue sur d'autres sciences, comme sur la mécanique & sur la physique, qui ont été sans contredit perfectionnées par la nécessité où l'on s'est trouvé de les employer dans la guerre, & par les expériences qu'on a eu lieu d'y faire, & auxquelles les différens effets de la poudre, des bombes, &c. ont donné lieu. D'ailleurs Archimède, ce célébre mathématicien, l'inventeur, pour ainsi dire, de cet art, n'en trouva les principes que dans les travaux militaires; ce qui le mena plus loin, & lui fit frayer enfin le chemin à ses successeurs dans cet art, qui, trouvant déjà le fondement jeté, n'avoient qu'à ajouter ce qui manquoit encore à la perfection de cet art si utile à la société humaine. Déjà d'autres avant moi ont reconnu l'utilité de l'étude de l'art de la guerre pour l'État. Cicéron même dit, dans un endroit de ses ouvrages, que *l'étude de l'art de la guerre préside à toutes les autres; que la patrie, la liberté, les citoyens & les rois même, ne sont soutenus que par la protection des vertus militaires; & que c'est sous leur tutelle qu'ils croissent & s'affermissent.* Ces paroles sont si vraies, que

je crois que personne ne les révoquera en doute. Car quel est l'homme qui n'ait remarqué, en parcourant l'histoire, que tous ceux qui n'ont point étudié cet art, se sont égarés à chaque pas qu'ils ont fait dans la guerre : elle leur tient lieu d'un labyrinthe, & la honte, suite immédiate de l'inapplication qui les y déchire, est aussi indomptable que le Minotaure; au lieu que l'étude de cet art les y fera marcher aussi surement, que Thésée avec le fil d'Ariadne, & leur servira pour vaincre la honte qui les voudroit accabler. D'ailleurs, il n'y a guères aussi de science qui exerce & étende autant l'esprit humain que celle de la guerre; car il est prouvé que celle qui force l'homme à faire le plus d'efforts, pour parvenir à son but, est celle qui étend le plus le génie : & voilà le cas de la science de la guerre; elle demande toujours plusieurs qualités à la fois; au lieu que les autres n'en requièrent qu'une seule. Aussi n'y en a-t-il aucune autre qui ait produit des César, des Scipion, des Annibal, des Turenne, & des Eugène. Elles ont à la vérité en revanche un Platon; mais nous ne connoissons de lui que l'assiduité dans la recherche de la vérité; de même qu'un

Démosthène ne brille que par son éloquence, un Socrate, & un Sénèque par leur fermeté, & un Locke par la justesse de son raisonnement. Mais toutes ces qualités, quoiqu'étant sans contredit très-grandes, ne se trouvoient pourtant pour l'ordinaire que seules dans ceux qui les possédoient: ou du moins la science qu'ils exerçoient, n'en demandoit pas davantage: au lieu que les héros que je viens de nommer, rassembloient en eux seuls tant de grandes parties qui les distingueront toujours du reste des humains. Car il est certain que, pour être bon général, il ne faut point se contenter d'un talent, mais il faut tâcher d'en acquérir plusieurs. D'abord, il faut du courage. L'activité est absolument nécessaire; sans quoi on laissera échapper les plus belles occasions de se rendre utile à l'État, son salut dépendant souvent dans la guerre d'un seul moment. Ici il faut de la promptitude comme suite naturelle de l'activité: là de la prudence pour restreindre ces deux dernières qualités, qui, si elles n'étoient modérées par celle-ci, feroient faire des extravagances, & deviendroient dangereuses au lieu d'être utiles. Ici de la présence d'esprit, sans quoi il ne fera jamais rien au monde

qui

qui ſoit digne d'être remarqué, & au premier cas inattendu qui lui ſurviendra, & qui l'obligera à changer de deſſeins, il ſera dérouté, il perdra le fil de ſes raiſonnemens, il gliſſera, il tombera, il entraînera dans ſa chute toute l'armée, que-dis-je? tout l'État; là un ſang froid mêlé de la plus fine vivacité; & à chaque pas qu'il fait dans la guerre, il doit raſſembler toutes ces qualités, & ne manquer d'aucune. Je ne crois point qu'on puiſſe me nommer quelque métier, ou quelque ſcience, où l'on ait jamais beſoin de pratiquer ſi fréquemment tous ces talens en un même moment: car, dans toutes les autres occupations de la vie humaine, on a le temps de réfléchir, & de prendre ſon parti après une mûre délibération; au lieu que dans la guerre il arrive à chaque inſtant des événemens qui dérangent tous nos projets, & nous forcent de prendre ſur le champ un autre parti, nous menaçant de la plus grande honte, ſi nous ne choiſiſſons le meilleur. Cela prouve aſſez, je penſe, que la ſcience de la guerre exerce, plus que toute autre, l'eſprit de l'homme. Auſſi tout ſujet qui l'aura bien étudiée & bien pratiquée, pourra encore être utile à l'État de bien d'autres

façons qu'en combattant ſimplement pour lui, puisque ſon eſprit eſt accoutumé à digérer ſes idées, à prévoir les événemens, & à chercher des moyens pour les diriger, & empêcher les mauvaiſes ſuites qu'ils devroient avoir naturellement.

Outre cet avantage que la guerre peut avoir pour la ſociété, elle a encore celui de nourrir une infinité de gens qui ſe trouveroient d'ailleurs ſans pain; car d'abord, il n'y a presque point de métier ſur lequel elle n'ait ſon influence, ce que l'expérience journalière nous confirme, & qu'il ſeroit trop ennuyeux de détailler. Enſuite, combien de gens ſont entretenus en ſe faiſant ſoldats, qui ſans ce métier ne ſauroient quel parti embraſſer, & périroient de faim? au lieu que de cette manière ils trouvent le moyen de ſe nourrir du moins honnêtement, & de ne point être un fardeau pour l'État; & ceux qui gouvernent les peuples, trouvent celui d'employer pour ſon bien des fainéans, & ſouvent des vauriens, qui en troubleroient le repos, s'ils n'avoient point d'occupations, & s'il n'étoient ſoumis à la ſévérité des lois; au lieu que par la diſcipline militaire on les retient, pour ainſi

dire, dans des chaînes qui les empêchent de troubler l'État, & on les porte à contribuer à son salut & à son repos malgré leur inclination naturelle. On me répondra sans doute que nos ancêtres n'avoient jamais de soldats pendant la paix, & que cependant ils vivoient en repos, & avoient trouvé moyen de se nourrir. Je ne disconviens pas du premier point, car il est connu; mais pour le second, je n'ai qu'à nommer les Vandales, les Pictes, les Celtes, les Saxons, & tant d'autres nations, qui prouveront le contraire; car ils se traînoient d'une province à l'autre, ravageant la première qui leur tomboit entre les mains; ce qui confirme que le métier des armes est une ressource certaine pour l'État, qu'il garantit des incursions de ses voisins, & des troubles intérieurs auxquels il est d'ailleurs sans cesse exposé.

La noblesse même ne sauroit quel métier embrasser, si celui des armes n'existoit point: elle se verroit réduite à travailler comme un simple paysan; ou bien, si elle étoit assez riche pour n'avoir pas besoin de travailler elle-même, elle vivroit dans la fainéantise, ne s'occupant absolument de rien de solide; caractère indigne de tout être rai-

fonnable, & doué d'une ame capable de quelque finesse de sentiment. Elle n'aspireroit qu'à contenter ses caprices, & n'emploieroit son argent & son temps qu'à s'abandonner au luxe & à la volupté, les vices les plus dangereux pour l'État, lorsqu'ils prennent le dessus. Mais heureusement la guerre en corrige aussi; ce qu'on doit hardiment compter parmi les avantages qu'elle peut avoir pour la société. Car il est certain que tant que les armes sont le plus estimées, & qu'on ne pense qu'à plier son génie de ce côté, le luxe ne prend jamais le dessus, mais se trouve négligé & bientôt entièrement abandonné; au lieu que dès qu'un peuple n'a de longtemps fait la guerre, il s'adonne à cette passion si dangereuse pour l'État; de sorte qu'on ne croit voir que des filles gâtées, là où l'on voyoit autrefois des hommes d'un caractère & d'une fermeté mâle. D'ailleurs, le bruit des armes ne laisse point le temps aux esprits qui auroient naturellement quelque penchant pour le luxe, de s'y abandonner entièrement; de sorte qu'on pourra être persuadé que jamais il ne s'introduira dans un État où l'on respecte le militaire, & où l'on tient toujours les peuples dans cette idée,

qu'à tout moment ils pourront être dans le cas de se voir obligés de faire la guerre. Cette idée les soutient dans l'industrie, & les tient en action; au lieu que, dès qu'ils se croient ensevelis dans une paix profonde, ils ne s'abandonnent qu'à leur goût pour le luxe, auquel la fainéantise succède immédiatement, & bientôt la ruine des particuliers, & enfin peu de temps après celle de tout l'État. L'exemple si souvent cité du peuple romain confirme ce que j'avance: tant qu'il travailloit, qu'il cultivoit le métier des armes, & qu'il faisoit la guerre, il croissoit de jour en jour, & produisit des Scipion, des Émile, un Cincinnatus, un Publicola, & tant d'autres grands génies qui se vouoient entièrement au salut de la république; de sorte qu'en peu de temps cette ville, par dessus les murs de laquelle on pouvoit sauter lors de sa naissance, se vit la maîtresse du monde; mais aussitôt que le luxe y gouverna, il ne parut que des fainéans, ou des esprits inquiets, prêts à troubler l'État, lorsque la jalousie les y portoit & si la république produisit un César, ce ne fut que pour se donner un maître, le génie romain se trouvant trop foible pour pouvoir

gouverner ce peuple par lui-même; & l'on vit tomber la république avec autant & même encore plus de promptitude, qu'elle ne s'étoit agrandie; de forte que, dans nos temps, ce même peuple qui produifit autrefois des hommes fi illuftres, ne produit plus que de malheureux mutilés qui, au lieu de tâcher de reffembler à leurs aïeux, ne font que repréfenter fur des théâtres leurs antéceffeurs, pendant que les fpectateurs devroient rougir, chaque fois qu'ils les voient paroître fur la fcène, de n'être plus capables de former des génies pareils à ceux qui avoient élevé la république à ce haut degré de gloire, qui les rendit fi refpectables à tout l'univers; & au lieu qu'on vit autrefois ce même peuple gouverné par un fénat jufte & prudent, on le voit maintenant en proie à une foule de prêtres, qui le laiffent croupir dans l'ignorance & dans l'inaction, afin d'en pouvoir mieux tirer leurs avantages. Voilà les fuites du mépris des armes; voilà la ruine d'un État, qui s'abandonnant au luxe & à la fainéantife, devient très-méprifable, tandis qu'il ne tenoit qu'à lui d'être fort grand & fort refpectable.

La république de Hollande confirme tout ce que nous avons dit de la république romaine ; car quel fut le ressort qui la porta à ce point d'élévation, dans lequel elle se soutient encore ? Ne fut-ce point la guerre ? C'est elle qui forma l'esprit d'un Prince d'Orange & de tous ces grands hommes qui se mirent pour lors à la tête des affaires. Aussi, tant qu'elle respectera les armes, & qu'elle les nourrira, on pourra dire, sans passer pour prophète, qu'elle se soutiendra, ou rendra sa ruine bien difficile à celui qui voudroit l'entreprendre ; au contraire, dès qu'elle s'abandonnera au luxe, sa chute sera rapide, & l'on verra tous les grands, tous les beaux travaux d'un Prince d'Orange aussi inutiles que ceux de ces illustres Romains qui sacrifioient leurs biens, leur bonheur, leur famille, & enfin tout au bien de la république : car il n'y a certainement pas d'ennemis plus irréconciliables que la guerre & le luxe. Celui-ci, tel que le pavot, assoupit l'esprit de l'homme, au lieu que l'autre le tend, l'élève, & le rend capable de tout entreprendre ; l'un est le chemin du mépris, l'autre celui de l'immortalité ; l'un ruine un État, l'autre le soutient ; enfin l'un est l'ennemi de la ver-

tu, l'autre son appui & son protecteur. Cela paroît à la vérité fort difficile à prouver; cependant je le hasarderai, m'exposant peut-être à me voir contredire; mais sans me laisser convaincre pourtant. Je dis d'abord, que toute chose qui rend un sujet utile à sa patrie, est louable, & que si un sujet remplit tout ce qu'il lui doit, il est vertueux; il est aussi indubitable, que le métier de la guerre oblige l'homme à rendre le plus grand service à sa patrie, en lui ordonnant de sacrifier même sa vie, si le bien de l'État le requiert, & le force, pour ainsi dire, à le faire; donc elle encourage la vertu, & y porte les peuples. Elle défend aussi les innocens; car c'est, ainsi que nous l'avons dit, le but dans lequel on doit la faire. Il est donc vrai, sans contradiction, qu'elle protége la vertu, & qu'elle est son appui, puisqu'elle y porte les peuples. Le luxe au contraire ne porte l'homme à aucune vertu, mais émousse en lui tout sentiment, & lui donne une dureté de cœur qui le rend insensible aux malheurs de ses concitoyens, lui présentant des charmes qui l'endorment & le rendent inattentif aux maux de son prochain, lui faisant appercevoir tout in-

fortuné aussi heureux que lui; pendant qu'il meurt de jalousie contre ceux qu'il croit pouvoir encore mieux contenter leurs passions que lui; de sorte qu'il emploie tous les moyens possibles de parvenir au même but, & se contente des plus indignes, si les autres lui sont refusés. Mais la guerre ouvre, même pendant qu'elle se fait, le plus beau champ à toutes les vertus dont un mortel est capable; car à tout moment la fermeté, la miséricorde, la grandeur d'ame, la générosité, la charité, & tant d'autres qualités peuvent y briller, chaque instant nous offrant un objet qui nous donne lieu de suivre une de ces vertus, ainsi que tous ceux qui ont fait la guerre avec quelque jugement, & quelque finesse de sentiment, le pourront attester. D'ailleurs, tant d'exemples célèbres de l'antiquité, ainsi que de nos jours, augmentent la force de cette vérité. Pompée qui dépouille l'esprit de vengeance, & chasse un traître qui par une trahison vouloit mettre en son pouvoir ses deux plus grands ennemis; César généreux envers Arioviste qui le trahit; Alexandre consolant la mère de Darius, & pleurant la mort du fils de son ennemi; Épaminondas refusant des présens qu'il devoit mériter par une

lâcheté; & Scipion qui sacrifie son fils au bien de sa patrie, prouvent suffisamment que la guerre, loin d'endurcir le cœur humain, peut le rendre capable des plus louables actions, & lui en fournit même l'occasion.

C'est encore elle qui relève les talens les plus cachés, & tire du néant des génies heureux, cachés sous la poussière. Un Marius, par exemple, un homme de la lie du peuple, qui n'étant pas même Romain, parvint cependant par ses vertus militaires jusqu'à sept consulats. Sans la guerre peut-être n'auroit-on jamais pensé à lui, peut-être se seroit-il oublié lui-même, & doutant de sa capacité, eût-il manqué de cultiver son génie, ne trouvant aucune occasion où il eût pu croire en avoir besoin un jour; car aucun emploi ne fournit tant d'occasions de se distinguer que la guerre, où le moindre soldat peut faire des actions qui le font connoître par toute l'armée, qui le poussent, & le mettent au plus haut rang; ainsi que les exemples des Rose, Gassion, Fabert, Thoiras, & Lesdiguières nous le prouvent; de même que celui d'un François Sforce qui, de fils de cordonnier qu'il étoit, devint Général d'armée, & de Spinola qui,

pauvre campagnard, se poussa jusqu'aux premiers grades militaires. Sans la guerre tous ces génies se seroient rouillés; Spinola, au lieu de commander à tant de milliers de gens, n'auroit commandé qu'à des choux, & au lieu de la liste de ses victoires, il n'en auroit eu qu'une de ses bestiaux. Je crois que tout le monde sera persuadé qu'il est toujours plus glorieux & plus louable de vaincre les ennemis de sa patrie, & de lui procurer le repos de la paix par ses travaux, que de ne s'amuser toute sa vie qu'à cultiver quelques arpens de terre. Bien loin de blâmer cette occupation, je la loue plutôt, mais je ne la trouve cependant convenable qu'à un génie borné, qui sans cela se trouveroit désœuvré, & ne rendroit aucun service à la patrie; au lieu que de cette façon le prix de ses travaux serviles lui devient du moins utile. Mais, pour un génie un peu plus étendu, cette carrière est trop bornée; il lui faut une occupation digne des talens que la Nature lui a donnés; car la Nature qui, ainsi que l'expérience nous le prouve, n'a rien fait sans raison, ne voudra pas non plus qu'un aussi bel ouvrage que celui d'un heureux génie reste dans l'imperfection & dans l'oubli.

Il est donc certain, que comme le métier de la guerre est celui qui fournit le plus d'occasions pour atteindre ce but, il est aussi sans contredit le plus estimable. Aucun homme à talent ne l'a dédaigné, mais tous s'y sont voués, ou l'ont respecté. Cicéron même, ce grand orateur des Romains, qui gouvernoit toute la république par sa langue, ne se crut digne de monter sur la tribune aux harangues qu'après qu'il fut monté sur les murs de Nole, & ne s'appliqua même à l'éloquence que lorsque l'ennemi de la paix, ainsi qu'il le dit lui-même, l'empêcha de servir la république par les armes. Oui, encore comme Consul, il se crut heureux de pouvoir chasser les ennemis des Romains dans un fleuve, déjà célèbre par la victoire qu'Alexandre y avoit remportée *); faisant voir par là qu'il lui paroissoit encore plus beau de servir la république par ses actions, que de l'y encourager seulement par des discours; ainsi qu'il le dit lui-même dans son Dialogue de l'Orateur **). Il n'y a point de roi non plus, qui l'ait été du

*) Il gagna une petite bataille près de l'Issus.

**) *Quis enim est, qui si clarorum hominum scientiam, rerum gestarum vel utilitate, vel magnitudine, metiri velit, non anteponat oratori imperatorem.* Cicer. Dial. de Orat. Lib. I.

moins vraiment, (car le reſte n'eſt qu'une foule de fantômes de rois,) qui ait dédaigné de ſe mettre à la tête de ſes armées, & de reſpecter & de diſtinguer ceux qui ſe vouent à ce métier. Cela doit porter tout ſujet en général, & particulièrement tout homme diſtingué par ſa naiſſance, à s'y vouer, ce métier ſeul étant celui qui le rend digne des avantages que la Nature lui avoit donnés, avant qu'il les eût pu mériter, mais certainement auſſi dans le deſſein de l'encourager à ſe diſtinguer par ſes talens, ſi elle l'a diſtingué par la naiſſance; lui faiſant d'ailleurs trop bien comprendre, que ſans talens & ſans vertus, les grands ne ſont pas plus, ſont même beaucoup moins que les derniers des hommes. Ils ne doivent donc point s'imaginer que c'eſt remplir leur deſtinée que de paſſer leur vie dans l'antichambre d'un miniſtre favori, pour obtenir un titre qui les exclue de tout devoir d'un bon citoyen, & qui leur procure la liberté de vivre comme s'ils ne vivoient point, de croupir dans l'ignorance, & d'ignorer qu'ils exiſtent. Ces fainéans paſſent, ainſi que Salluſte le dit, leur vie en voyageurs, & n'oſent voir ſur leur tombeau que cette honteuſe épitaphe : *Alci-*

dor naquit, prit femme, fit quelques enfans, & rien de plus; & mourut aussi sage & aussi utile à sa patrie, qu'il le fut le premier jour de sa naissance. O honte pour la nature humaine de produire de pareils rebuts de son être! O encouragement pour tout homme à tâcher de s'arracher de cette classe indigne de mortels! Non, non, chers amis, ne suivons point ces honteux exemples. Suivons plûtot les traces des Turenne, des Condé & de tous ces génies illustres qui sont l'ornement du genre humain. Courons où la gloire nous appelle, & puis ceints des lauriers qu'elle nous présente, montons au temple de l'immortalité, pour y jouir des fruits de nos travaux.

ESSAI

SUR

L'AMOUR PROPRE

ENVISAGÉ

COMME

PRINCIPE DE MORALE. *)

La vertu est le lien le plus ferme de la société, & la source de la tranquillité publique: sans elle les hommes, semblables aux bêtes féroces, seroient plus sanguinaires que les lions, plus cruels & plus perfides que les tigres; ou des espèces de monstres dont il faudroit éviter la fréquentation.

Ce fut pour adoucir des mœurs aussi barbares que les législateurs promulguèrent des lois, que les sages enseignèrent la morale, & en démontrant les avantages de la vertu, firent connoître le prix qu'il falloit y attacher.

*) Discours prononcé à l'assemblée ordinaire de l'académie royale des sciences & belles lettres de Prusse, le jeudi 11 Janvier 1770.

Les sectes des philosophes, chez les nations orientales ainsi que chez les Grecs, en s'accordant en général sur le fond de la doctrine, ne différoient proprement que par les motifs que chacune d'elles adoptoit pour déterminer ses disciples à mener une vie vertueuse. Les stoïciens, selon leurs principes, insistoient sur la beauté inhérente à la vertu; d'où ils concluoient qu'il falloit l'aimer pour elle-même, & plaçoient le souverain bonheur de l'homme dans sa possession inaltérable. Les platoniciens disoient que c'étoit approcher des dieux immortels, que c'étoit leur ressembler que de pratiquer les vertus à leur exemple. Les épicuriens attribuoient une volupté supérieure à l'accomplissement des devoirs moraux: leurs principes bien entendus trouvoient dans la jouissance de la vertu la plus pure le sentiment d'un délice & d'une félicité ineffable. Moyse, pour encourager ses Juifs à des actions bonnes & louables, leur annonça des bénédictions ou des peines temporelles. La religion chrétienne, qui s'éleva sur les ruines de la judaïque, atterra les crimes par des punitions éternelles, & encouragea à la vertu par l'espérance d'une béatitude infinie: non contente de

ces

ces resforts, se proposant d'atteindre au dernier degré de perfection possible, elle prétendit que l'amour de Dieu devoit seul servir de principe aux bonnes actions des hommes, quand même il n'y auroit ni peines ni récompenses à attendre dans une autre vie.

Nous devons convenir que les sectes des philosophes ont formé des hommes du plus grand mérite: nous convenons de même que du sein du christianisme il est sorti des ames pures & remplies de sainteté. Néanmoins par une suite du relâchement des philosophes & des théologiens, & par la perversité du cœur humain, il est arrivé que ces différens motifs d'encouragement à la vertu n'ont pas continué de produire les bons effets auxquels on s'attendoit. Combien de philosophes qui ne l'étoient que de nom chez les païens! il n'y a qu'à jeter les yeux sur Lucien pour se convaincre du peu de réputation où ils étoient de son temps. Que de chrétiens qui dégénérèrent, & qui corrompirent l'ancienne pureté des mœurs! La cupidité, l'ambition, le fanatisme remplirent des cœurs qui faisoient profession de renoncer au monde, & pervertirent ce que la simple vertu avoit établi. De

je, préſentoit à l'eſprit des idées ſi abſtraites, qu'il auroit fallu changer chaque catéchumène en métaphyſicien pour les concevoir, & ne choiſir que des hommes nés avec une imagination forte pour s'en pénétrer : peu d'hommes ſont nés avec des têtes ainſi organiſées. L'expérience prouve que chez le vulgaire l'objet préſent l'emporte, parce qu'il frappe ſes ſens, ſur l'objet éloigné, qui l'affecte plus foiblement ; & par conſéquent les biens de ce monde, à la jouiſſance deſquels il touche, auront ſans contredit la préférence ſur des biens imaginaires, dont il ſe repréſente confuſément la poſſeſſion dans une perſpective éloignée. Mais que dirons-nous des motifs qu'on tire de l'amour de Dieu pour rendre l'homme vertueux ? de cet amour que les quiétiſtes exigent dégagé des craintes de l'enfer & des eſpérances du paradis ? Cet amour eſt-il dans la poſſibilité des choſes ? Le fini ne peut concevoir l'infini ; par conſéquent nous ne pouvons nous former aucune idée exacte de la Divinité : nous pouvons nous convaincre en général de ſon exiſtence, & voilà tout. Comment exiger d'une ame agreſte qu'elle aime un être qu'elle ne peut connoître en aucune façon ? Contentons-nous

d'adorer dans le ſilence, & de borner les mouvemens de nos cœurs aux ſentimens d'une profonde reconnoiſſance pour l'être des êtres, en qui & par lequel tous les êtres exiſtent.

Plus on examine cette matière, plus on la diſcute, & plus il paroît évident qu'il faudroit employer un principe plus général & plus ſimple pour rendre les hommes vertueux. Ceux qui ſe ſont appliqués à la connoiſſance du cœur humain, auront ſans doute découvert le reſſort qu'il faudroit mettre en jeu. Ce reſſort ſi puiſſant, c'eſt l'amour propre, ce gardien de notre conſervation, cet artiſan de notre bonheur, cette ſource intarriſſable de nos vices & de nos vertus, ce principe caché de toutes les actions des hommes. Il ſe trouve en un degré éminent dans l'homme d'eſprit, & il éclaire le plus ſtupide ſur ſes intérêts. Qu'y a-t-il de plus beau & de plus admirable que de tirer, même d'un principe qui peut mener au vice, la ſource du bien, du bonheur, & de la félicité publique? Cela arriveroit, ſi cette matière étoit maniée par les mains d'un habile philoſophe: il règleroit l'amour propre; il le dirigeroit au bien; il faudroit oppoſer les paſſions aux paſſions; & en dé-

montrant aux hommes que leur intérêt eſt d'être vertueux, il les rendroit tels.

Le Duc de la Rochefoucault, qui en fouillant dans le cœur humain a ſi bien dévoilé ce reſſort de l'amour propre, s'en eſt ſervi pour calomnier nos vertus, dont il n'admet que l'apparence. Je voudrois qu'on employât ce reſſort pour prouver aux hommes que leur véritable intérêt eſt d'être bons citoyens, bons péres, bons amis, en un mot de poſſéder toutes les vertus morales; & comme effectivement cela eſt véritable, il ne feroit pas difficile de les en convaincre.

Pourquoi tâche-t-on de prendre les *hommes* par leur intérêt, quand on veut les engager à ſuivre de certains partis? ſi ce n'eſt que l'intérêt propre eſt de tous les argumens le plus fort & le plus convaincant. Servons-nous donc de ce même argument pour la morale: qu'on repréſente aux hommes les malheurs qu'ils s'attireront par une conduite vicieuſe, & les biens qui ſont inſéparables des bonnes actions *). Lorsque les Crétois maudiſſoient leurs ennemis, ils leur ſouhaitoient de ſe livrer à des paſſions vicieuſes; c'étoit leur ſouhaiter qu'ils ſe précipitaſ-

*) Valère Maxime, Liv. 7. chap. 2.

sent eux-mêmes dans des malheurs & dans l'opprobre. Ces vérités aisées sont susceptibles de démonstration, & se trouvent également à la portée des sages, des gens d'esprit, & de la plus vile populace.

On m'objectera sans doute que mon hypothèse trouvera quelque difficulté à concilier, avec le bonheur que j'attache aux bonnes actions, ces persécutions qu'éprouve la vertu, & ces espèces de prospérités dont jouissent tant d'ames perverses. Cette difficulté est facile à lever, si nous voulons nous borner à n'entendre par le mot de bonheur qu'une parfaite tranquillité de l'ame. Cette tranquillité de l'ame se fonde sur le contentement de nous-mêmes, sur ce que notre conscience nous permet d'applaudir à nos actions, & sur ce que nous n'avons point de reproches à nous faire. Or il est clair que ce sentiment peut exister dans une personne d'ailleurs malheureuse; mais jamais il n'existera dans un cœur barbare & atroce, qui ne peut que se détester lui-même s'il se considère, quelles que soient les prospérités dont il paroît environné.

Nous ne combattons point l'expérience; nous avouons qu'il y a une multitude d'exem-

ples de crimes impunis, & de ſcélérats qui jouiſſent de ces grandeurs que les idiots admirent : mais ces criminels ne craignent-ils pas que le temps ne dévoile enfin cette vérité ſi terrible pour eux, & ne découvre leur opprobre? Et ces monſtres couronnés, un Néron, un Caligula, un Domitien, un Louis XI, les grandeurs vaines dont ils jouiſſoient, les empêchoient-elles d'entendre la voix ſecrète de la conſcience qui les condamnoit, d'être dévorés de remords, & de ſentir ce fouet vengeur qui, quoiqu'inviſible, les déchiroit en les fuſtigeant? Quelle ame peut être tranquille dans une telle ſituation? N'éprouve-t-elle pas plutôt dans cette vie tout ce que les tourmens des enfers peuvent avoir de plus affreux? D'ailleurs c'eſt mal raiſonner que de juger du bonheur des autres par les apparences. Ce bonheur ne peut être évalué que ſur la façon de penſer de celui qui l'éprouve : cette façon de penſer varie ſi fort, que l'un aime la gloire, cet autre des objets de plaiſir; celui-ci s'attache à des bagatelles, celui-là à des choſes qu'on juge importantes; & même les uns dédaignent & mépriſent ce que les autres déſirent ou regardent comme le ſouverain bien.

Il n'y a donc point de regle certaine pour juger de ce qui dépend d'un goût arbitraire & souvent fantasque; d'où il arrive qu'on se récrie souvent sur le bonheur & la prospérité de ceux qui gémissent amèrement en secret du poids de leurs afflictions. Puis donc que ce n'est pas dans des objets extérieurs, ni dans ces fortunes que la scène mouvante du monde produit & détruit tour à tour, que nous pouvons trouver la félicité; il faut la chercher en nous-mêmes. Il n'y en a point d'autre, je le répète, que la tranquillité de l'ame: c'est pourquoi notre intérêt doit nous porter à rechercher un bien aussi précieux; & si les passions le troublent, c'est elles qu'il faut dompter.

Ainsi qu'un État ne sauroit être heureux tandis qu' il est déchiré par une guerre civile, de même l' homme ne sauroit jouir du bonheur lorsque ses passions révoltées combattent l'empire de la raison. Toutes les passions portent avec elles un châtiment qui semble leur être attaché; celles même qui flattent le plus nos sens, n'en sont pas exemptes: chez celles-ci, c'est la ruine de la santé; chez celles-là, ce sont des soins & des inquiétudes renaissantes; ou c'est

le chagrin de ne pas réussir dans des projets vastes que l'on a imaginés; ou c'est le dépit de n'avoir pas toute la considération que l'on croit mériter; ou la rage de ne pouvoir nous venger de ceux qui nous ont outragés; ou le remords d'un ressentiment trop barbare; ou la crainte d'être démasqués après cent fourberies consécutives.

Par exemple, la soif d'amasser des richesses travaille sans cesse l'avare; les moyens lui sont égaux, pourvu qu'il se contente: mais la crainte de voir échapper ce qui lui a coûté tant de peines à ramasser, lui ôte la jouissance de ce qu'il possède. L'ambitieux perd le présent de vue, pour se précipiter aveuglément dans l'avenir; il enfante sans cesse de nouveaux projets; il foule impérieusement à ses pieds tout ce qu'il y a de plus sacré, pour arriver à ses fins; les obstacles qu'il rencontre l'aigrissent & l'irritent; toujours incertain entre la crainte & l'espérance, il est en effet malheureux; & la possession même de ce qu'il désire est accompagnée de satiété & de dégoût. Cet état d'insipidité lui fait naître de nouveaux projets de fortune; & ce bonheur qu'il cherche, il ne le trouve jamais. Faut-il dans

une aussi courte vie former d'aussi longs projets? Le prodigue qui dépense le double de ce qu'il amasse, est comme le tonneau des Danaïdes, qui ne se remplissoit jamais: il en est toujours aux expédiens; & ses nombreux désirs qui multiplient sans cesse ses besoins, font à la fin dégénérer ses vices en crimes. L'amoureux tendre devient le jouet des femmes qui le trompent; l'amoureux volage ne séduit que parce qu'il est parjure; & le débauché perd sa santé en abrégeant ses jours.

Mais l'homme dur, l'injuste, l'ingrat, quels reproches n'ont-ils pas à se faire? Celui qui est dur, cesse d'être homme, parce qu'il ne respecte plus les priviléges de son espèce, & qu'il méconnoît ses frères dans ses semblables; il n'a ni cœur ni entrailles; & n'éprouvant pas la compassion, il renonce en effet à celle qu'on doit avoir pour lui. L'injuste rompt l'accord social; il détruit, autant qu'il est en lui, les lois sous la protection desquelles il existe; il se révolteroit contre l'oppression qu'il auroit à souffrir, pour s'arroger le privilége exclusif d'opprimer ceux qui sont plus foibles que lui: il pèche par une mauvaise logique; ses principes se trouvent en contradiction;

& d'ailleurs les ſentimens d'équité que la Nature a gravés dans tous les cœurs, ne doivent-ils pas ſe ſoulever contre ſes prévarications? Mais le vice le plus abominable de tous, le plus noir, le plus infame, c'eſt l'ingratitude. L'ingrat, inſenſible aux bienfaits, commet un crime de lèſe-majeſté contre la ſociété; parce qu'il corrompt, qu'il empoiſonne, qu'il détruit les douceurs de l'amitié; il ſent les offenſes, il ne ſent pas les ſervices; il met le comble à la perfidie en rendant le mal pour le bien: mais cette ame dénaturée & dégradée de l'humanité agit contre ſes intérêts, parce que tout individu, foible de ſa nature, (quelque élevé qu'il ſoit,) ne peut ſe paſſer du ſecours de ſes ſemblables; & qu'un ingrat, excommunié de la ſociété, s'eſt rendu indigne par ſa férocité d'éprouver déſormais de nouveaux bienfaits. Il faudroit dire ſans ceſſe aux hommes: „Soyez doux & humains, parce „que vous êtes foibles, & que vous avez beſoin „d'aſſiſtance; ſoyez juſtes envers les autres, afin „qu'à votre tour les lois puiſſent vous protéger „contre toute violence étrangère: en un mot „ne faites point à d'autres ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît.“

Je n'entreprends point de détailler dans cette légère esquisse tous les argumens que l'amour propre fournit aux hommes pour vaincre leurs mauvais penchans, & les exciter à mener une vie plus vertueuse: les bornes de ce discours ne permettent pas que cette matière y soit épuisée; je me contente d'avancer que tous ceux qui trouveront de nouveaux motifs propres à réformer les mœurs, rendront un service important à la société, j'ose même dire à la religion.

Rien de plus vrai, de plus évident que l'assertion, que la société ne sauroit subsister ni se maintenir sans la vertu & les bonnes mœurs de ceux qui la composent. Des mœurs dépravées, une effronterie scandaleuse dans le vice, le mépris pour la vertu & pour ceux qui l'honorent, de la mauvaise foi dans le commerce, des parjures, des perfidies, un intérêt particulier qui succède à celui de la patrie, sont les avant-coureurs de la chute des États & de la ruine des empires; parce qu'aussitôt que les idées du bien & du mal sont confondues, il n'y a plus ni blâme ni louange, ni punition ni récompense.

Cet objet si important des mœurs n'intéresse pas moins la religion que l'État. La religion

d'objets: premièrement, c'eſt l'amour de la vie & de ſa propre conſervation; enſuite l'envie d'être heureux, la crainte du blâme & de la honte, le déſir de la conſidération & de la gloire; enfin une paſſion pour tout ce qu'on juge être avantageux: ajoutez-y une horreur pour tout ce qu'on croit nuiſible à ſa conſervation. Il n'y a donc qu'à rectifier le jugement des hommes. Que dois-je rechercher, que dois-je fuir, pour rendre utile & louable cet amour propre, de brut & nuiſible qu'il étoit?

Les exemples du plus grand déſintéreſſement que nous ayons, nous ſont fournis par des principes de l'amour propre. Le dévouement généreux des deux Décius, qui ſacrifièrent volontairement leur propre vie pour procurer la victoire à leur patrie, d'où provenoit-il, ſi ce n'eſt qu'ils eſtimoient moins leur exiſtence que la gloire? Pourquoi Scipion, dans ſa première jeuneſſe, dans cet âge où les paſſions ſont ſi dangereuſes, réſiſte-t-il aux tentations que lui donne la beauté de ſa captive? Pourquoi la rend-il vierge à ſon fiancé, en les comblant tous deux de préſens? Pouvons-nous douter que ce héros n'ait jugé que ſon procédé noble

&

& généreux lui feroit plus d'honneur que s'il avoit brutalement assouvi ses désirs? Il préféroit donc la réputation à la volupté.

Que de traits de vertus, que d'actions à jamais glorieuses ne sont effectivement dues qu'à l'instinct de l'amour propre! Par un sentiment secret & presque imperceptible, les hommes ramènent tout à eux-mêmes; ils se placent dans un centre où aboutissent toutes les lignes de la circonférence. Quelque bien qu'ils fassent, ils en sont eux-mêmes l'objet caché; la sensation la plus vive l'emporte chez eux sur la plus foible; souvent un syllogisme vicieux dont ils ne sentent pas les défauts, les détermine. Il ne faut donc que leur présenter les vrais biens, leur en faire connoître la valeur; & savoir manier leurs passions, en opposant un penchant à l'autre, pour en tirer avantage en faveur de la vertu.

S'agit-il d'arrêter le crime près de se commettre? Vous trouvez le principe réprimant dans la crainte des lois qui le punissent. C'est alors qu'il faut exciter cet amour que chaque homme a pour sa conservation, pour l'opposer aux desseins pervers qui l'exposeront aux plus rigoureux châtimens, à la mort même. Cet

amour de sa conservation peut servir également pour ramener les débauchés dont les débordemens ruinent la santé & abrégent les jours; de même que ceux qui sont sujets aux emportemens de la colère: car il y a des exemples que ces mouvemens ont donné des accès d'épilepsie à ceux qui en étoient violemment agités. La crainte du blâme produit à peu près des effets semblables à ceux de l'amour de sa conservation. Combien de femmes ne doivent leur pudeur à laquelle on applaudit, qu'au désir de conserver leur réputation à l'abri de la médisance? Combien d'hommes ne doivent leur désintéressement qu'à l'appréhension de passer dans le monde, s'ils agissoient autrement, pour des fripons & pour des malheureux? Enfin, manier adroitement les différens ressorts de l'amour propre, ramener tous les avantages des bonnes actions à celui qui en est l'auteur; c'est le moyen de faire de ce ressort du bien & du mal, l'agent principal du mérite & de la vertu.

Je ne puis m'empêcher d'avouer à notre honte qu'on s'apperçoit dans ce siècle d'un refroidissement étrange pour ce qui concerne la réforme du cœur humain & des mœurs. On dit publi-

quement, on imprime même que la morale est aussi ennuyeuse qu'inutile; on soutient que la nature de l'homme est un composé de bien & de mal, que l'on ne change point cet être, que les plus fortes raisons cèdent à la violence des passions, & qu'il faut laisser aller le monde comme il va.

Mais si l'on en usoit ainsi à l'égard de la terre, si on ne la cultivoit pas, elle porteroit sans doute des ronces & des épines; & jamais elle ne donneroit ces abondantes moissons si utiles, & qui nous servent d'alimens. J'avoue, quelque attention que l'on porte à corriger les mœurs, qu'il y aura toujours des vices & des crimes sur la terre: mais il y en aura moins, & c'est gagner beaucoup; il y aura de plus des esprits rectifiés & développés, qui excelleront par leurs éminentes qualités. N'a-t-on pas vu sortir des écoles des philosophes des ames sublimes, des hommes presque divins, qui ont poussé la vertu aux plus hauts degrés de perfection où l'humanité puisse atteindre? Les noms des Socrate, des Aristide, des Caton, des Brutus, des Antonin, des Marc-Aurèle subsisteront dans les annales du genre humain, tant qu'il restera des ames vertueuses dans le monde. La religion n'a pas

laissé de produire quelques hommes éminens, qui ont excellé par l'humanité & la bienfaisance. Je ne compte pas de ce nombre ces reclus atrabilaires & fanatiques qui ont enseveli dans des cachots religieux des vertus qui pouvoient devenir utiles à leur prochain, & qui ont mieux aimé vivre à la charge de la société que de la servir.

Il faudroit commencer aujourd'hui par imiter l'exemple des anciens, employer tous les encouragemens qui peuvent rendre l'espèce humaine meilleure, préférer dans les écoles l'étude de la morale à toute autre connoissance, prendre une méthode aisée pour l'enseigner. Peut-être ne seroit-ce pas un petit acheminement à ce but, que de composer des catéchismes où les enfans apprendroient, dès leur plus tendre jeunesse, que pour être heureux, la vertu leur est indispensablement nécessaire. Je voudrois que les philosophes, moins appliqués à des recherches aussi curieuses que vaines, exerçassent davantage leurs talens sur la morale; surtout que leur vie servît en tout d'exemple à leurs disciples: alors ils mériteroient avec justice le titre de précepteurs du genre humain. Il faudroit que les théologiens

s'occupâſſent moins à expliquer des dogmes inintelligibles; & que, déſabuſés de la fureur de vouloir démontrer des choſes qui nous ſont annoncées comme des myſtères d'un ordre ſupérieur à la raiſon, ils s'appliquaſſent davantage à prêcher la morale pratique: & qu'au lieu de prononcer des diſcours fleuris, ils fiſſent des diſcours utiles, ſimples, clairs, & à la portée de leur auditoire. Les hommes s'endorment à la ſuite d'un raiſonnement alambiqué; ils s'éveillent quand il eſt queſtion de leur intérêt; de ſorte que par des diſcours adroits & pleins de ſageſſe, on rendroit l'amour propre le coryphée de la vertu. Des exemples récens, & analogues à ceux qu'on veut perſuader, peuvent être employés avec ſuccès; comme s'il s'agiſſoit d'animer un laboureur pareſſeux à mieux cultiver ſon champ, on l'encourageroit ſans doute en lui montrant ſon voiſin qui s'eſt enrichi par ſon activité laborieuſe: il ne dépend que de lui de proſpérer de même. Mais les modèles doivent être choiſis à la portée de ceux qui doivent les imiter, dans leur genre, & non pas dans des conditions trop diſproportionnées. Les trophées de Miltiade empêchoient Thémiſtocle de dormir.

Si les grands exemples ont fait de si fortes impressions sur les anciens, pourquoi de nos jours en feroient-ils de moindres? L'amour de la gloire est inné dans les belles ames; il n'y a qu'à l'animer, il n'y a qu'à l'exciter; & des hommes qui végétoient jusqu'alors, enflammés par cet heureux instinct, vous paroîtront changés en demi-dieux. Il me semble enfin que si la méthode que je propose, n'est pas suffisante pour extirper les vices de la terre; du moins pourra-t-elle faire quelques prosélytes aux bonnes mœurs, & féconder des vertus qui sans son secours seroient demeurées dans l'engourdissement: c'est toujours rendre service à la société, & c'est le but de cet ouvrage.

EXAMEN DE L'ESSAI SUR LES PRÉJUGÉS.

Je viens de lire un livre intitulé *Essai sur les préjugés.* En l'examinant, ma surprise a été extrême de trouver qu'il en étoit rempli lui-même. C'est un mélange de vérités & de faux raisonnemens, de critiques améres & de projets chimériques, débités par un philosophe enthousiaste & fanatique. Pour vous en rendre un compte exact, je me verrai obligé d'entrer en quelque détail: cependant, comme je n'ai point de temps à perdre, je me bornerai à quelques remarques sur les objets les plus importans.

Je m'attendois à trouver de la sagesse, & beaucoup de justesse de raisonnement, dans l'ou-

vrage d'un homme qui affiche le philosophe à chaque page; je me figurois que je n'y trouverois que lumière & qu'évidence; il en est bien éloigné. L'auteur se représente le monde à peu près tel que Platon avoit imaginé sa république, susceptible de la vertu, du bonheur, & de toutes les perfections. J'ose l'assurer qu'il n'en est pas ainsi dans le monde que j'habite; le bien & le mal s'y trouvent mêlés partout; le physique & le moral se ressentent également des imperfections qui le caractérisent. Il affirme magistralement que la vérité est faite pour l'homme, & qu'il faut la lui dire en toutes les occasions. *Ceci* mérite d'être examiné. Je m'appuierai sur l'expérience & sur l'analogie, pour lui prouver que les vérités de spéculation, bien loin de paroître faites pour l'homme, se dérobent sans cesse à ses recherches les plus pénibles; c'est un aveu humiliant pour l'amour propre, que la force de la vérité m'arrache. La vérité est dans le fond d'un puits, d'où les philosophes s'efforcent de la retirer; tous les savans se plaignent des travaux qu'il leur en coûte pour la découvrir. Si la vérité étoit faite pour l'homme, elle se présenteroit naturellement à ses yeux; il la recevroit sans ef-

forts, sans longues méditations, sans s'y méprendre; & son évidence, victorieuse de l'erreur, entraîneroit infailliblement la conviction après elle: on la distingueroit à des signes certains de l'erreur, qui souvent nous trompe en paroissant sous cette forme empruntée: il n'y auroit plus d'opinions; il n'y auroit que des certitudes. Mais l'expérience m'apprend tout le contraire: elle me montre qu'aucun homme n'est sans erreur; que les plus grandes folies que l'imagination en délire ait enfantées dans tous les âges, sont sorties du cerveau des philosophes; que peu de systèmes de philosophie sont exempts de préjugés & de faux raisonnemens: elle me rappelle les tourbillons que Descartes imagina, l'apocalypse que Newton, le grand Newton, commenta, l'harmonie préétablie que Leibnitz, génie égal à celui de ces grands hommes, avoit inventée. Convaincu de la foiblesse de l'entendement humain, & frappé des erreurs de ces célèbres philosophes, je m'écrie: vanité des vanités, vanité de l'esprit philosophique.

L'expérience, en poussant ses recherches plus loin, me montre l'homme, en tous les siècles, dans l'esclavage perpétuel de l'erreur;

le culte religieux des peuples fondé sur des fables absurdes, accompagné de rites bizarres, de fêtes ridicules, & de superstitions auxquelles ils attachoient la durée de leur empire; & des préjugés qui règnent d'un bout du monde à l'autre. En recherchant la cause de ces erreurs, on trouve que l'homme même en est le principe. Les préjugés sont la raison du peuple, & il a un penchant irrésistible pour le merveilleux: ajoutez à cela que la plus nombreuse partie du genre humain ne pouvant vivre que par un travail journalier, croupit dans une ignorance invincible; elle n'a le temps ni de penser ni de *réfléchir*. Comme son esprit n'est point rompu au raisonnement, & que son jugement n'est point exercé, il lui est impossible d'examiner, selon les règles d'une saine critique, les choses sur lesquelles elle veut s'éclaircir, ni de suivre une chaîne de raisonnemens par lesquels on pourroit la détromper de ses erreurs. De là vient son attachement pour le culte qu'une longue coutume a consacré, dont rien ne peut la détacher que la violence. Aussi fut-ce par la force que les nouvelles opinions religieuses ruinèrent les anciennes; les bourreaux convertirent les pa-

ïens; & Charlemagne annonça le chriſtianiſme aux Saxons, en ſoutenant ſa doctrine par le fer & par le feu. Il faudroit donc que notre philoſophe, pour éclairer les nations, leur prêchât le glaive en main: mais, comme la philoſophie rend ſes diſciples doux & tolérans, je me flatte qu'il y penſera encore avant de s'armer de toutes pièces, & de revêtir l'équipage d'un convertiſſeur guerrier. La ſeconde cauſe de la ſuperſtition qui ſe trouve dans le caractère des hommes, eſt ce penchant, cette forte inclination qu'ils ont pour tout ce qui leur paroît merveilleux. Tout le monde le ſent, on ne peut s'empêcher de prêter attention aux choſes ſurnaturelles qu'on entend débiter. Il ſemble que le merveilleux élève l'ame; il ſemble qu'il ennobliſſe notre être, en ouvrant un champ immenſe, qui étend la ſphère de nos idées, & laiſſe une libre carrière à notre imagination; celle-ci s'égare avec complaiſance dans des régions inconnues. L'homme aime tout ce qui eſt grand, tout ce qui inſpire de l'étonnement ou de l'admiration: une pompe majeſtueuſe, une cérémonie impoſante le frappe; un culte myſtérieux redouble ſon attention. Si on lui annonce, avec cela,

la présence invisible d'une Divinité, une superstition contagieuse s'empare de son esprit, s'y fortifie, & s'accroît jusqu'au point de le rendre fanatique. Ces effets singuliers sont des suites de l'empire que les sens ont sur lui; car *il est plus sensible que raisonnable*. Voilà donc la plupart des opinions humaines fondées sur des préjugés, des fables, des erreurs, & des impostures. Que puis-je en conclure autre chose, si ce n'est que l'homme est fait pour l'erreur, à l'empire de laquelle tout l'univers est soumis, & que nous ne voyons guère plus clair que les taupes. Il faut donc que l'auteur confesse, d'après l'expérience de tous les âges, que le monde étant inondé des préjugés de la superstition, comme nous l'avons vu, la vérité n'est pas faite pour l'homme. Mais que deviendra son système? Je m'attends que notre philosophe m'arrêtera ici, pour m'avertir de ne pas confondre des vérités spéculatives avec celles de l'expérience. J'ai l'honneur de lui répondre qu'en fait d'opinions & de superstitions, il est question de vérités spéculatives; & c'est de quoi il s'est agi. Les vérités d'expérience sont celles qui influent sur la vie civile, & je me persuade qu'un grand philosophe, com-

me notre auteur, ne s'imaginera pas éclairer les hommes, en leur apprenant qu'on se brûle dans le feu, qu'on se noie dans l'eau, qu'il faut prendre des alimens pour conserver sa vie, que la société ne peut subsister sans la vertu, & autres choses aussi communes que connues. Mais allons plus loin. L'auteur dit au commencement de son ouvrage, que la vérité étant utile à tous les hommes, il faut la leur dire hardiment & sans réserve: & dans le huitième chapitre, si je ne me trompe, (car je cite de mémoire), il s'explique sur un ton différent, & il soutient que les mensonges officieux sont permis & utiles. Qu'il daigne donc se décider lui-même, qui doit l'emporter de la vérité ou du mensonge, afin que nous sachions à quoi nous en tenir. Si j'ose hasarder mon sentiment après celui d'un aussi grand philosophe, je serois d'avis qu'un homme raisonnable ne doit abuser de rien, pas même de la vérité; je ne manquerai pas d'exemples pour appuyer cette opinion. Supposons qu'une femme timide & craintive se trouvât en danger de la vie: si on lui venoit annoncer inconsidérément le péril où elle se trouve, son esprit, agité, ému, & bouleversé par la crainte de la mort,

communiquant au ſang un mouvement trop impétueux, en hâteroit peut-être le moment: au lieu de cela, ſi on lui faiſoit entrevoir des eſpérances pour ſon rétabliſſement, la tranquillité de ſon ame pourroit peut-être aider les remèdes à l'opérer en effet. Que gagneroit-on à détromper un homme que les illuſions rendent heureux? Il en arriveroit comme à ce médecin qui après avoir guéri un fou lui demandoit ſon ſalaire; le fou lui répondit qu'il ne lui donneroit rien; car pendant l'abſence de ſon bon ſens, il s'étoit cru en paradis; & l'ayant recouvré, il ſe trouvoit en enfer. Si, lorſque le ſénat apprit que Varron avoit perdu la bataille de Cannes, les patriciens avoient crié dans le *forum*: Romains, nous ſommes vaincus, Annibal a totalement défait nos armées; ces paroles indiſcrètes auroient tellement augmenté la terreur du peuple, qu'il auroit abandonné Rome, comme après la perte de la bataille d'Allia; & c'en auroit été fait de la république. Le ſénat, plus ſage, en diſſimulant cette infortune, ranima le peuple à la défenſe de la patrie, il recruta l'armée, il continua la guerre, & à la fin les Romains triomphèrent des Carthaginois. Il

paroît donc constant qu'il faut dire la vérité avec discrétion, jamais mal à propos, & choisir surtout le temps qui lui est le plus convenable.

Si je voulois relancer l'auteur partout où je crois m'appercevoir de quelque inexactitude, je pourrois l'attaquer sur la définition qu'il nous donne du mot *paradoxe*. Il prétend que ce mot signifie toute opinion qui n'a pas été adoptée, mais qui peut être reçue; au lieu que l'idée ordinaire, attachée à ce mot, est celle d'une opinion contraire à quelque vérité d'expérience. Je ne m'arrête point à cette bagatelle; mais je ne saurois m'empêcher d'avertir ceux qui prennent le nom de philosophe, que leurs définitions doivent être justes, & qu'ils ne doivent se servir des mots que dans l'acception ordinaire.

J'en viens à présent au but de l'auteur; il ne le déguise point, il donne assez clairement à entendre qu'il en veut aux superstitions religieuses de son pays, qu'il se propose d'en abolir le culte, pour élever sur ses ruines la religion naturelle, en admettant une morale dégagée de tout accessoire incohérent. Ses intentions paroissent pures; il ne veut point que le peuple

ſoit trompé par des fables; que les impoſteurs qui les débitent, en tirent tout l'avantage, comme les charlatans des drogues qu'ils vendent: il ne veut point que ces impoſteurs gouvernent le vulgaire imbécille; qu'ils continuent à jouir du pouvoir dont ils abuſent contre le prince, & contre l'État. Il veut, en un mot, abolir le culte établi, deſſiller les yeux de la multitude, & lui aider à ſecouer le joug de la ſuperſtition. Ce projet eſt grand; reſte à examiner s'il eſt praticable, & ſi l'auteur s'y eſt bien pris pour réuſſir.

Cette entrepriſe paroîtra impraticable à ceux qui ont bien étudié le monde, & qui ont fouillé dans le cœur humain: tout s'y oppoſe, l'opiniâtreté avec laquelle les hommes ſont attachés à leurs opinions habituelles, leur ignorance, leur incapacité de raiſonner, leur goût pour le merveilleux, la puiſſance du clergé, & les moyens qu'il a pour ſe ſoutenir. Ainſi dans un pays peuplé de ſeize millions d'ames, que l'on compte en France, il faut dès le début renoncer à la converſion de quinze millions huit cent mille ames, que des obſtacles inſurmontables attachent à leurs opinions; reſte donc deux cent mille pour la philo-

philosophie. C'est beaucoup & je n'entreprendrois jamais de donner le même tour de pensée à ce grand nombre, aussi différent par la compréhension, l'esprit, le jugement, la manière d'envisager les choses, que par les traits qui distinguent les physionomies. Supposons encore que les deux cent mille prosélytes ayent reçu les mêmes instructions; chacun n'en aura pas moins ses pensées originales, ses opinions séparées; & peut-être ne s'en trouvera-t-il pas deux dans cette multitude qui penseront de même. Je vais plus loin, & j'ose presque assurer que dans un État où tous les préjugés seroient détruits, il ne se passeroit pas trente années qu'on en verroit renaître de nouveaux, & qu'enfin les erreurs s'étendroient avec rapidité, & l'inonderoient entièrement. Ce qui s'adresse à l'imagination des hommes l'emportera toujours sur ce qui parle à leur entendement. Enfin j'ai prouvé que de tout temps l'erreur a dominé dans le monde; & comme une chose aussi constante peut être envisagée comme une loi générale de la nature, j'en conclus que ce qui à été toujours, sera toujours de même.

Il faut cependant que je rende justice à l'auteur, quand elle lui est due. Ce n'est point la

force qu'il se propose d'employer pour faire des prosélytes à la vérité; il insinue qu'il se borne à ôter aux ecclésiastiques l'éducation de la jeunesse, dont ils sont en possession, pour en charger des philosophes; ce qui préservera & garantira la jeunesse contre ces préjugés religieux dont jusqu'à présent les écoles l'avoient infectée dès la naissance. Mais j'ose lui représenter que quand il auroit le pouvoir d'exécuter ce projet, son attente se trouveroit trompée, en lui citant un exemple de ce qui se passe en France, presque sous ses yeux. Les calvinistes s'y trouvent dans la contrainte d'envoyer leurs enfans aux écoles catholiques: qu'il voie ces péres, *comme à leur* retour ils sermonnent leurs enfans, comme ils leur font répéter le catéchisme de Calvin, & quelle horreur ils leur inspirent pour le papisme. Non seulement ce fait est connu, mais il est de plus évident que sans la persévérance de ces chefs de famille il y a long-temps qu'il n'y auroit plus de huguenots en France. Un philosophe peut s'élever contre une telle oppression des protestans, mais il n'en doit pas suivre l'exemple; car c'est une violence d'ôter aux péres la liberté d'élever les enfans selon leur volonté; c'est une

violence d'envoyer ces enfans à l'école de la religion naturelle, quand les pères veulent qu'ils ſoient catholiques comme eux. Un philoſophe perſécuteur ſeroit un monſtre aux yeux du ſage; la modération, l'humanité, la juſtice, la tolérance, voilà les vertus qui doivent le caractériſer. Il faut que ſes principes ſoient invariables; que ſes paroles, ſes projets, & ſes actions y répondent en conſéquence.

Paſſons à l'auteur ſon enthouſiaſme pour la vérité, & admirons l'adreſſe dont il ſe ſert pour arriver à ſes fins. Nous avons vu qu'il attaque un puiſſant adverſaire, la religion dominante, le ſacerdoce qui la défend, & le peuple ſuperſtitieux rangé ſous ſes étendards. Mais, comme ſi ce n'en étoit pas aſſez pour ſon courage d'un ennemi auſſi redoutable, pour illuſtrer ſon triomphe & rendre ſa victoire plus éclatante, il en excite encore un autre; il fait une vigoureuſe ſortie ſur le gouvernement, il l'outrage avec autant de groſſièreté que d'indécence; le mépris qu'il en témoigne révolte les lecteurs ſenſés. Peut-être que le gouvernement neutre auroit été le ſpectateur paiſible des batailles qu'auroit livrées ce héros de la vérité aux apôtres du men-

fonge; mais lui-même il force le gouvernement de prendre fait & caufe avec l'Églife pour s'oppofer à l'ennemi commun. Si nous ne refpeâions pas ce grand philofophe, nous aurions pris ce trait pour une faillie de quelque écolier *étourdi*, qui lui mériteroit une correâion rigoureufe de fes maîtres.

Mais ne peut-on faire du bien à fa patrie qu'en renverfant, qu'en bouleverfant tout l'ordre établi? & n'y a-t-il pas des moyens plus doux qui doivent, par prédileâion, être choifis, employés, & préférés aux autres, fi on veut la fervir utilement? Notre philofophe me paroît tenir de ces médecins qui ne connoiffent de remèdes que l'émétique, & de ces chirurgiens qui ne favent faire que des amputations. Un fage, qui auroit médité fur les maux que l'Églife caufe à fa patrie, feroit fans doute des efforts pour l'en délivrer; mais il agiroit avec circonfpeâion. Au lieu de renverfer un ancien édifice gothique, il s'appliqueroit à lui ôter les défauts qui le défigurent, il décréditeroit ces fables abfurdes qui fervent de pâture à l'imbécillité publique; il s'éléveroit contre ces abfolutions & ces indulgences qui ne font que des encoura-

gemens au crime, par la facilité que trouve le pénitent à les expier, & en même temps à calmer ses remords; il déclameroit contre toutes ces compensations que l'Église a introduites pour racheter les plus grands forfaits, contre ces pratiques extérieures qui remplacent des vertus réelles par des momeries puériles; il crieroit contre ces réceptacles de fainéans qui subsistent aux dépens de la partie laborieuse de la nation, contre cette multitude de zénobites, qui étouffant l'instinct de la nature, contribuent autant qu'il est en eux au dépérissement de l'espèce humaine: il encourageroit le souverain à borner & restreindre ce pouvoir énorme dont le clergé fait un usage coupable envers son peuple & envers lui, à lui ôter toute influence dans le gouvernement, & à le soumettre aux mêmes tribunaux qui jugent les laïques. Par ce moyen la religion deviendroit une matière de spéculation, indifférente pour les mœurs & pour le gouvernement; la superstition diminueroit, & la tolérance deviendroit de jour en jour plus universelle.

Venons à présent à l'article où l'auteur traite de la politique. Quelque détour dont il se serve pour ne paroître envisager cette matière qu'en

général, on s'apperçoit cependant qu'il a toujours la France devant les yeux, & qu'il ne fort pas des limites de ce royaume. Ses difcours, fes critiques, tout s'y rapporte, tout y eft relatif. Les charges de la juftice ne fe vendent qu'en France; aucun État n'a autant de dettes que ce royaume; en aucun lieu on ne crie tant contre les impôts: lifez les remontrances du parlement contre certains édits burfaux, & nombre de brochures fur le même fujet; le fond des plaintes qu'il pouffe contre le gouvernement, ne peut s'appliquer à aucun pays de l'Europe qu'à la France: c'eft dans ce royaume uniquement que les revenus fe perçoivent par des traitans. Les philofophes anglois ne fe plaignent pas de leur clergé. Jufqu'ici je n'ai entendu parler d'aucun philofophe efpagnol, portugais, autrichien; ce ne peut donc être qu'en France où les philofophes fe plaignent des prêtres: enfin tout défigne fa patrie; & il lui feroit auffi difficile qu'impoffible de nier que fes fatires s'y adreffent directement.

Il a cependant des momens où fa colère fe calme, & où fon efprit plus tranquille lui permet de raifonner avec plus de fageffe. Lorfqu'il foutient que le devoir du prince eft de faire le

bonheur de ses sujets, tout le monde convient avec lui de cette ancienne vérité. Lorsqu'il assure que l'ignorance ou la paresse des souverains est préjudiciable à leurs peuples, on l'assure que chacun en est persuadé. Lorsqu'il ajoute que l'intérêt des monarques est inséparablement lié avec celui de leurs sujets, & que leur gloire consiste à régner sur une nation heureuse; personne ne lui disputera l'évidence de ces propositions. Mais quand, avec un acharnement violent & les traits de la plus âpre satire, il calomnie son Roi & le gouvernement de son pays, on le prend pour un frénétique échappé de ses chaînes, & livré aux transports les plus violens de sa rage.

Quoi, Monsieur le philosophe, protecteur des mœurs & de la vertu, ignorez-vous qu'un bon citoyen doit respecter la forme de gouvernement sous laquelle il vit? ignorez-vous qu'il ne convient point à un particulier d'insulter les puissances; qu'il ne faut calomnier ni ses confrères, ni ses souverains, ni personne; & qu'un auteur qui abandonne sa plume à de tels excès, n'est ni sage ni philosophe?

Rien ne m'attache personnellement au Roi très-Chrétien; j'aurois peut-être autant à me

plaindre de lui qu'un autre: mais l'indignation que me donnent les horreurs que l'auteur a vomies contre lui, & furtout l'amour de la vérité, plus forte que toute autre confidération, m'*obligent* à réfuter des accufations auffi *fauffes* que révoltantes.

Voici ces chefs d'accufation. L'auteur fe plaint de ce que les premières maifons de France font feules en poffeffion des premières dignités; de ce qu'on ne diftingue point le mérite; de ce qu'on honore le clergé & méprife les philofophes; de ce que l'ambition du fouverain allume fans ceffe de nouvelles guerres ruineufes; *de ce* que des bourreaux mercenaires, (épithète élégante dont il honore les guerriers,) jouiffent feuls des récompenfes & des diftinctions; de ce que les charges de juftice font vénales, les lois mauvaifes, les impôts exceffifs, les vexations intolérables, & l'éducation des fouverains auffi mal-entendue que blâmable. Voici ma réponfe. L'avantage de l'État demande que le prince reconnoiffe les fervices importans rendus au gouvernement; & lorfque fes récompenfes s'étendent jufqu'aux defcendans de ceux qui ont bien mérité de la patrie, c'eft le plus grand encourage-

ment qu'il puiſſe donner aux talens & à la vertu. Produire des familles devenues floriſſantes par les belles actions de leurs ancêtres, n'eſt-ce pas exciter le public à bien ſervir l'État, pour laiſſer ſa poſtérité comblée de ſemblables bienfaits? Chez les Romains l'ordre des patriciens l'emportoit ſur celui des plébéïens, & ſur celui des chevaliers; il n'y a que la Turquie où les conditions ſoient confondues, & les choſes n'en vont pas mieux. Dans tous les États de l'Europe la nobleſſe jouit des mêmes prérogatives. La roture ſe fraye quelquefois le chemin aux places diſtinguées, quand le génie, les talens, & les ſervices l'ennobliſſent. D'ailleurs, ce préjugé, (ſi vous voulez le qualifier ainſi,) ce préjugé, dis-je, ſi généralement reçu, empêcheroit même le Roi de France d'envoyer un roturier en miſſion à de certaines cours étrangères. Ne pas rendre à la naiſſance ce qui lui eſt dû, n'eſt point l'effet d'une liberté philoſophique, mais d'une vanité bourgeoiſe & ridicule.

Autre plainte de l'auteur, de ce qu'on ne diſtingue point en France le mérite perſonnel. Je ſoupçonne que le miniſtre ſe trouve en défaut envers lui, & coupable de lui avoir refuſé

quelque penfion, ou de n'avoir pas découvert dans fon galetas ce fage précepteur du genre humain, fi digne de l'affifter, que dis-je? de le diriger dans fes travaux politiques. Vous affurez, Monfieur le philofophe, que *les rois fe trompent fouvent dans le choix qu'ils font des perfonnes qu'ils emploient.* Rien de plus vrai; les raifons en font faciles à déduire; ils font hommes, fujets aux erreurs comme les autres. Ceux qui afpirent aux grands emplois, ne fe préfentent jamais à leurs yeux que le mafque fur le vifage. Il arrive fans doute que les rois fe laiffent furprendre; les artifices, les rufes, les cabales des courtifans peuvent prévaloir dans de certaines occafions: mais fi leur choix n'eft pas toujours heureux, ne les en accufez pas feuls. Le vrai mérite, & les hommes à talens fupérieurs font beaucoup plus rares en tout pays que ne l'imagine un rêveur fpéculatif, qui n'a que des idées théoriques d'un monde qu'il n'a jamais connu. Le mérite n'eft pas récompenfé, c'eft une plainte de tout pays: tout préfomptueux peut dire, j'ai du génie & des talens, le gouvernement ne me diftingue pas; donc il manque de fageffe, de difcernement, & de juftice.

Notre philoſophe enſuite s'échauffe dans ſon harnois, en traitant un ſujet qui l'intéreſſe plus directement. Il paroît exceſſivement irrité de ce qu'on préfère, dans ſa patrie, les apôtres du menſonge à ceux de la vérité. On le prie de faire quelques légères réflexions, peut-être indignes de l'impétuoſité de ſon génie, mais toutefois capables d'appaiſer ſa colère. Qu'il ſe rappelle que le clergé forme un corps conſidérable dans l'État, & que les philoſophes ſont des particuliers iſolés. Qu'il ſe ſouvienne de ce qu'il a dit lui-même, que ce clergé, puiſſant par l'autorité qu'il a ſu prendre ſur le peuple, s'étant rendu redoutable au ſouverain, doit être ménagé à raiſon de ſon pouvoir. Il faut donc bien, par la nature des choſes, que ce clergé jouiſſe de prérogatives & de diſtinctions plus marquées qu'on n'en accorde communément à ceux qui par état ont renoncé à toute ambition, & qui au deſſus des vanités humaines mépriſent ce que le vulgaire déſire avec tant d'empreſſement. Notre philoſophe ignore-t-il que c'eſt le peuple ſuperſtitieux qui enchaîne le monarque juſque ſur le trône ? C'eſt le peuple qui le contraint à ménager ces prêtres récalcitrans & factieux, ce

clergé qui veut établir *ſtatum in ſtatu*, & qui eſt encore capable de reproduire des ſcènes auſſi tragiques que celles qui terminèrent les jours de Henri III, & du bon roi Henri IV. Le prince ne peut toucher au culte établi qu'avec dextérité & délicateſſe. S'il en veut à l'édifice de la ſuperſtition, il faut qu'il y aille à la ſape; mais il riſqueroit trop s'il entreprenoit de l'abattre ouvertement. Lorſqu'il arrive par haſard que des philoſophes écrivent ſur le gouvernement ſans connoiſſance & ſans circonſpection, les politiques les prennent en pitié, & les renvoient aux premiers élémens de leur ſcience. Il faut ſe défier des ſpéculations théoriques, elles ne ſoutiennent pas le creuſet de l'expérience. La ſcience du gouvernement eſt une ſcience à part; pour en parler congrûment, il faut en avoir fait une longue étude. Ou l'on s'égare, ou l'on propoſe des remèdes pires que le mal dont on ſe plaint; & il peut arriver qu'avec beaucoup d'eſprit on n'avance que des ſottiſes.

Voici une autre déclamation contre l'ambition des princes. Notre auteur eſt hors de lui-même, il ne ménage plus les termes: il accuſe les ſouverains d'être les bouchers de leurs peu-

ples, & de les envoyer égorger à la guerre pour divertir leur ennui. Sans doute qu'il s'eſt fait des guerres injuſtes, qu'il y a eu du ſang répandu qu'on auroit dû & qu'on auroit pu ménager. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait pluſieurs cas où les guerres ſont néceſſaires, inévitables, & juſtes. Un prince doit défendre ſes alliés, quand ils ſont attaqués. Sa propre conſervation l'oblige à maintenir, par les armes, l'équilibre du pouvoir entre les puiſſances de l'Europe. Son devoir eſt de défendre ſes ſujets contre les invaſions des ennemis : il eſt très-autoriſé à ſoutenir ſes droits, des ſucceſſions qu'on lui diſpute, ou autres choſes pareilles, en repouſſant par la force l'injuſtice qu'on lui fait. Quel arbitre ont les ſouverains ? Qui ſera leur juge ? Comme donc ils ne peuvent plaider leur cauſe devant aucun tribunal aſſez puiſſant pour prononcer leur ſentence, & la mettre en exécution ; ils rentrent dans les droits de la nature, & c'eſt à la force d'en décider. Crier contre de telles guerres, injurier les ſouverains qui les font, c'eſt marquer plus de haine pour les rois que de commiſération & d'humanité pour les peuples qui en ſouffrent indirectement. Notre philoſophe approuveroit-

il un ſouverain qui par puſillanimité ſe laiſſeroit dépouiller de ſes États, qui ſacrifieroit l'honneur, l'intérêt & la gloire de ſa nation au caprice de ſes voiſins, & qui par d'inutiles efforts pour conſerver la paix ſe perdroit, lui, ſon État, & *ſes* peuples? Marc-Aurèle, Trajan, Julien furent continuellement en guerre; cependant les philoſophes les louent; pourquoi blâment-ils donc les ſouverains modernes de ſuivre en cela leur exemple?

Non content d'inſulter toutes les têtes couronnées de l'Europe, notre philoſophe s'amuſe, en paſſant, à répandre du ridicule ſur les ouvrages de Hugo Grotius. J'oſerois croire qu'il n'en ſera pas cru ſur ſa parole, & que le *Droit de la guerre & de la paix* ira plus loin à la poſtérité que *l'Eſſai ſur les préjugés.*

Apprenez, ennemi des rois, apprenez, Brutus moderne, que les rois ne ſont pas les ſeuls qui font la guerre; les républiques l'ont faite de tout temps. Ignorez-vous que celle des Grecs, dans des diſſenſions continuelles, fut ſans ceſſe en proie aux guerres civiles? Ses annales contiennent une ſuite continuelle de combats, contre les Macédoniens, les Perſes, les Cartha-

ginois, & les Romains, jusqu'au temps que la ligue des Étoliens accéléra ſa ruine entière. Ignorez-vous qu'aucune monarchie n'a été plus guerrière que la république romaine? Pour vous faire une récapitulation de tous ſes faits d'armes, je ſerois obligé de vous copier ſon hiſtoire d'un bout à l'autre. Paſſons aux républiques modernes. Celle des Vénitiens a combattu contre celle de Gènes, contre les Turcs, contre le Pape, contre les Empereurs, & contre votre Louis XII. Les Suiſſes ont ſoutenu des guerres contre la maiſon d'Autriche, & contre Charles le hardi, Duc de Bourgogne: & pour me ſervir de vos nobles expreſſions, plus bouchers que les rois, ne vendent-ils pas leurs citoyens au ſervice des princes qui ſe battent? L'Angleterre, autre république, je ne vous en dis rien; vous ſavez par expérience ſi cette puiſſance fait la guerre, & comme elle la fait. Les Hollandois, depuis la fondation de leur république, ſe ſont mêlés de tous les troubles de l'Europe. La Suède a fait autant de guerres dans un temps donné, étant république, qu'elle en a entrepris étant monarchie. Quant à la Pologne, je vous demande ce qui s'y paſſe à préſent, ce qui s'y eſt

paſſé dans ce ſiècle, & ſi vous croyez qu'elle ait joui d'une paix perpétuelle? Tous les gouvernemens de l'Europe, & de tout l'univers, (j'en excepte les Quackers), ſont donc, ſelon vos principes, des gouvernemens tyranniques & barbares: pourquoi donc accuſer les monarchies ſeules de de qu'elles ont de commun avec les républiques?

Vous déclamez contre la guerre: elle eſt funeſte en elle-même; mais c'eſt un mal comme ces autres fléaux du Ciel qu'il faut ſuppoſer néceſſaires dans l'arrangement de cet univers, parce qu'ils arrivent périodiquement, & qu'aucun ſiècle n'a pu ſe vanter jusqu'à préſent d'en avoir été exempt. Si vous voulez établir une paix perpétuelle, tranſportez-vous dans un monde idéal, où le tien & le mien ſoient inconnus, où les princes, leurs miniſtres, & leurs ſujets ſoient tous ſans paſſions, & où la raiſon ſoit généralement ſuivie; ou bien aſſociez-vous aux projets de défunt l'Abbé de St Pierre; ou ſi cela vous répugne, parce qu'il a été prêtre, laiſſez aller les choſes leur train; car dans ce monde-ci il faut vous attendre qu'il y aura des guerres, comme il y en a toujours eu, depuis que les

les actions des hommes nous ont été transmises & connues.

Voyons à présent si vos exagérations vagues contre le gouvernement françois ont quelque fondement. Vous accusez Louis XV, en le désignant & sans le nommer, de n'avoir entrepris que des guerres injustes. Ne pensez pas qu'il suffise d'avancer de tels faits avec autant d'effronterie que d'impudence, il faut les prouver; ou, tout philosophe que vous voulez paroître, vous passerez pour un insigne calomniateur. Examinons donc les pièces du procès, & jugeons si les raisons qui ont déterminé Louis XV aux guerres qu'il a entreprises, ont été mauvaises ou valables. La première qui se présente est celle de 1733. Son beau-père est élu Roi de Pologne. L'Empereur Charles VI, ligué avec la Russie, s'oppose à cette élection. Le Roi de France ne pouvant atteindre à la Russie, attaque Charles VI, pour soutenir les droits de son beau-père deux fois élevé sur le même trône; & ne pouvant prévaloir en Pologne, il procure en dédommagement la Lorraine au Roi Stanislas. Condamnera-t-on un gendre qui assiste son beau-père, un Roi qui soutient les droits d'une nation libre dans ses

élections, un prince qui empêche des puissances de s'arroger le droit de donner des royaumes? A moins que d'être transporté d'une animosité & d'une haine implacable, il est impossible de blâmer jusqu'ici la conduite de ce prince. La seconde guerre commença en 1741; elle se fit pour la succession de la maison d'Autriche, dont l'Empereur Charles VI, dernier mâle de cette maison, venoit de mourir. Il est certain que cette fameuse pragmatique sanction sur laquelle Charles VI fondoit ses espérances, ne pouvoit déroger aux droits des maisons de Bavière & de Saxe à la succession, ni porter le moindre préjudice aux prétentions que la maison de Brandebourg formoit sur quelques duchés de la Silésie. Il étoit très-vraisemblable, au commencement de cette guerre, qu'une armée françoise, envoyée alors en Allemagne, rendroit Louis XV l'arbitre de ces princes qui étoient en litige, & les obligeroit selon sa volonté, de s'accommoder à l'amiable pour cette succession. Il est sûr qu'après le rôle que la France avoit joué à la paix de Westphalie, elle ne pouvoit en jouer ni un plus beau ni un plus grand que celui-là. Mais, parce que la mauvaise fortune, & toutes

ſortes d'événemens concoururent à déranger ces deſſeins, & à rendre malheureuſe une partie de cette guerre, faut-il comdamner Louis XV? Un philoſophe doit-il juger d'un projet par l'événement? Mais il eſt plus facile de dire des injures à tout haſard, que d'examiner & de réfléchir à ce qu'on veut dire. Quoi, cet homme qui ſe donne, au commencement de ſon ouvrage, pour un zélateur de la vérité, n'eſt qu'un vil exagérateur, qui aſſocie le menſonge à ſa méchanceté pour inſulter les ſouverains! J'en viens à la guerre de 1756. Il faut que cet auteur des *préjugés* ait bien des préjugés lui-même, & beaucoup d'aigreur contre ſa patrie, s'il ne convient pas de bonne foi que ce fut alors l'Angleterre qui força la France à prendre les armes. Reconnoîtrai-je ce tyran ſanguinaire & barbare que vous nous peignez avec de ſi ſombres couleurs, dans le pacifique Louis XV, qui uſa d'une patience & d'une modération angélique, avant de ſe déclarer contre l'Angleterre? Que peut-on lui reprocher? Prétend-on qu'il ne devoit pas ſe défendre? Mon ami, ou tu es un ignorant, ou tu as le cerveau brûlé, ou tu es un inſigne calomniateur, choiſis; mais pour philoſophe, tu ne l'es pas.

*) Et voilà pour les ſouverains. Qu'on ne s'imagine pas que l'auteur ménage plus les autres conditions; chacune eſt en butte à ſes ſarcaſmes. Mais avec quel mépris inſultant, avec quelle indignité ne traite-t-il pas les *gens de guerre*? A l'entendre, il ſemble que ce ne ſoient que les plus vils excrémens de la ſociété. Mais en vain ſon orgueil philoſophique tente-t-il d'abaiſſer leur mérite; la néceſſité de ſe défendre en fera toujours ſentir le prix. Souffrirons-nous cependant qu'un cerveau brûlé inſulte au plus noble emploi de la ſociété, à celui de défendre ſes concitoyens? O Scipion, *toi qui ſauvas* Rome des mains d'Annibal, & *qui domptas* Carthage! Guſtave, grand Guſtave, le protecteur de la liberté germanique! Turenne, le bouclier & l'épée de ta patrie! Marlborough, dont le bras ſoutint l'Europe en équilibre! Eugène, l'appui, la force, & la gloire de l'Autriche! Maurice, le dernier héros de la France! Dégagez-vous, ombres magnanimes, des priſons de la mort, & des liens du tombeau. Avec quel

*) Ce morceau a été fourni par un militaire, indigné du ſilence de ſes confrères, pour que les philoſophes ne priſſent pas leur ſilence pour un conſentement tacite aux ſottiſes qu'ils ſe ſont mis en goût de leur dire depuis un certain temps.

étonnement n'entendrez-vous pas comme en ce ſiècle de paradoxes on inſulte à vos travaux, & à ces actions qui vous ont valu à juſte titre l'immortalité? Reconnoîtrez-vous vos ſucceſſeurs aux épithètes élégantes de bourreaux mercenaires, par leſquelles des ſophiſtes les déſignent? Que direz-vous en entendant un cynique, plus impudent que Diogène, aboyer du fond de ſon tonneau contre vos réputations brillantes, dont la ſplendeur l'offusque? Mais que peuvent ſes cris impuiſſans contre vos noms environnés des rayons de la gloire, & contre les juſtes acclamations de tous les âges, dont vous recueillez encore le tribut? Vous, qui marchez ſur les pas de ces vrais héros, continuez à imiter leurs vertus, & mépriſez les vaines clameurs d'un ſophiſte inſenſé, qui ſe diſant l'apôtre de la vérité, ne débite que des menſonges, des calomnies, & des injures.

Indigne déclamateur, faut-il t'apprendre que les arts ne ſe cultivent en paix qu'à l'abri des armes? N'as-tu pas vu, durant les guerres qui ſe ſont faites de ton temps, que tandis que le ſoldat intrépide veille ſur les frontières, le cultivateur s'attend à recueillir le fruit de ſes tra-

vie, qu'ils les ont obtenues. O l'indigne mortel, qui veut avilir le mérite, qui veut lui enlever les récompenses qui lui sont dues, la gloire qui l'accompagne, & étouffer les sentimens de reconnoissance que lui doit le public!

Ne pensez pas que les militaires soient les seuls qui ayent à se plaindre de notre auteur. Il ne se trouve aucune condition dans le royaume à l'abri de ses traits. Il nous apprend que les places de la justice sont vénales en France. Il y a long-temps qu'on le sait. Pour connoître la source de cet abus, il faut remonter, si je ne me trompe, aux temps où le Roi Jean fut prisonnier des Anglois, ou, pour plus de sureté, à la prison de François I. La France se trouvoit engagée par honneur à délivrer son Roi des mains de Charles Quint, qui ne vouloit lui rendre la liberté que conditionnellement. Le trésor étant épuisé, & comme on ne pouvoit trouver la somme considérable qu'on exigeoit pour la rançon du Roi, on eut recours au funeste expédient de mettre en vente les charges de judicature, pour en racheter la liberté de ce prince. Des guerres presque continuelles, qui suivirent après la délivrance de François I, les troubles

inteſtins & les guerres civiles qui s'allumèrent ſous ſes deſcendans, empêchèrent les monarques d'acquitter cette dette, dont ils payent encore actuellement la finance. Le malheur de la France a voulu que jusqu'en nos jours Louis XV ne ſe ſoit pas trouvé dans une ſituation plus favorable que ſes ancêtres ; ce qui l'a empêché de reſtituer aux propriétaires les avances conſidérables qu'ils avoient faites dans ces temps calamiteux. Faut-il donc s'en prendre à Louis XV, ſi cet ancien abus n'a pas encore pu être aboli ? Sans doute que le droit de décider de la fortune des particuliers ne devroit pas s'acquérir par de l'argent ; mais qu'on en accuſe les auteurs, qui ſeuls en ſont coupables, & non pas un Roi qui en eſt innocent. Quoique ces abus ſubſiſtent, l'auteur ſera néanmoins obligé d'avouer qu'on ne peut avec vérité charger le parlement de Paris de prévarication, & que la vénalité des charges n'a point influé ſur ſon équité. Que l'auteur ſe plaigne, à la bonne heure, d'un nombre confus de lois, variant de province en province, qui dans un royaume comme la France devroient être ſimples & uniformes. Louis XIV voulut entreprendre la réforme des lois ; mais toutes

La bonne foi, le ſoutien du crédit public veulent que ces dettes s'acquittent, ou qu'au moins le gouvernement en paye exactement les intérêts. Les revenus ordinaires de l'État étant couchés ſur le tableau des dépenſes courantes, d'où le Roi prendroit-il les ſommes néceſſaires pour payer les intérêts, & pour amortir ces dettes, s'il ne les recevoit de ſes peuples? Et comme un long uſage de ce pays a introduit que les perceptions de certaines fermes, & de nouveaux impôts, paſſaſſent par les mains des traitans, le Roi ſe trouve en quelque façon néceſſité de ſe ſervir de leur miniſtère. On ne nie point que dans la finance ce nombre de commis & d'employés, peut-être trop multiplié, ne commette des concuſſions, des brigandages, & que le peuple n'ait quelquefois raiſon de ſe plaindre de la dureté de leurs exactions; mais le moyen de l'empêcher dans un royaume auſſi vaſte que la France? Plus une monarchie eſt grande, plus il y régnera d'abus; quand même on proportionneroit le nombre des ſurveillans à celui des exacteurs, ces commis, par des ruſes & des artifices nouveaux, parviendroient encore à tromper les yeux attentifs de ceux qui

doivent les éclairer. Si les intentions de l'auteur avoient été pures, s'il avoit bien connu la cause des dépenses ruineuses pour l'État, il auroit averti modestement de mettre plus d'économie dans les dépenses des guerres, d'abolir ces entrepreneurs qui s'enrichissent de gains illicites, tandis que l'État s'appauvrit, d'avoir l'œil à ce que des contrats pour des livraisons ne soient pas portés, comme il est arrivé, au double de leur valeur: enfin il auroit pu insinuer que de retrancher tout le superflu des pensions & des dépenses de la cour, ce seroit un moyen d'alléger le fardeau des impôts, digne de l'attention d'un bon prince. S'il avoit pris un ton modeste, ses avis auroient pu faire impression; mais les injures irritent, & ne persuadent personne. Qu'il propose donc des expédiens, s'il en sait, d'acquitter les dettes, sans blesser la foi publique, & sans fouler les sujets; & je lui réponds qu'aussitôt il sera nommé Contrôleur général des finances.

Un vrai philosophe auroit examiné impartialement, si ces armées nombreuses, entretenues pendant la paix, si ces guerres si coûteuses, comme elles le sont aujourd'hui, sont plus ou moins avantageuses que l'usage ancien d'armer à la

Quel art y a-t-il à dire, un tel eſt fainéant, avare, prodigue ou débauché? Pas plus qu'à lire, en ſe promenant dans une ville, les enſeignes des maiſons. Un philoſophe, qui doit ſavoir que la nature des choſes ne *change jamais*, ne s'amuſera pas à reprocher à un chêne de ne point porter des pommes, à un âne de ne point avoir les ailes d'un aigle, à un éturgeon de ne point avoir les cornes d'un taureau; il n'exagérera point des maux réels, mais *difficiles* à réparer; il n'ira pas crier, tout eſt mal, ſans dire comment tout pourroit être bien; ſa voix ne ſervira point de trompette à la *ſédition*, de ſigne de ralliement aux mécontens, de prétexte à la rebellion: il reſpectera les uſages établis & autoriſés par la nation, le gouvernement, ceux qui le compoſent, & ceux qui en dépendent. C'eſt ainſi que penſoit le pacifique Du Marſais, auquel on fait compoſer, deux ans aprés qu'il eſt mort & enterré, un libelle dont le véritable auteur ne peut être qu'un écolier auſſi novice dans le monde qu'étourdi. Mais que me reſte-t-il encore à dire? Quoi, dans un pays où l'auteur de Télémaque éleva le ſucceſſeur du trône, on ſe récrie contre l'éducation des prin-

princes! Si l'écolier répond qu'il n'y a plus de Fénelons en France, il doit s'en prendre à la stérilité du siècle, & non pas à ceux qui dirigent l'éducation des princes.

Voici en substance mes remarques générales sur *l'Essai des Préjugés*. Le style m'en a paru ennuyeux, parce que c'est toujours une déclamation monotone, où les mêmes idées répétées se représentent trop souvent sous la même forme. Parmi ce chaos j'ai cependant trouvé quelques morceaux de détail supérieurs. Au reste, pour faire de cet ouvrage un livre utile, il faudroit en rayer les répétitions, les *concetti*, les faux raisonnemens, les ignorances, & les injures; ce qui le réduiroit au quart de son volume. Qu'ai-je donc appris par cette lecture? Quelle vérité l'auteur m'a-t-il enseignée? Que tous les ecclésiastiques sont des monstres à lapider; que le Roi de France est un tyran barbare, ses ministres d'archi-coquins, ses courtisans des fripons lâches & rampans au pied du trône; les grands du royaume des ignorans pétris d'arrogance; (ah, qu'il en excepte au moins le Duc de Nivernois!) que les maréchaux & les officiers françois sont des bourreaux mercenaires, les juges d'infames

prévaricateurs, les financiers des Cartouches & des Mandarins, les historiens des corrupteurs de princes, les poëtes des empoisonneurs publics; & qu'il n'y a de sage, de louable, de digne d'estime dans tout le royaume que l'auteur & ses amis, qui se sont revêtus du titre de philosophes.

Je regrette le temps que j'ai perdu à lire cet ouvrage, & celui que je perds encore à vous en faire le recensement.

A Londres, ce 2 Avril 1770.

SUR L'ÉDUCATION.

LETTRE

d'un Genévois à Monsieur BURLAMAQUI, *Professeur à Genève.*

Après vous avoir exposé tout ce qui regarde le gouvernement de ce pays-ci, je croyois avoir satisfait amplement à votre curiosité; mais je me suis trompé. Vous trouvez que la matière n'est pas épuisée, vous considérez l'éducation de la jeunesse comme un des objets les plus importans d'un bon gouvernement, & vous voulez être instruit des attentions qu'on y porte dans l'État où je suis. Cette question que vous me faites en peu de mots, vous attirera une réponse

qui passera les bornes d'une lettre ordinaire, par les discussions indispensables dans lesquelles elle m'entraîne. J'aime à considérer cette jeunesse qui s'élève sous nos yeux; c'est la génération future qui est confiée à l'inspection de la race présente, c'est un nouveau genre humain qui s'achemine pour remplacer celui qui existe, ce sont les espérances & les forces de l'État renaissantes, qui bien dirigées perpétueront sa splendeur & sa gloire. Je pense bien, comme vous, qu'un prince sage doit mettre toute son application à former dans ses États des citoyens utiles & vertueux. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai examiné l'éducation qu'on donne à la jeunesse dans les différens États de l'Europe. Cette foule de grands hommes qu'ont produits la république des Grecs & la république romaine, m'ont prévenu en faveur de la discipline des anciens, & je me suis convaincu qu'en suivant leur méthode, on formeroit une nation qui auroit plus de mœurs & de vertu qu'on n'en trouve dans nos peuples modernes. L'éducation qu'on donne à la noblesse est certainement répréhensible d'un bout de l'Europe à l'autre. Dans ce pays-ci elle en reçoit la première teinture dans la maison pa-

ternelle, la seconde dans les académies & les universités, la troisième elle se la donne elle-même, parce qu'on l'émancipe trop tôt; & c'est la plus mauvaise. Dans la maison paternelle, l'amour aveugle des parens nuit à la corréction nécessaire de leurs enfans; les mères surtout, (ce qui soit dit en passant,) gouvernant assez despotiquement leurs maris, ne connoissent pour tout principe d'éducation qu'une indulgence sans bornes. On abandonne les enfans entre les mains des domestiques, qui les flattent, qui les corrompent en leur inspirant des maximes pernicieuses, maximes qui ne germent que trop par les profondes impressions qu'elles font sur des cerveaux encore tendres. Le Mentor qu'on leur choisit, est d'ordinaire ou un candidat en théologie ou un apprenti jurisconsulte, espèces de gens qui auroient le plus grand besoin d'être morigénés eux-mêmes. Sous ces habiles docteurs le jeune Télémaque apprend son catéchisme, le latin, à toute force un peu de géographie, la langue françoise par l'usage. Père & mère applaudissent au chef-d'œuvre qu'ils ont mis au monde, & de crainte que le chagrin ne flétrisse la santé de ce phénix, personne n'ose

des vices & du libertinage; des bretteurs à office y faisoient le métier de gladiateurs, la jeunesse y passoit sa vie dans le désordre, dans les excès; elle y apprenoit tout ce qu'elle auroit dû ignorer à jamais, & ignoroit ce qu'elle auroit dû y apprendre. L'abus de ces désordres alla au point, qu'il y eut des étudians de tués; cela réveilla le gouvernement de sa léthargie, & il fut assez éclairé pour refréner cette licence & pour ramener les choses au but de leur institution; depuis, les pères peuvent envoyer leurs enfans à l'université avec la juste confiance qu'ils pourront s'y instruire, & sans appréhender que leurs mœurs ne se pervertissent. Cet abus de réformé, il en reste encore bien d'autres qui mériteroient une égale correction. L'intérêt & la paresse des professeurs empêchent que les connoissances ne se répandent aussi abondamment qu'il feroit à souhaiter; ils se contentent de satisfaire à leur devoir le plus mincement qu'ils peuvent, ils font leurs cours, & voilà tout. Si les étudians exigent d'eux des leçons particulières, ce n'est qu'à un prix exorbitant qu'ils les obtiennent; ce qui empêche ceux qui ne sont pas riches de profiter d'une fondation publique destinée à l'instruction

de tous ceux que le besoin des connoissances y attire. Autre défaut. La jeunesse ne compose jamais elle-même ses discours, ses thèses & ses disputes; c'est quelque répétiteur qui les fait, & un étudiant avec de la mémoire, souvent sans talens, y recueille à peu de frais des applaudissemens. N'est-ce pas encourager les jeunes gens à la fainéantise, que de leur apprendre à ne rien faire? Il faut au jeune homme une éducation laborieuse; qu'il compose, qu'on le corrige, qu'il rechange son ouvrage & qu'à force de le lui faire retravailler, on l'accoutume à penser avec justesse & à s'énoncer avec exactitude. Pendant qu'on exerce la mémoire de la jeunesse, son jugement se rouille; on accumule ses connoissances, mais elle manque du discernement nécessaire qui les rendroit utiles. Un défaut encore, c'est le mauvais choix des auteurs qu'on explique. En médecine il est juste que l'on commence par Hippocrate & Galien, que l'on suive l'histoire de cette science (si c'en est une) jusqu'à nos jours; mais au lieu d'adopter, ou le système de Hoffmann ou celui de quelque médecin obscur, pourquoi ne point commenter les excellens ouvrages de Boerhaave,

qui semble avoir poussé les connoissances humaines sur le sujet des maladies & des remèdes aussi loin que peut aller la portée de notre intelligence? Il en est de même de l'astronomie & de la géométrie. Il est utile de *parcourir* tous les systêmes depuis celui de Ptolomée jusqu'à celui de Newton; mais le bon sens veut qu'on s'arrête à ce dernier, qui est le plus perfectionné, & le plus purgé d'erreurs. Halle a possédé dans les temps précédens un grand homme, fait pour enseigner la philosophie. Vous devinez que c'est du célèbre Thomasius dont je parle; on n'a qu'à suivre sa méthode & qu'à l'enseigner de même. D'ailleurs, les universités n'ont pas épuré la philosophie, autant qu'on le pense, de la rouille du pédantisme. On n'enseigne plus à la vérité les quiddités d'Aristote, ni les universaux *a parte rei;* doctissimus, sapientissimus Wolffius a remplacé de nos jours cet ancien héros de l'école, & l'on substitue aux formes substantielles les monades & l'harmonie préétablie, systême aussi absurde & aussi inintelligible que celui qu'on a abandonné. Ni plus ni moins, les professeurs répètent ce galimatias;

parce qu'ils s'en sont rendus les termes familiers & parce que c'est la coutume d'être Wolffien. Je me trouvai un jour dans la compagnie d'un de ces philosophes les plus entêtés des monades; j'osai lui demander humblement s'il n'avoit jamais jeté un coup d'œil sur les ouvrages de Locke? J'ai tout lu, reprit-il brusquement. Je sais, Monsieur, lui dis-je, que vous êtes payé pour ne rien ignorer, mais que pensez-vous de ce Locke? C'est un Anglois, répondit-il, sèchement. Tout Anglois qu'il est, ajoutai-je, il me paroît bien sage; il ne quitte jamais le fil de l'expérience pour se conduire dans les ténèbres de la métaphysique; il est prudent, il est intelligible, ce qui est un grand mérite pour un métaphysicien, & je crois au fond qu'il pourroit bien avoir raison. A ces paroles le rouge monta au visage de mon professeur; une colère très-peu philosophique se manifesta dans son regard & par ses gestes, & il me soutint d'un voix plus animée qu'à l'ordinaire, qu'ainsi que chaque pays avoit son climat différent, chaque État devoit avoir son philosophe national. Je repartis que la vérité étoit de tout pays & qu'il seroit à sou-

haiter qu'il nous en vînt beaucoup, dût-elle passer pour contrebande aux universités. Au reste la partie de la géométrie n'est pas aussi cultivée en Allemagne que dans les autres pays de l'Europe. On prétend que les *Germains n'ont* point de têtes géométriques, ce qui certainement est faux, les noms de Leibnitz & de Copernic prouvant le contraire. La cause en est, ce même semble, que cette science manque d'encouragement, & surtout de professeurs assez habiles pour l'enseigner.

Je reviens à présent à la jeune noblesse, que nous avons quittée au sortir des académies & des universités. C'est le moment où les parens décident du parti que leurs enfans doivent prendre; pour l'ordinaire le hasard détermine ce choix. La plupart de ces jeunes seigneurs craignent l'état militaire, parce qu'il est dans ce pays une véritable école de mœurs; on ne passe rien aux jeunes officiers, on les oblige d'avoir une conduite sage, réglée & décente; ils sont éclairés de près, ils ont des surveillans qui ne les épargnent pas; s'ils sont incorrigibles, à quelque appui qu'ils tiennent d'ailleurs, on les oblige à

quitter, & dès-lors il n'y a plus pour eux de considération à attendre. C'est précisément ce qui leur répugne, car ils voudroient à l'ombre d'un grand nom se livrer sans contrainte aux caprices de leur fantaisie & au dérèglement de leurs mœurs ; d'où il arrive que peu d'enfans des premières maisons servent dans les armées. Le corps des Cadets y supplée ; cette pépinière est confiée aux soins d'un officier d'un grand mérite, qui fait consister le bonheur de sa vie à former cette jeunesse, en présidant à son éducation, en lui élevant l'ame, en lui inculquant des principes de vertu & en s'efforçant de la rendre utile à la patrie. Cet établissement étant destiné pour la pauvre noblesse, les premières familles n'y placent pas leurs enfans. Si le père fait entrer son fils dans les finances ou dans la justice, dès ce moment il le perd de vue, il est abandonné à lui-même & le hasard décide du pli qu'il prendra. Souvent au sortir des universités on établit l'héritier sur ses terres, où tout ce qu'il a pu apprendre lui devient autant qu'inutile. Voilà en gros la marche qu'on tient pour l'éducation de la jeunesse. Voici le mal qui en résulte. La

molleſſe de cette première éducation rend les jeunes gens efféminés, commodes, pareſſeux & lâches. Au lieu de reſſembler à la race des anciens Germains, on les prendroit pour une colonie de Sybaris transplantée dans cette *contrée*; ils croupiſſent dans l'oiſivité & dans la fainéantiſe; ils penſent qu'ils ne ſont au monde que pour avoir du plaiſir & des commodités, & que des hommes comme eux ſont diſpenſés du devoir d'être utiles à la ſociété; de là ces écarts, ces folies, ces dettes qu'ils contractent, ces débauches, ces prodigalités qui ont ruiné dans ce pays tant de familles opulentes. J'avoue que ces défauts tiennent autant à l'âge qu'à l'éducation; je conviens que la jeuneſſe ſe reſſemble partout à quelques nuances près, & que dans cet âge où les paſſions ſont les plus vives, la raiſon n'eſt pas toujours la plus forte. Cependant je ſuis perſuadé que par une diſcipline ſage, plus mâle, & quand il en eſt beſoin plus ſévère, on arrêteroit bien des fils de famille au bord de l'abyme où ils vont ſe précipiter. Le dérèglement de leurs mœurs tire d'autant plus à conſéquence dans ce pays-ci, que le droit de primogéniture n'y eſt point

établi comme en Autriche & dans les autres provinces de l'Impératrice Reine ; il ne faut qu'un mauvais sujet dans une famille pour qu'elle tombe en décadence & dans la misère. Des exemples aussi frappans devroient, ce me semble, redoubler l'attention des pères pour la correction de leurs enfans, afin de les rendre capables de soutenir le lustre de leurs ancêtres, de devenir des sujets utiles à leur patrie & dignes de s'attirer une considération personnelle. On croit communément avoir bien pourvu à sa succession, en accumulant des richesses pour ses enfans, en leur faisant des établissemens, en leur procurant des emplois : ce sont sans doute des soins dignes de bons parens ; mais il ne faut point s'y borner ; le point principal est de former leurs mœurs & de mûrir leur jugement de bonne heure. J'ai souvent été sur le point de m'écrier : Pères de famille, aimez vos enfans, on vous y convie, mais d'un amour raisonnable qui se dirige vers leur véritable bien ! Regardez ces jeunes créatures que vous avez vu naître, comme un dépôt sacré que la providence vous a confié ; votre raison doit leur servir d'appui

dans la débilité de leur âge & dans leurs foibles. Ils ne connoissent point le monde; vous le connoissez; c'est donc à vous à les former tels que le demande leur propre avantage, le bien de votre famille & celui de la société. Je le répète, formez donc leurs mœurs, inculquez-leur des sentimens vertueux, élevez leur ame, rendez-les laborieux, cultivez soigneusement leur raison, qu'ils réfléchissent sur leurs démarches, qu'ils soient sages, circonspects, qu'ils aiment la frugalité & la simplicité. Confiez alors en mourant votre héritage à leurs bonnes mœurs; il sera bien administré, & votre famille se soutiendra dans son lustre; sinon la dissipation & les déréglemens commenceront au moment de votre mort, & si vous pouviez ressusciter dans trente ans, vous trouveriez vos beaux établissemens possédés par des mains étrangères. J'en reviens toujours aux lois des Grecs & des Romains. Je crois qu'il faudroit établir, à leur exemple, qu'on n'émancipât les fils qu'à l'âge de vingt-six ans, que les pères fussent en quelque manière responsables de leur conduite. Sans doute qu'alors on n'abandonneroit pas la jeunesse à la compagnie pernicieuse des domestiques;

ſtiques; ſans doute qu'on feroit un choix plus éclairé des maîtres & des gouverneurs qu'on leur donneroit, auxquels on confie tout ce qu'on a de plus précieux. Sans doute que le père même corrigeroit ſon fils, & le puniroit au beſoin, pour étouffer des vices naiſſans. Ajoutez à ceci quelques réformes néceſſaires dans les académies & dans les univerſités, pour qu'en rempliſſant la mémoire de la jeuneſſe, on ne néglige pas la partie du raiſonnement, qui eſt la principale; qu'au ſortir des études les pères ayent l'œil à ce que leurs enfans ne ſe corrompent pas par la fréquentation de mauvaiſes compagnies, parce que les premiers exemples ſoit bons ou mauvais font une impreſſion ſi forte ſur la jeuneſſe, qu'ils déterminent ſouvent invariablement ſon caractère. C'eſt un des grands écueils dont il faut la garantir. De là viennent l'eſprit d'inapplication, la débauche, le jeu & tous les vices. Les devoirs des pères s'étendent encore plus loin; je crois qu'ils devroient employer davantage leur diſcernement pour apprécier au juſte les talens de leurs fils, afin de les deſtiner à ce que demande leur génie. Quelques connoiſ-

fenseur de la Germanie, s'il voyoit la génération des Suèves & des Sennons dégénérée, abâtardie & avilie; mais que ne diroit pas le grand Électeur Fréderic Guillaume, lui, qui chef d'une nation mâle, chassa avec des hommes *les Suédois* de ses États, qu'ils dévastoient? Que sont devenues ces familles si célèbres de son temps & quels sont leurs rejetons? Mais que deviendront celles qui fleurissent de nos jours? Quiconque est père, doit faire de pareilles réflexions, pour s'encourager à remplir tout ce qu'il doit à la postérité.

J'en viens à présent au sexe féminin, qui influe si prodigieusement sur l'autre. *On distingue* ici les femmes d'un certain âge par l'éducation supérieure qu'elles ont reçue, de celles qui sont récemment entrées dans le grand monde; celles-là ont des connoissances, de l'agrément dans l'esprit & une gaieté toujours décente. Ce contraste me parut si frappant, que j'en demandai la raison à un de mes amis: Autrefois, me dit-il, il y avoit quelques femmes à talens, qui recevoient chez elles en pension des filles de qualité; tout le monde s'empressoit d'y placer

ses enfans. C'eſt dans ces établiſſemens que ces dames auxquelles vous applaudiſſez, ont été élevées. Ces écoles ont ceſſé à la mort de celles qui les avoient inſtituées, perſonne ne les a remplacées ; ce qui oblige chaque particulier d'élever ſes enfans chez ſoi. La plupart des méthodes que l'on ſuit, ſont repréhenſibles. On ne ſe donne pas la peine de cultiver l'eſprit des filles, on les laiſſe ſans connoiſſances, ſans même leur inſpirer des ſentimens de vertu & d'honneur. L'éducation commune roule ſur les grâces extérieures, ſur l'air, ſur l'ajuſtement ; ajoutez à cela une légère teinture de muſique, l'érudition de quelques comédies ou de quelques romans, la danſe, le jeu, & vous aurez un abrégé de toutes les connoiſſances du ſexe. Je vous avoue que je fus ſurpris que des gens de la première condition élevaſſent leurs enfans comme des filles de théâtre ; elles ſemblent mendier les regards du public, elles ſe contentent de plaire & ne paroiſſent pas rechercher l'eſtime & la conſidération. Quoi ! leur deſtination n'eſt-elle pas de devenir mères de famille ? Ne devroit-on pas diriger toute leur inſtruction vers ce but, leur

inſpirer de bonne heure de l'horreur pour tout ce qui les déshonore, leur faire connoître les avantages de la ſageſſe, qui ſont ſolides & durables, au lieu que ceux de la beauté ſe paſſent & ſe fanent? Ne faudroit-il pas les *rendre capables* de former avec le temps leurs enfans aux bonnes mœurs, & comment le prétendre d'elles, ſi elles n'en ont point elles-mêmes, ſi le goût de l'oiſiveté, de la frivolité, du luxe, de la dépenſe, & ſi des ſcandales publics les empêchent de donner un bon exemple à leur famille? Je vous avoue que la négligence des pères de famille me paroît impardonnable; ſi *leurs* enfans ſe perdent, ils en ſont la cauſe. *On regarde* avec indulgence les Circaſſiens, parce qu'ils ſont barbares, qui élèvent leurs filles à tous les manéges de la coquetterie & de la volupté, pour les vendre enſuite plus chèrement au ſérail de Conſtantinople; c'eſt un trafic d'eſclaves. Mais que chez un peuple libre & policé, la première nobleſſe ſemble ſe conformer à cet uſage, qu'elle ſe reſpecte aſſez peu pour mépriſer le blâme qu'attirera ſur la famille la conduite d'une fille ſans mœurs & ſans vertu, c'eſt ce que la poſtérité la

plus reculée leur reprochera éternellement. Allons au fait. Le déréglement des femmes prend sa source plutôt dans la vie oisive qu'elles mènent, que dans l'ardeur de leur tempérament; passer deux ou trois heures devant le miroir, à méditer, à raffiner sur leur ajustement, à admirer leurs charmes; passer toute l'après-dinée à médire; ensuite au spectacle, le soir au jeu; puis le souper & encore le jeu! est-ce avoir le temps de faire un retour sur soi-même, & l'ennui de cette vie molle & oiseuse ne les incite-t-il pas à recourir à des plaisirs d'un autre genre, ne fût-ce que pour la variété, pour éprouver un sentiment nouveau? Occuper les hommes c'est les empêcher d'être vicieux. La vie de la campagne, simple, rustique & laborieuse est plus innocente que celle qu'un tas de fainéans mènent dans les grandes villes. C'est une ancienne maxime des généraux, que pour empêcher la licence, le désordre, les émeutes dans les camps, il faut donner de l'occupation au soldat. Les hommes se ressemblent tous. Si l'on n'est pas assez stupide pour voir du même œil la conduite dévergondée de ses proches, ou leurs mœurs pudiques & sages,

qu'on leur apprenne à s'occuper eux-mêmes. Une fille peut s'amuser à des ouvrages de femme, à la musique, à la danse même; mais surtout qu'on s'applique à lui former l'esprit, à lui donner du goût pour les bons ouvrages, *qu'on* exerce son jugement, qu'on nourrisse sa raison par la lecture de choses solides, qu'elle ne rougisse point de s'instruire de l'économie; il vaut bien mieux qu'elle règle les comptes de sa maison elle-même & qu'elle les tienne *en ordre*, que de contracter follement des dettes de tout côté, sans penser à restituer ce que la bonne foi de ses débiteurs lui a long-temps avancé. Je vous avoue que je me suis souvent *indigné*, en me représentant à quel point en Europe on méprise cette moitié de l'espèce humaine, jusqu'à négliger tout ce qui peut perfectionner sa raison. Nous voyons tant de femmes qui ne le cèdent pas aux hommes. Il est en notre siècle de grandes princesses, qui l'emportent de beaucoup sur celles des siècles précédens, il en est . . . . mais je n'ose les nommer, de crainte de leur déplaire en blessant leur extrême modestie, qui met le comble à leurs

vertus & à leurs talens. Avec une éducation plus mâle, plus vigoureuſe, ce ſexe l'emporteroit ſur le nôtre; il poſſède les charmes de la beauté, ceux de l'eſprit ne leur ſont-ils pas préférables? Allons au fait. La ſociété ne peut ſubſiſter ſans les mariages légitimes, qui la reproduiſent & qui la rendent éternelle. Il faut donc ſoigner ces jeunes plantes qu'on forme pour devenir les ſouches de la poſtérité; de manière que le mâle & la femelle puiſſent remplir également les devoirs de chefs de famille. Il faut que la raiſon, l'eſprit, les talens, les bonnes mœurs & la vertu ſervent également de baſe à cette éducation, afin que ceux qui l'ont reçue, puiſſent la transmettre à ceux auxquels ils donneront la vie. Enfin, pour ne rien oublier de ce qui peut tenir à cette matière, je dois y ajouter l'abus de l'autorité paternelle, qui force quelquefois les filles à ſe ſoumettre au joug d'un mariage mal aſſorti. Le père ne conſulte que l'intérêt de ſa famille, & quelquefois il ne ſuit que ſon caprice pour le choix de ſon genre, ou ce choix tombe ſur un richard, ſur un homme ſuranné, ou ſur quelque ſujet qui lui plaît,

dira tout ce qu'on voudra, mais un homme eſt plus précieux que tous les ananas de l'univers; c'eſt la plante qu'il faut cultiver, celle qui mérite tous nos ſoins & tous nos travaux, parce que c'eſt elle qui fait l'ornement & la *gloire de la patrie.*

Je ſuis &c.

DIALOGUE DE MORALE

A L'USAGE

DE LA JEUNE NOBLESSE.

Demande.

Qu'est-ce que la vertu?

Réponse.

C'est une heureuse disposition de l'esprit qui nous porte à remplir les devoirs de la société pour notre propre avantage.

D. En quoi consistent les devoirs de la société?

R. Dans la soumission, dans la reconnoissance que nous devons à nos pères des soins qu'ils ont pris de notre éducation; à les assister de tout notre pouvoir; à leur rendre dans leur caducité, par notre tendre attachement, des services pareils à ceux qu'ils nous ont rendus dans

reur de l'envie & la rage de la chicane me posséderoient, ne sentirois-je pas que nous mangerions le fonds de notre héritage par nos procès? Ainsi je m'accommoderois à l'aimable, & la discorde ne déchireroit pas notre famille.

D. Je veux croire que vous êtes assez sage pour ne pas donner lieu, par votre faute, aux mésintelligences de votre famille: cependant le tort peut venir de la part de vos frères & de vos sœurs, ils peuvent avoir de mauvais procédés envers vous, ils peuvent vous envier, parler de vous en termes déshonnêtes, vous causer des désagrémens, peut-être même travailler à votre ruine. Comment concilierez-vous alors la rigidité de votre devoir avec l'intérêt de votre bonheur?

R. Dès que j'aurois calmé les premiers momens d'indignation que leur conduite m'auroit inspirés, je me ferois gloire d'être plutôt l'offensé que l'offenseur: ensuite je leur parlerois, je leur dirois que respectant en eux le sang que mon père & ma mère leur ont transmis, il me seroit impossible d'agir envers eux comme envers des ennemis déclarés, mais que je prendrois mes précautions pour les empêcher de me nuire.

Ce

Ce procédé généreux pourroit les ramener à la raison ; si cela n'arrivoit pas, j'aurois du moins la consolation de n'avoir aucun reproche à me faire ; & comme un pareil procédé doit s'attirer l'applaudissement des sages, je me trouverois suffisamment récompensé.

D. A quoi vous serviroit cette générosité ?

R. A conserver ce que j'ai de plus précieux au monde, une réputation sans tache, sur laquelle je fonde tout mon bonheur.

D. Quel bonheur peut-il y avoir dans l'opinion que les hommes ont de vous ?

R. Ce n'est pas sur les opinions des autres que je me fonde, mais sur la satisfaction ineffable que j'éprouve en me trouvant digne d'un être raisonnable, humain & bienfaisant.

D. Vous disiez auparavant que si vous aviez des enfans, vous auriez plus soin de les rendre vertueux que de leur amasser des richesses. Pourquoi pensez-vous si peu à établir leur fortune ?

R. Parce que les richesses n'ont aucun prix par elles-mêmes, & n'en acquièrent que par le bon usage qu'on en fait. Or si je cultive les talens de mes enfans, si je les forme aux bonnes moeurs, leur mérite personnel fera leur for-

tune. Au lieu que ſi je ne veillois pas à leur education, quelque grands que fuſſent les biens que je pourrois leur laiſſer, ils les diſſiperoient bien vîte. D'ailleurs, je ſouhaite qu'on eſtime en mes enfans leur caractère, leur cœur, *leurs* talens, leurs connoiſſances, & non leurs richeſſes.

D. Cela doit être très-utile à la ſociété; mais quant à vous, quel avantage en retirez-vous?

R. Un très-grand; parce que mes enfans bien morigénés deviendront la conſolation de ma vieilleſſe, qu'ils ne déshonoreront ni mon nom ni leurs ancêtres par leur mauvaiſe conduite, & qu'étant prudens & ſages, *le bien* que je pourrai leur laiſſer, ſera, à l'aide de leurs talens, ſuffiſant pour les faire ſubſiſter honorablement.

D. Vous ne croyez donc pas qu'une origine noble, & d'illuſtres ancêtres diſpenſent leur poſtérité d'avoir du mérite?

R. Bien loin de là, c'eſt un encouragement pour les ſurpaſſer, parce qu'il n'y a rien de plus honteux que d'abâtardir ſa race. Dans ce cas, l'éclat des aïeux, loin d'illuſtrer leurs deſcendans, ne ſert qu'à éclairer leur infamie.

D. Il faut vous demander de même des éclairciſſemens touchant ce que vous avez avancé de vos devoirs à l'égard de la ſociété. Vous dites qu'il ne faut pas faire aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît; cela eſt bien vague; je voudrois que vous me détaillaſſiez ce que vous entendez par ces paroles.

R. Cela n'eſt pas difficile. Je n'aurai qu'à parcourir tout ce qui me fait de la peine, & tout ce qui m'eſt agréable. 1) Je ſerois fâché qu'on m'enlevât mes poſſeſſions; donc je ne dois déposſéder perſonne. 2) Je reſſentirois une peine infinie ſi l'on me débauchoit ma femme; je ne dois donc pas ſouiller la couche d'un autre. 3) Je déteſte ceux qui me manquent de parole, ou qui ſe parjurent; je dois donc fidellement obſerver ma foi & mes ſermens. 4) J'abhorre ceux qui me diffament; je ne dois donc calomnier perſonne. 5) Aucun particulier n'a de droit ſur ma vie; je n'ai donc pas le droit de l'ôter à qui que ce ſoit. 6) Ceux qui me témoignent de l'ingratitude m'indignent; comment ſerois-je donc ingrat envers mes bienfaiteurs? 7) Si j'aime le repos, je n'irai pas troubler la tranquillité d'un autre. 8) Si j'aime à être ſecouru dans

mes besoins, je ne refuserai pas mon assistance à ceux qui me la demandent, parce que je sens le plaisir qu'on éprouve à rencontrer une ame bienfaisante, un cœur serviable, qui compatissant aux maux de l'humanité, défend, *assiste*, & sauve les malheureux.

D. Je vois que vous faites toutes ces choses pour la société; mais, que vous en revient-il à vous-même?

R. La douce satisfaction de me trouver tel que je désire d'être, digne de mériter des amis, digne de l'estime de mes concitoyens, digne de mes propres applaudissemens.

D. En vous conduisant de la *sorte*, ne sacrifiez-vous pas vous-même toutes vos passions?

R. Je ne leur abandonne pas le frein; & si je les réprime, c'est pour mon propre avantage, pour maintenir les lois qui protégent le foible contre les attentats du fort, pour soutenir ma réputation, & pour ne point encourir les punitions que ces lois infligent aux transgresseurs.

D. Il est vrai que les lois punissent les crimes publics; mais combien de mauvaises actions, enveloppées de ténèbres, se cachent à l'œil pénétrant de Thémis! Pourquoi ne feriez-vous

pas du nombre de ces heureux coupables qui jouissent de leurs forfaits à l'ombre de l'impunité? Si donc il se présentoit une façon furtive de vous enrichir, la laisseriez-vous échapper?

R. Si par des voies innocentes je pouvois faire des acquisitions, sans doute que je ne les négligerois pas; mais si c'étoit par des moyens mal-honnêtes, j'y renoncerois sur le champ.

D. Pourquoi?

R. Parce qu'il n'y a rien de si caché qui ne parvienne au jour; le temps découvre tôt ou tard la vérité. Je posséderois en tremblant des biens mal acquis, je passerois ma vie dans la cruelle attente du moment qui me déshonoreroit à jamais devant le public, en découvrant ma turpitude.

D. Cependant la morale du grand monde est bien relâchée; & si l'on vouloit examiner à quel droit chacun possède ses biens, que d'injustices, que de fraudes, que de mauvaise foi l'on découvriroit! Ces exemples ne vous encourageroient-ils pas à les imiter?

R. Ces exemples me feroient gémir sur la perversité des hommes. Et comme ni bossu ni aveugle ne me donne envie de l'être à leur

exemple, je crois de même qu'il eſt indigne d'une ame vertueuſe de ſe dégrader au point de ſe modeler ſur le vice.

D. Il y a cependant des crimes cachés.

R. J'en conviens; mais les criminels *ne ſont* pas heureux, ils ſont tourmentés, comme je vous l'ai dit, par la crainte d'être découverts, & par les plus violens remords. Ils ſentent qu'ils jouent un rôle impoſteur, qu'ils couvrent leur ſcélérateſſe du maſque de la vertu: leur cœur rejette la fauſſe eſtime dont ils jouiſſent, & ils ſe condamnent eux-mêmes en ſecret au dernier mépris, qu'ils méritent.

D. C'eſt à ſavoir, ſi vous étiez dans ce cas, ſi vous feriez ces réflexions.

R. Pourrois-je étouffer la voix de la conſcience & celle des remords vengeurs? Cette conſcience eſt comme un miroir; quand nos paſſions ſont calmes, elle nous repréſente toutes nos difformités; je m'y ſuis vu innocent, & je m'y verrois coupable! hélas, je deviendrois à mes propres yeux un objet d'horreur! Non, je ne m'expoſerai jamais, de ma propre volonté, à cette humiliation, à cette douleur, à ce tourment.

D. Il y a cependant des concussions & des rapines que la guerre semble autoriser.

R. La guerre est un métier de gens d'honneur, quand les citoyens exposent leurs jours pour le service de leur patrie. Mais si l'intérêt s'en mêle, ce noble métier dégénère en pur brigandage.

D. Hé bien, si vous n'êtes point intéressé, au moins aurez-vous de l'ambition; vous voudrez vous pousser, & commander à vos semblables.

R. Je distingue beaucoup l'ambition de l'émulation. Souvent cette première passion donne dans des excès, & touche de près au vice; mais l'émulation est une vertu qu'il faut rechercher; elle nous porte, sans jalousie, à surpasser nos concurrens, en nous acquittant mieux de nos devoirs qu'ils ne font; elle est l'ame des plus belles actions, tant militaires que civiles; elle désire de briller, mais elle ne veut devoir son élévation qu'à la seule vertu jointe à la supériorité des talens.

D. Mais si en rendant un mauvais office à quelqu'un, c'étoit le moyen de parvenir à un poste éminent, ne trouveriez-vous pas cet expédient plus court?

R. Le poste pourroit tenter ma cupidité, j'en conviens; toutefois je ne consentirois jamais à devenir assassin pour y parvenir.

D. Qu'appelez-vous devenir assassin?

R. Tuer un homme est pour le *mort un* moindre mal que de le diffamer: l'assassiner avec le poignard ou avec la langue, c'est la même chose.

D. Vous ne calomnierez donc personne. Cependant, sans être assassin, il peut arriver que vous tuïez quelqu'un; non que je vous soupçonne de commettre un meurtre de sang froid: mais si quelqu'un de vos égaux se déclare votre ennemi & vous persécute, si quelque brutal vous insulte & vous déshonore, la colère vous emportera, & la douceur de la vengeance vous incitera à commettre quelque action violente.

R. Cela ne se devroit pas, mais je suis homme: né avec des passions vives, j'aurois sans doute un combat bien fort à livrer pour réprimer la première impulsion de la colère; je devrois toutefois la vaincre. C'est aux lois à venger les offenses que reçoivent les particuliers; aucun individu n'a le droit de punir ceux qui l'outragent: mais si par malheur un premier

mouvement l'emportoit ſur ma raiſon, j'en au-aurois des regrets pour la vie.

D. Comment concilierez-vous cette conduite, étant militaire, avec ce que le point d'honneur exige d'un homme de condition? Vous ſavez que malheureuſement, dans tous les pays, les lois du point d'honneur ſont préciſément l'oppoſé des lois civiles.

R. Je me propoſerai de tenir une conduite ſage & meſurée, pour ne point donner lieu à de mauvaiſes querelles; & ſi l'on m'en ſuſcitoit, ſans qu'il y eût de ma faute, je ſerois forcé de ſuivre l'uſage reçu, me lavant les mains de ce qui en pourroit avenir.

D. Puiſque nous ſommes ſur le ſujet du point d'honneur, expliquez-moi en quoi vous le faites conſiſter.

R. Le point d'honneur conſiſte à éviter tout ce qui peut rendre mépriſable, & il oblige à ſe ſervir de tous les moyens honnêtes qui peuvent augmenter la réputation.

D. Qu'eſt-ce qui rend un homme mépriſable?

R. La débauche, la fainéantiſe, l'ineptie, l'ignorance, la mauvaiſe conduite, la poltronnerie, & tous les vices.

D. Qu'eſt-ce qui procure une bonne réputation?

R. L'intégrité, des procédés honnêtes, des connoiſſances, de l'application, de la vigilance, la valeur, les belles actions civiles & *militaires*, en un mot tout ce qui élève un homme au deſſus des foibleſſes humaines.

D. A propos de foibleſſes humaines, vous êtes jeune, & dans l'âge où les paſſions ſont les plus vives. Si vous réſiſtez à la cupidité, à l'ambition déſordonnée, à la vengeance; il me ſemble vous voir ſuccomber aux attraits d'un ſexe enchanteur, qui bleſſe en ſéduiſant, & pouſſe les traits empoiſonnés ſi profondément au cœur, qu'ils égarent la raiſon. Ah, que je plains d'avance le mari dont la femme vous aura ſubjugué! Qu'en penſez-vous?

R. Je ſuis jeune & fragile, je l'avoue; cependant je connois mes devoirs, & il me ſemble que ſans troubler le repos des familles, & ſans employer la violence, un jeune homme peut appaiſer ſes paſſions par des moyens plus innocens.

D. Je vous entends. Vous faites alluſion au mot de Porcius Caton, qui voyant ſortir quel-

que jeune patricien de chez une fille de joie, s'écria qu'il s'en réjouissoit, parce qu'il ne troubleroit point le repos des familles en agissant ainsi. Cependant cet expédient est sujet à d'étranges inconvéniens, & séduire des filles. . . . .

R. Je n'en séduirai point, parce que je ne veux ni tromper personne, ni me parjurer. Tromper est d'un mal-honnête homme, se parjurer est d'un scélérat.

D. Mais quand votre intérêt l'exige?

R. Un intérêt se trouveroit donc contraire à l'autre; car si je manque de parole, je n'oserai pas me plaindre si l'on m'en manque; & si je me joue du serment, je ne pourrai pas compter sur ceux qu'on me fera.

D. Cependant, en suivant la règle de Caton, vous vous exposez à d'autres hasards.

R. Tout homme qui s'abandonne à ses passions, est un homme perdu. Je me suis prescrit pour règle de ma vie en toutes choses: use, mais n'abuse pas.

D. Cela est fort sage. Mais êtes-vous sûr de ne jamais vous écarter de cette règle?

R. L'amour de ma conservation m'oblige à veiller à ma santé. Je sais que rien ne la ruine plus

que les excès de l'amour; je dois donc être sur mes gardes pour ne point épuiser mes forces, pour ne point m'attirer de maladie fâcheuse qui rendroit ma florissante jeunesse languissante, valétudinaire, & misérable. J'aurois le *cruel reproche* à me faire d'être homicide de moi-même; de sorte que si l'intérêt de la volupté m'entraîne, l'intérêt de ma conservation m'arrête.

D. Je n'ai rien à répliquer à ces raisons. Mais si vous êtes si rigide envers vous-même, vous serez sans doute dur envers les autres.

R. Je ne suis pas dur envers moi-même, je ne suis que sage; je ne me refuse que *les choses* nuisibles à ma santé, à ma réputation, à mon honneur; & bien loin d'être insensible, je compatis à tous les maux de mes semblables: je ne m'y borne pas, je tâche de les assister, & de leur rendre tous les services qui dépendent de moi, soit en les secourant de mon bien dans leur indigence, soit en les conseillant dans leurs embarras, soit en découvrant leur innocence quand on les calomnie, soit en les recommandant lorsque j'en trouve l'occasion.

D. Si vous donnez beaucoup en aumônes, vous épuiserez vos fonds.

R. Je donne ſelon mes moyens. C'eſt un capital qui rapporte au centuple, par le ſenſible plaiſir que l'on éprouve en ſoulageant un malheureux.

D. Mais on riſque plus, quand on ſe rend le défenſeur des opprimés.

R. Verrai-je l'innocence perſécutée ſans l'aſſiſter? moi ſachant la fauſſeté de l'accuſation, je trahirois la vérité, pouvant la faire connoître! & je manquerois à tous les devoirs de l'honnête homme par inſenſibilité ou par foibleſſe!

D. Cependant, vu le train du monde toutes les vérités ne ſont pas bonnes à dire.

R. Pour l'ordinaire c'eſt la manière dure de dire la vérité qui la rend odieuſe; mais en l'annonçant modeſtement & ſans faſte, il eſt rare qu'elle ſoit mal reçue. Enfin, j'éprouve le beſoin d'être aſſiſté & défendu; de qui pourrai-je exiger ces ſervices ſi je ne m'en acquitte pas moi-même?

D. En ſervant les hommes, on n'oblige ſouvent que des ingrats; que vous reviendra-t-il de vos peines?

R. Il eſt beau de faire des ingrats; il eſt infâme de l'être.

D. La reconnoiſſance eſt un poids bien peſant, & ſouvent inſupportable; on ne s'acquitte

jamais d'un bienfait. Ne trouvez-vous pas qu'il eſt dur de le porter toute ſa vie?

R. Non, parce que ce ſouvenir me rappelle ſans ceſſe les belles actions de mes amis, la mémoire de leurs nobles procédés eſt longue *dans* mon eſprit: je n'ai la mémoire courte que ſur le ſujet des offenſes. Il n'eſt point de vertu ſans reconnoiſſance, elle eſt l'ame de l'amitié, de la plus douce conſolation de la vie. C'eſt elle qui nous lie à nos parens, à notre patrie, à nos bienfaiteurs. Non, je n'oublierai jamais la ſociété qui m'a vu naître, le ſein qui m'a allaité, le père qui m'a élevé, le ſage qui m'a *inſtruit*, la langue qui m'a défendu, le bras *qui m'a aſſiſté.*

D. J'avoue que les ſervices qu'on vous a rendus, vous ont été utiles; mais quel intérêt propre vous oblige à la reconnoiſſance?

R. Le plus grand de tous, celui de me ménager des amis dans le beſoin, de mériter par ma reconnoiſſance que des ames bienfaiſantes m'aſſiſtent; parce qu'aucun homme ne peut ſe paſſer de ſecours, & qu'il faut s'en rendre digne; & parce que le public abhorre les ingrats, qu'il les regarde comme les perturbateurs des plus doux liens de la ſociété; qu'ils rendent

l'amitié dangereuse, les bons offices nuisibles à ceux qui s'en acquittent; parce qu'enfin ils rendent le mal pour le bien. Il faut avoir un cœur insensible, pervers, atroce, pour être ingrat. Serai-je capable d'une pareille noirceur? me rendrai-je indigne de la société des honnêtes gens? Agirai-je contre cet instinct secret de mon cœur qui me crie: ne sois pas inférieur à tes bienfaiteurs; rends-leur, s'il se peut, au centuple les services que tu reçus de leur générosité. Ah, plutôt que la mort termine mes jours, que je ne les souille par une telle infamie! Pour que je sois satisfait de moi-même, il faut le soir qu'en récapitulant mes actions, je trouve de quoi flatter mon amour propre, & non de quoi le ravaler: plus je trouve en moi de traces de justice, de générosité, de noblesse, de reconnoissance, de grandeur d'ame; plus je suis satisfait.

D. Mais cette reconnoissance vous l'étendez envers la patrie; que lui devez-vous?

R. Tout, mes foibles talens, mes soins, mon amour, ma vie.

D. Il est vrai que l'amour de la patrie a produit en Grèce, comme à Rome, les plus belles

actions.... Ce fut par ce principe, & tant que les lois de Lycurgue furent observées, que Lacédémone soutint son empire. Ce fut par une suite de cet attachement inviolable pour la patrie que la république romaine éleva des citoyens *qui la rendirent maîtresse du monde.* Mais comment combiner votre intérêt avec celui de votre patrie?....

R. Je le combine sans peine, parce que toute belle action enchaîne & entraîne sa récompense à sa suite. Ce que je sacrifie de mon intérêt, je le regagne en réputation; & la patrie, en bonne mère, se trouve même d'ailleurs obligée de récompenser les services qu'on lui rend.

D. En quoi peuvent consister ces services?

R. Ils sont innombrables. On peut être utile à sa patrie: en élevant ses enfans avec les principes de bons citoyens & d'honnêtes gens, en perfectionnant l'agriculture dans ses terres, en administrant la justice équitablement & avec impartialité, en maniant les deniers publics avec désintéressement, en tâchant d'illustrer son siècle par sa vertu ou par ses lumières, en embrassant le métier des armes par un pur sentiment d'honneur, en renonçant à la mollesse en faveur de la vigilance & de l'activité, à l'intérêt en faveur de

la

la réputation, à la vie en faveur de la gloire, en acquérant toutes les connoiſſances qui ſont néceſſaires pour réuſſir dans cet art ſi difficile, afin de pouvoir défendre les intérêts de ma patrie au péril de mes jours. Voilà mes devoirs.

D. C'eſt vous charger de bien des ſoins & de bien des peines.

R. La patrie réprouve les citoyens qui lui ſont inutiles, c'eſt un fardeau qui la ſurcharge. Par une convention tacite, tout membre doit contribuer au bien de la grande famille, qui eſt l'État; & comme on émonde dans les plants d'arbres les rameaux ſtériles qui ne portent point de fruits, on rejette également les débauchés, les fainéans, & toute cette race d'hommes oiſifs, & pour la plupart pervers, qui ſe concentrent en eux-mêmes, & contens de tirer des avantages de la ſociété, ne contribuent en rien à ſon utilité. Pour moi, je voudrois, ſi je puis y réuſſir, aller au delà de mes devoirs. Une noble émulation m'excite à imiter de grands exemples. Pourquoi jugez-vous aſſez mal de moi pour me croire incapable des efforts de vertu dont d'autres hommes nous ont fourni les modèles? Ne ſuis-je pas doué des mêmes organes

qu'eux? N'ai-je pas un cœur capable des mêmes ſentimens? Ferai-je rougir mon ſiècle, & par une conduite lâche donnerai-je lieu de ſoupçonner que notre génération dégénère des vertus de ſes aïeux? Après tout ne ſuis-je pas mortel? Sais-je quand ma courſe ſera bornée? & mourir pour mourir, ne vaut-il pas mieux que mon dernier moment me couvre de gloire, & perpétue mon nom jusqu'à la fin des ſiècles, que d'expirer après avoir mené une vie fainéante & obſcure, en proie à des maladies plus cruelles que les traits de l'ennemi, & d'enſevelir avec moi dans le tombeau le ſouvenir de ma perſonne, de mes actions, & de mon nom? Je veux mériter qu'on me connoiſſe, je veux être vertueux, je veux ſervir ma patrie, & je veux occuper mon petit coin dans le temple de la Gloire.

D. En penſant ainſi, vous l'occuperez ſans doute. Platon a dit que la dernière paſſion du ſage c'étoit l'amour de la gloire. Je ſuis ravi de vous voir dans d'auſſi bonnes diſpoſitions. Vous ſavez que le véritable bonheur des hommes conſiſte dans la vertu. Perſévérez dans ces nobles ſentimens; & vous ne manquerez ni d'amis pendant votre vie, ni de réputation après votre mort.

DE
L'UTILITÉ
DES
SCIENCES ET DES ARTS
DANS UN ÉTAT *).

Des personnes peu éclairées ou peu sincéres ont osé se déclarer ennemies des sciences & des arts: s'il leur a été permis de calomnier ce qui fait le plus d'honneur à l'humanité, à plus forte raison sera-t-il permis de le défendre: c'est le devoir de tous ceux qui aiment la société, & qui sont reconnoissans de ce qu'ils doivent aux lettres. Le malheur veut que souvent des paradoxes fassent plus d'impression sur le public que des vérités: c'est alors qu'il faut

*) Discours prononcé à l'assemblée extraordinaire & publique de l'académie royale des sciences & belles lettres de Prusse, en présence de Sa Majesté la Reine douairière de Suède; le Lundi 27 Janvier 1772.

le détromper, & confondre par de bonnes raisons, & non par des injures, les auteurs de semblables rêveries. Je suis honteux de dire dans cette académie, qu'on a eu l'effronterie de mettre en question, si les sciences sont *utiles* ou nuisibles à la société; chose sur laquelle personne ne devroit avoir de doute. Si nous avons de la préférence sur les animaux, ce n'est pas certainement par les facultés du corps, mais c'est par l'esprit plus étendu que la Nature nous a donné; & ce qui distingue l'homme de l'homme, c'est le génie & les connoissances. D'où viendroit la distance infinie qu'il y a entre un peuple policé & un peuple barbare, si ce n'est que l'un est éclairé, & que l'autre végète dans l'abrutissement & dans la stupidité?

Les nations qui ont joui de cette supériorité, ont été reconnoissantes envers ceux qui leur ont procuré cet avantage. De là vient la juste réputation dont jouissent ces lumières de l'univers, ces sages qui par leurs savans travaux ont éclairé leurs compatriotes & leur siècle.

L'homme est peu de chose par lui-même: il naît avec des dispositions plus ou moins propres à se développer; mais il faut les cultiver:

il faut que ses connoissances se multiplient, pour que ses idées puissent s'étendre : il faut que sa mémoire se remplisse, pour que ce magasin fournisse à l'imagination des matières sur lesquelles elle puisse s'exercer ; & que le jugement se raffine, pour trier ses propres productions. L'esprit le plus vaste, privé de connoissances, n'est qu'un diamant brut, qui n'acquerra de prix qu'après avoir été taillé par les mains d'un habile lapidaire. Que d'esprits perdus ainsi pour la société ! Et que de grands hommes en tout genre, étouffés dans leur germe, soit par l'ignorance, soit par l'état abject où ils se trouvoient placés !

Le véritable bien de l'État, son avantage, & son lustre, exigent donc que le peuple qu'il contient, soit le plus instruit & le plus éclairé qu'il est possible, pour lui fournir, en chaque genre, un nombre de sujets habiles, & capables de s'acquitter avec dextérité des différens emplois qu'il faut leur confier.

Ceux qui par le hasard de la naissance sont dans une position à ne pouvoir apprécier les torts infinis que souffrent (plus ou moins) tous les gouvernemens européens, par les fautes dont l'ignorance est cause, ne sentiront peut-

nada avec quelque citoyen d'un pays policé de l'Europe ; & tout l'avantage sera en faveur de ce dernier. Comment peut-on préférer la nature grossière à la nature perfectionnée ; le manque de moyens de subsister à une vie *aisée ;* la grossièreté à la politesse ; la sureté des possessions, dont on jouit à l'abri des lois, au droit du plus fort & au brigandage, qui anéantit les fortunes & l'état des familles ?

La société formant un corps de peuple, ne sauroit se passer ni des arts ni des sciences. C'est par le nivellement & l'hydraulique que les contrées situées le long des fleuves se mettent à couvert des débordemens & des inondations : sans ces arts, des terrains féconds se changeroient en marais mal-sains, & priveroient nombre de familles de leur subsistance. Les terrains plus élevés ne sauroient se passer d'arpenteurs pour mesurer & partager les champs. Les connoissances physiques, bien constatées par l'expérience, contribuent à perfectionner la culture des terres, & surtout le jardinage. La botanique, qui s'applique à l'étude des simples, & la chimie, qui sait en extraire les sucs spiritueux, servent au moins à fortifier notre espérance du-

rant nos maux, quand leur propriété n'auroit pas la vertu de nous guérir. L'anatomie guide & dirige la main du chirurgien dans ces opérations douloureuses, mais nécessaires, qui sauvent une partie de notre existence aux dépens de la partie endommagée. La mécanique sert à tout: faut-il soulever ou transporter un fardeau? c'est elle qui le meut: faut-il creuser dans les entrailles de la terre pour en tirer des métaux? c'est elle qui par des machines ingénieuses dessèche les carrières, & délivre le mineur de la surabondance des eaux qui le feroient périr, ou l'obligeroient à cesser son travail. Faut-il construire des moulins pour nous broyer l'aliment le plus connu & le plus nécessaire? C'est la mécanique qui les perfectionne. C'est elle qui soulage les ouvriers, en rectifiant les diverses espèces de métiers sur lesquels ils travaillent. Tout ce qui est machine est de son ressort; & combien ne faut-il pas de machines en tous les genres? L'art de construire un vaisseau est peut-être un des plus grands efforts de l'imagination: mais que de connoissances ne faut-il pas que le pilote possède, pour diriger ce bâtiment, & braver les flots en dépit des

vents! Il faut qu'il ait étudié l'aftronomie ; qu'il ait de bonnes cartes marines, une notion exacte de la géographie ; de l'habileté dans le calcul, pour connoître l'étendue qu'il a parcourue, & le lieu où il fe trouve ; en quoi il fera fecouru à l'avenir par des pendules qu'on vient récemment de perfectionner en Angleterre. Les arts & les fciences fe tiennent par la main ; nous leur devons tout ; ce font les bienfaiteurs du genre humain. Le citoyen des grandes villes en jouit, fans que fa molleffe orgueilleufe fache ce qu'il en coûte de veilles & de travaux pour fournir à fes befoins, & contenter fes goûts fouvent bizarres.

La guerre, quelquefois néceffaire & fouvent entreprife trop légérement, que n'exige-t-elle pas de connoiffances! La feule découverte de la poudre en a tellement changé la méthode, que les plus grands héros de l'antiquité, s'ils pouvoient revenir au monde, feroient obligés de fe mettre au fait de nos découvertes, pour conferver la réputation qu'ils ont fi juftement acquife. Il faut, dans ces temps modernes, qu'un guerrier étudie la géométrie, la fortification, l'hydraulique, la mécanique ; pour conftruire des forts, former des inondations artificielles, connoître

la force de la poudre, calculer le jet des bombes, favoir diriger l'effet des mines, faciliter le tranfport des machines de guerre. Il faut qu'il fache à fond la caftramétation & la tactique, la mécanique de l'exercice; qu'il ait une connoiffance exacte des terrains & de la géographie; & que fes projets de campagne foient femblables à une démonftration géométrique, quoiqu'il foit borné à l'art conjectural. Il doit avoir la mémoire remplie de l'hiftoire de toutes les guerres précédentes, pour que fon imagination ait la liberté d'y puifer comme dans une fource féconde.

Mais les généraux ne font pas les feuls obligés de recourir aux archives des temps paffés: le magiftrat, le jurisconfulte, ne fauroient s'acquitter de leurs devoirs, s'ils n'ont bien approfondi cette partie de l'hiftoire qui concerne la légiflation. Il faut non feulement qu'ils ayent étudié l'efprit des lois du pays qu'ils habitent; mais qu'ils fachent encore celles des autres peuples, & à quelles occafions elles ont été promulguées ou abolies.

Ceux-mêmes qui fe trouvent à la tête des nations, & ceux qui adminiftrent fous eux les gouvernemens, ne fauroient fe paffer d'étudier

l'histoire: c'est leur bréviaire; c'est un tableau qui leur représente les plus fines nuances des caractères, & les actions des hommes puissans, leurs vertus, leurs vices, leurs succès, leurs malheurs, leurs ressources. Dans l'histoire *de leur* patrie, qui doit attirer leur attention principale, ils trouvent l'origine des institutions bonnes ou mauvaises, & une chaîne d'événemens liés les uns aux autres, qui les conduit jusqu'au temps présent: ils y trouvent les causes qui ont uni les peuples, & les causes qui ont rompu ces liens; des exemples à suivre, des exemples à éviter, Mais quel objet de méditation pour un prince, que de passer en revue cette multitude de souverains que lui présente l'histoire! Il s'en trouve nécessairement dans ce nombre, de son caractère, ou dont les actions ont quelque rapport aux siennes; & dans le jugement que la postérité en a porté, il voit, comme dans un miroir, l'arrêt qui l'attend dès que sa dissolution totale aura fait évanouir la crainte qu'il inspire.

Si les historiens sont les précepteurs des hommes d'État, les dialecticiens ont été les foudres des erreurs & des superstitions: ils ont combattu & détruit les chimères des charlatans sacrés & pro-

fanes. Sans eux nous immolerions peut-être encore, comme nos ancêtres, des victimes humaines à des dieux fantastiques; nous adorerions l'ouvrage de nos mains; obligés de croire sans oser réfléchir, il nous seroit peut-être encore interdit de faire usage de notre raison sur la matière qui importe le plus à notre destinée; nous achèterions au poids de l'or, comme nos pères, des passe-ports pour le paradis, des indulgences pour les crimes; les voluptueux se ruineroient pour ne point entrer en purgatoire; nous dresserions encore des bûchers pour brûler ceux dont les opinions ne seroient pas les nôtres; la nécessité des actions vertueuses seroit remplacée par de vaines pratiques; & des fourbes tonsurés nous pousseroient, au nom de la Divinité, à commettre les plus horribles forfaits. Si le fanatisme subsiste encore en partie, il faut l'attribuer aux profondes racines qu'il a poussées dans des temps d'ignorance & d'erreur, de même qu'à l'intérêt de certains corps en soutane, noirs, bruns, gris, blancs, ou pies, qui réchauffent ce mal & en redoublent les accès, pour ne pas perdre la considération où ils se maintiennent encore dans l'esprit du peuple. Nous convenons que

la dialectique n'est pas à la portée de la populace : cette portion nombreuse de l'espèce humaine sera toujours la dernière à dessiller les yeux; mais quoiqu'en tout pays elle ait le dépôt de la superstition en garde, il n'en est *pas moins* vrai de dire qu'on est parvenu à la détromper des sorciers, des possédés, des adeptes, & d'autres inepties aussi puériles. Nous devons ces avantages à une étude plus scrupuleuse qu'on a faite de la nature. La physique s'est associée à l'analyse & à l'expérience : on a porté la plus vive lumière dans ces ténèbres qui cachoient tant de vérités à la docte antiquité; & quoique nous ne puissons parvenir à la connoissance des premiers principes secrets que le grand géomètre s'est réservés pour lui seul, il s'est trouvé néanmoins de ces puissans génies qui ont découvert les lois éternelles de la pesanteur & du mouvement : un Chancelier Bacon, le précurseur de la nouvelle philosophie, ou pour mieux dire, celui qui en a deviné & prédit les progrès, a mis le Chevalier Newton sur les voies de ses merveilleuses découvertes : Newton parut après Descartes, qui, ayant décrédité les erreurs anciennes, les avoit remplacées par les siennes propres.

On a depuis pesé l'air *); on a mesuré les cieux; on a calculé la marche des corps célestes avec une justesse infinie **); on a prédit les éclipses; on a découvert une propriété inconnue de la matière, la force électrique, dont les effets étonnent l'imagination; & sans doute que dans peu le retour des comètes pourra se prédire comme les éclipses: mais nous devons déjà au savant Bayle d'avoir dissipé l'effroi que ce phénomène causoit aux ignorans. Avouons-le; autant que la foiblesse de notre condition nous humilie, autant les travaux de ces grands hommes nous relèvent le courage, & nous font sentir la dignité de notre être.

Les fourbes & les imposteurs sont donc les seuls qui puissent s'opposer aux progrès des sciences, & qui puissent prendre à tâche de les décrier; puisqu'ils sont les seuls auxquels les sciences soient nuisibles.

Dans ce siècle philosophe où nous vivons, on n'a pas seulement voulu dénigrer les hautes sciences, il s'est trouvé des personnes d'assez mauvaise humeur, ou plutôt assez dépourvues de sentiment & de goût, pour se déclarer les

*) Torricelli. **) Newton.

ennemies des belles lettres. A leur sens, un orateur est un homme qui s'occupe plus à bien dire qu'à penser juste; un poëte est un fou qui s'amuse à mesurer des syllabes, un historien est un compilateur de mensonges; ceux qui s'occupent à les lire, perdent leur temps; & ceux qui les admirent, sont des esprits frivoles. Ils proscriroient les fictions anciennes, ces fables ingénieuses & allégoriques qui renfermoient tant de vérités. Ils ne veulent pas concevoir que si Amphion, par les sons de sa lyre, bâtit les murs de Thèbes, c'est à dire que les arts adoucirent les mœurs des sauvages humains, & donnèrent lieu à l'origine des sociétés.

Il faut avoir l'ame bien dure pour vouloir priver l'espèce humaine des consolations & des secours qu'elle peut puiser dans les belles lettres, contre les amertumes dont la vie est remplie. Qu'on nous délivre de nos infortunes, ou qu'on nous permette de les adoucir. Ce ne sera pas moi qui répondrai à ces ennemis atrabilaires des belles lettres: mais je me servirai des paroles de ce Consul philosophe, le père de la patrie & de l'éloquence. „Les lettres, dit-il *), culti-„vent

*) Oratio pro Archia.

„vent la jeunesse, réjouissent la vieillesse, don-
„nent du lustre à la fortune, offrent un asile &
„consolent dans la disgrace, plaisent au dedans
„de la maison, n'importunent point au dehors,
„veillent les nuits avec nous, voyagent avec
„nous, résident aux champs avec nous. Fussions-
„nous même incapables d'y parvenir, ou d'en
„bien goûter les charmes, nous devrions les ad-
„mirer, à ne les voir que dans les autres.

Que ceux qui aiment tant à déclamer, apprennent à respecter ce qui est respectable; & au lieu de censurer des occupations également honnêtes & utiles, qu'ils répandent plutôt leur bile sur l'oisiveté, qui est la mère de tous les vices! Si les sciences & les arts n'étoient pas d'une nécessité indispensable aux sociétés; s'il n'y avoit pas de l'utilité, de l'agrément, & de la gloire à les cultiver; comment la Grèce auroit-elle jeté ce vif éclat dont elle éblouit encore nos yeux, dans ces temps mémorables où elle porta les Socrate, les Platon, les Aristote, les Alexandre, les Périclès, les Thucydide, les Euripide, les Xénophon? Les faits vulgaires s'effaçent de la mémoire; mais les actions, les découvertes, les progrès des grands hommes font des impressions durables.

Il en fut de même chez les Romains : leur beau siècle fut celui où le stoïque Caton périt avec la liberté ; où Cicéron foudroyoit Verrès, publioit son livre des Offices, ses Tusculanes, son ouvrage immortel de la Nature des *Dieux*; où Varron écrivoit ses Origines & son poëme sur la Guerre civile ; où César effaça par sa clémence ce que son usurpation avoit d'odieux ; où Virgile récitoit son Énéide ; où Horace chantoit ses odes ; où Tite-Live transmettoit à la postérité l'histoire de tous les grands hommes qui avoient illustré la république. Que chacun se demande dans quel temps il auroit voulu naître à Athènes ou à Rome : sans doute il choisira ces époques brillantes.

Une affreuse barbarie succéda à ces temps de gloire ; un débordement de peuples féroces couvrit presque toute la face de l'Europe. Ils amenèrent avec eux les vices & l'ignorance, qui préparèrent les voies à la superstition la plus outrée. Ce ne fut qu'après onze siècles d'abrutissement que la terre put se dégager de cette rouille : & dans cette renaissance des lettres, on fait plus de cas des bons auteurs qui les premiers illustrèrent l'Italie, que de Léon X, qui les protégea. François I, jaloux de cette gloire, vou-

lut la partager: il fit des efforts inutiles pour transporter ces plantes étrangères dans un sol qui n'étoit point encore préparé pour elles; & ce ne fut qu'à la fin du règne de Louis XIII, & sous celui de Louis XIV, que commença ce beau siècle où tous les arts & toutes les sciences s'acheminèrent, d'une marche égale, au point de perfection où il est permis aux hommes d'atteindre. Depuis, les différens arts se répandirent partout. Le Danemarc avoit déjà produit un Tycho Brahé, la Prusse un Copernic; l'Allemagne se glorifia d'avoir donné le jour à Leibnitz. La Suède auroit également augmenté la liste de ces hommes célèbres, si les guerres perpétuelles où cette nation se trouvoit engagée alors, n'avoient nui aux progrès des arts.

Tous les princes éclairés ont protégé ceux dont les savans travaux ont honoré l'esprit humain; & les choses de nos jours en sont venues au point, que, pour peu qu'un gouvernement européen négligeât d'encourager les sciences, il se trouveroit bientôt arriéré d'un siècle à l'égard de ses voisins: la Pologne en fournit un exemple palpable.

Nous voyons une grande Impératrice se faire un point d'honneur d'introduire & d'étendre les

connoiſſances dans ſes vaſtes États, & traiter comme une affaire importante tout ce qui peut y contribuer.

Qui ne feroit ému & touché en apprenant l'honneur qu'on rend en Suède à la mémoire d'un grand homme? Un jeune Roi, qui connoît le prix des ſciences, y fait ériger actuellement un tombeau à Descartes, pour s'acquitter, au nom de ſes prédéceſſeurs, de la reconnoiſſance qu'ils devoient à ſes talens? Quelle douce ſatisfaction pour cette Minerve qui mit au jour, qui inſtruiſit elle-même ce jeune Télémaque, de retrouver en lui ſon eſprit, ſes connoiſſances, & ſon cœur! Elle a droit de ſe complaire & de s'applaudir dans ſon ouvrage; & s'il eſt interdit à nos cœurs d'épancher avec profuſion tout ce que le ſentiment nous inſpire ſur ſon ſujet, au moins ſera-t-il permis à cette académie & à toutes celles qui exiſtent, en lui offrant les hommages les plus ſincères, de la placer avec reconnoiſſance dans le petit nombre des princeſſes éclairées qui ont aimé & protégé les lettres



